

3 1761 07574880 6

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Le cercueil
de cristal

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
cinquante-cinq exemplaires sur papier de Hollande
dont trente exemplaires numérotés
et parafés par l'éditeur,
et vingt-cinq exemplaires hors numérotage
pour l'auteur.

DU MÊME AUTEUR

Conversation avec la gloire (1910)

Poèmes (1910).

Le Page de la Vie (1912).

En préparation :

Le Pilon.

8393c
MAURICE ROSTAND

Le cercueil de cristal

ROMAN



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés
pour tous les pays.

164219
20/8/21



PQ
2635
082C4

P121024
18/8/45

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.

Copyright 1920

by ERNEST FLAMMARION

Le cercueil de cristal

PREMIÈRE PARTIE

• *De profundis clamavi
ad te Domine.* •

I

1^{er} Septembre 1917.

Pourquoi écrirais-je ceci?

Quoi que je fasse, quoi que je pense, je mourrai et tout sera comme si rien n'avait été : j'emporterai dans ma disparition toute ma vérité et tous mes mensonges. Quelques amis se souviendront de moi et puis ils mourront, eux aussi.

Eux aussi, leurs erreurs, leurs vérités, leurs mensonges s'abîmeront dans ce coin blessé de la terre qu'est une tombe, dans cette bouche vide qu'elle entr'ouvre pour reprendre ce qui s'est échappé d'elle; et alors, quoi que j'aie fait, quelque visage que j'aie pu avoir et quelque expression qu'il ait su prendre, il n'y aura plus,

à travers toute la terre, rien qui puisse affirmer mon passage.

Tant qu'il y aura là des êtres qui m'auront vu, qui m'auront aimé peut-être ; qui auront appris le son de ma voix et pourront s'en émouvoir encore, tant qu'il y aura des visages pour lesquels mes baisers seront des souvenirs, je ne serai pas tout à fait mort.

Tant qu'il y aura dans la vie des êtres qui se souviendront de moi, qui découvriront dans mes regards évanouis autant de points de repère dans le passé, pour qui mille aspects familiers de moi-même constitueront encore quelque chose d'un peu vivant, tant qu'il y aura des êtres qui m'auront parlé, désiré, caressé, regardé, pleuré, détesté même, je ne serai pas tout à fait mort.

Une certaine existence m'appartiendra sur cette étoile terrestre où j'aurai paru et où l'héritage de ma mémoire me sera encore comme une façon d'étendre la main et de manifester ma présence. Une certaine existence me sera encore accordée, avec condescendance, une existence de seconde main, mais une existence tout de même.

Mais, comme je mourrai pour toujours, le jour où disparaîtra la dernière personne qui m'aura connu ! A peine aura-t-elle expiré que je ne serai plus même un souvenir personnel, une image réfugiée dans sa vie intérieure comme dans son extrême refuge. Dès lors je ne serai plus qu'une supposition ; même plus une certitude, mais le nom de quelque chose qu'il est de tradition d'admettre qui a été : un certain nombre de lettres jetées au hasard et qui ne me semblent même jamais avoir baptisé quelque chose d'existant. Et lors même que je l'aurais

été, quelle différence y aurait-il; quelle supériorité! quel avantage!

Et maintenant qu'une fois encore je me suis persuadé de l'inutilité de tout, maintenant que j'ai retourné entre mes lèvres ce goût de cendre et de poussière, aurais-je le courage renouvelé de susciter de ma mémoire les pathétiques événements? Quand on pense ce que je pense, écrire ce qu'on a vécu, ce qu'on vit, ce qu'on va vivre, c'est à peu près comme si l'on reconstituait, sur un feuillet quelconque, les cauchemars de son sommeil. Je le ferai tout de même. J'aurai cet orgueil inutile de raconter mon histoire dans le vide et dans le néant. Je ressemblerai à ce prisonnier qui n'a d'autre issue que la mort et qui regarde encore s'animer les reflets de son visage dans les miroirs de son labyrinthe.

Je chercherai à ce que ce livre misérable, poussé comme un cri, devienne un ami invincible qui ose toujours porter aux générations futures la protestation de ma présence! La mort, la pourriture ne sauraient l'atteindre. En vérité, il y aura en lui quelque chose de spirituel qui, arraché à la matière périssable, ne subira aucune de ses décompositions. Il me reste un mois pour écrire ce suprême journal de mon âme. Rien ne m'empêchera de l'achever. Je défie, comme ce personnage de Slowacki créé dans la pulpe même des rêves, le Destin lui-même de contrarier mes projets. Mystérieusement intéressé à ce qu'un être humain ne puisse dresser de lui-même une statue indestructible, il faudrait que ce Saturne aveugle vienne lui-même arrêter la main qui la modèlera.... Il faudrait que la mort glace sur le feuillet inachevé mes

doigts où la plume frissonne pour m'empêcher de terminer mon récit.

Ainsi, moi qui suis si humblement, si terriblement mortel et entouré de morts de tous les côtés et indiscutablement voué à l'anéantissement, quelque chose sortira de moi à qui j'aurai défendu de mourir!

Quand mon dernier ami — ô qui seras-tu, mon suprême assassin — s'évanouira de ce monde, lorsque les yeux dont les regards, en se croisant avec les miens, auront, malgré eux-mêmes, contracté quelque chose de ma personnalité épouvantée, se fermeront en emportant ma dernière étincelle, les feuillets où j'ai transcrit ma vie pourront encore gémir d'une façon pathétique et attester de mon passage chez les hommes.

Les objets que j'aurai touchés, les bijoux que j'aurai portés, les visages que j'aurai caressés, les lèvres qui se seront posées sur la mienne avec l'intention d'y souffrir merveilleusement, les paysages sur lesquels mes prunelles se seront inclinées avec une insistance si particulière, le décor de mon agonie (qu'il soit une chambre ou un plein air!), les glaces elles-mêmes où je me suis regardé, jusqu'à celle-ci, posée sur ma bouche morte, n'en obtiendra pas la plus légère buée, tout cela ne conservera de moi ni un geste, ni un reflet, ni un regard. J'aurai eu beau souffrir dans cette chambre les plus grandes souffrances, verser ici les plus épuisantes larmes, donner les plus longs baisers, une ville entière aura beau être comme mouchetée de ma jeunesse et de mon plaisir et de cette corruption qui n'était peut-être qu'un des déguisements de mon inquiétude, des espaces auront eu beau retentir

pendant des jours des échos de ma joie et de ceux de mes crimes, il n'en restera rien ! Aucun fantôme de nous-même, si subtil qu'il puisse être, ne s'attarde aux lieux où nous avons vécu.

Je suis retourné voir, comme un funèbre Olympio, la maison de mon enfance ; celle où mon père m'a élevé sans me comprendre, celle où j'ai vu son visage se tendre vers le mien, du fond d'un brouillard de malentendus, avec une expression si déconcertante et si pitoyable ; j'ai vu tous les lieux mêlés aux tragédies de mon âme comme à celle de ma race, jusqu'à cette haute croix de pierre, au cimetière, à l'ombre de laquelle toutes les femmes de ma famille ont prié depuis des siècles, si bien que la croix, elle-même, ne semble qu'une manifestation modelée dans la pierre, de leur appel incessant vers Dieu ; j'ai dérangé tous les portraits où tous les spectres que j'ai dans mon sang esquissent leurs sourires diversement héréditaires, rôdés dans tous les sentiers, guettés dans tous les coins perdus de la vieille demeure où ont palpité tant d'inquiétudes muettes, où le battement des cœurs a été si fort ; nulle part il ne reste rien.... Ah ! comme une douleur retrouvée, comme un écho permanent, comme la moindre chose un peu vivace encore, serait préférable à cet anéantissement !... Comme on s'exposerait à voir, devrait-on en mourir, se dresser un fantôme adoré, plutôt que d'éprouver en tous les lieux cette impression de solitude et de ruine à qui le cœur lui-même ne peut apporter le tison qui les ferait flamboyer un instant.

Que ceux qui ont gardé l'espoir de ressusciter le souvenir s'en retournent sans tenter une fois de plus la

lugubre expérience. Qu'ils laissent toute espérance de ranimer le passé. Tout est mort.

Oui, de moi qui fus jeune, beau, aimé, étrange, il ne restera rien; de moi qui n'ai désespéré de tout qu'après avoir tout espéré, de moi dont il me semble que la jeunesse remonte dans les siècles, il ne restera rien, pas plus que de n'importe quel individu digne tout au plus d'être mon esclave. Pour moi, qui ai osé avoir plusieurs âmes et plusieurs vies, et une si grande complexité de sentiments que j'ai été toute une humanité à moi tout seul, il n'y aura qu'une seule mort et qu'un seul oubli : le monde est injuste. Aucune beauté, aucune exception, aucune supériorité ne donnent le pouvoir de contrarier les lois de cette pesanteur dans le temps et d'être une épave qui surnage. Je n'espère un peu moins d'ingratitude que de ce livre où j'écrirai trente jours, comme un savant pressé qui voudrait, avant de disparaître, noter les termes de sa formule.

L'amour, le bonheur de plaire, l'ambition, le luxe, tous ces masques de la domination et de cette espèce de rage impériale qui est au fond de chacun de nous, ne sont que des formes de la peur de la mort. Tour à tour, ce qui s'offre à nous, cœurs, toiles, inspirations, Europe, sont des sables fragiles, où les éphémères passagers que nous sommes veulent écrire leur nom et creuser leur place. La pensée humaine toute entière ressemble à ces glaces de certains lieux de plaisir, où des générations successives sont venues tracer les syllabes de leur nom du bord grinçant d'un diamant! Les cœurs humains sont pleins aussi de ces inscriptions profondes par qui les

amants craintifs ont espéré se défendre de l'oubli. Ah! que quelque chose de nous demeure, seraient-ce des cendres comme d'Érostrate.... Et chacun, du haut de la colline de soi-même, brûle, pour que les siècles le voient, un pathétique temple d'Éphèse....

Tu seras ma ruine immortelle, livre où je me ferai brûler. En toi, le monde verra, comme au versant du coteau grec, se dissoudre indéfiniment le trésor de moi-même. De ceux qui m'aimaient, lesquels ne sont pas morts? Un seul vit, que je ne verrai plus. Mon image, en eux-mêmes, est déjà abolie ou altérée; ceux qui pourraient m'aimer mourront, eux aussi!

Lorsque le jeune Endymion se sentait aimé par Diane, que lui importait de disparaître! Il laissait derrière lui quelque chose d'impérissable, ne serait-ce que la douleur de son anéantissement. Hélas! les mythologies dégénérées n'habitent plus qu'aux pages des livres. Il n'est plus de Déesse pour nous choisir, plus de Dieux qui nous font enlever par des aigles, plus de jeune Immortelle descendue d'en haut à qui je puisse dire : « Donne-moi ton amour. Que m'importe alors d'être une merveille qui périt, puisqu'à jamais tu garderas, vivante, la douceur de mes caresses mortes, puisqu'à jamais tu resteras brûlante au bord des fontaines où se mire ton croissant, des baisers que je t'aurai donnés!... » A quoi bon tenir à l'amour? A quoi bon tenir au plaisir? Que la volupté elle-même est vide! Qu'il y a peu de chose dans l'urne de son épaule! Quel est celui qui, rentrant à l'aube d'une nuit de débauche, a vu le blanc soleil du matin luire sur les voitures des maraichers, et qui n'a pas distingué

brusquement tout ce qu'il y a d'écœurement dans son propre cœur ?

Et les idées ? Où sont les idées qui font vivre, à moins d'avoir en soi, comme un autre, des muscles, cette armature de fer d'un Marc-Aurèle ? Tous les grands mots sont vides comme des mairies de villages : la patrie, l'honneur, le devoir !... Je ne vois aucune idée assez certaine pour aller m'enrôler sous sa bannière et pour m'offrir à une autre cause que la mort : Livre suprême où je trouve la force d'écrire, toi seul iras donc me défendre devant ce jugement dernier du néant où, d'avance, je suis condamné par l'unanimité des siècles.

Toute cette éternité d'hommes pétris de mort et voués à l'anéantissement qui viendront après moi, sans descendre de moi, qui me supplanteront sans me remplacer, toi seul iras leur affirmer qu'il fut un être pareil à moi ! Toi seul les avertiras que mon intelligence et que ma beauté ne doivent pas s'anéantir entièrement du monde où j'ai marqué ma place.... Et les générations futures, comme vers une étoile solitaire mais rayonnante, pourront se retourner parfois vers ce flambeau inexplicable que je n'ai transmis à aucun autre !

II

2 Septembre 1917.

Ah ! que la vie est quotidienne !
(JULES LAFORGUE.)

Julien de Chevrelle me disait : « Au moment où nous avons décidé de mourir, il y a toujours quelque chose qui

nous en détourne, une lettre surprenante, une rencontre! » Et il ajoutait, en tordant rageusement sa vaporeuse moustache blonde : « Ce serait presque à décider de mourir très souvent pour qu'il vous arrive quelque chose d'inattendu. »

Il ne m'arrivera rien d'inattendu, car je connais tout et le bonheur lui-même ne peut plus m'atteindre. Eh bien, lui est-il arrivé quelque chose d'inattendu à ce pauvre Julien lorsqu'on l'a trouvé mort, à Alger, devant sa grande table, au milieu de ses livres, aussi proprement, aussi tranquillement que s'il avait simplement fini de fumer une cigarette!

Et tous les autres que j'ai connus et qui se sont supprimés délibérément tous ceux qui ont tranché du même geste qu'Alexandre, ce nœud gordien qu'on coupe sans le résoudre, il ne leur est donc rien arrivé d'inattendu, rien qui puisse, une seconde, les détourner de leur malheur, et rire au milieu de leur désespoir comme une opaque rose foncée dans la nuit? Rien, cette pauvre petite Pierrette Verny qui avait eu des amants si singuliers et un cœur si mobile et qu'on a trouvée morte dans sa maison de Chantilly, avec de la ouate imprégnée d'éther sur sa bouche.... C'était un beau jour craquant!... Les lads sifflaient des chansons anglaises! L'avenue de Diane était jonchée de feuilles d'octobre....

Rien, Christiane de Merville, qui était un peu ma cousine, qui n'avait jamais su aimer son mari et dont le petit garçon, au berceau, n'avait pas encore parlé, mais devait la regarder, le soir où elle a décidé de mourir, avec des yeux si attendrissants et si effrayés, puisque, avant de se

tuer, elle lui a mis un grand voile sur la figure et du coton dans ses minuscules oreilles, du coton pour qu'il n'entendît pas le coup qui l'a tuée, le coup qui a fait d'elle, au pied de la haute armoire, une longue silhouette toute blanche, à peine plus en relief qu'une simple robe de tulle tombée par hasard !

Rien, Andrès de Larma, qui a laissé son cheval entrer volontairement dans le fleuve à sec et l'y perdre comme un fardeau inutile, Andrès qui n'avait qu'un geste à faire et qui ne l'a pas fait, et qui est mort avec un goût d'algue dans la bouche et, au-dessous de lui, les reflets noirs du pin dans le lac!... Rien, tous ceux-là, et toutes celles-là, et celui-ci?...

III

2 Septembre 1917.

Un peu plus tard.

Je suis né au printemps, en 1892, il y a vingt-cinq ans ! autant d'années derrière moi ! autant de jours devant !

La minute de naître est au moins aussi vertigineuse que celle de disparaître ! Mais moi, moi qui ai eu une telle horreur du néant, moi qui le sens tellement que, de penser parfois à lui, je pousserais un cri, pourquoi n'ai-je pas aussi peur du néant antérieur que du néant futur ! Ne sommes-nous pas entre deux précipices égaux, aussi nus, aussi vides l'un que l'autre, dont l'un est circonscrit par notre naissance, l'autre par notre mort... et pourquoi, dès lors, n'avons-nous pas aussi peur de celui qui est là, der-

rière, que de celui qui est là, devant!... Pourquoi osons-nous nous pencher sur l'un et ne pas nous pencher sur l'autre?...

Avant ma naissance, avant ce jour précis de 1892, il y a un gouffre pour moi, il y a tout un univers où je ne suis pas, il y a des peuples qui m'ignorent, il y a des intelligences qui s'allument et qui s'éteignent, sans savoir que je viendrai un jour... et je les envisage, je les contemple, je peux m'incliner sur ce gouffre, je lis les œuvres de ces êtres qui vivaient lorsque j'étais mort, car on est aussi mort lorsqu'on n'était pas que lorsque l'on n'est plus! Ah! combien j'ai de tranquillité, de courage, de stoïcisme, en me renversant sur ce précipice! Et celui qui est là, devant moi, est-ce que je peux le contempler, est-ce que je peux le supporter?... Est-ce que je peux, sans un affreux claquement de dents, imaginer les peuples qui naîtront après moi, les intelligences qui rayonneront quand je ne serai plus, l'univers qui vivra lorsque je serai mort?... Ce néant, devant moi, ce second néant dont je devrais avoir l'habitude, je ne puis le concevoir qu'avec une horreur insurmontable, je ne puis l'envisager sans pousser un cri!

Ah! de toutes les preuves accumulées par la crédulité du monde pour s'assurer qu'il y a une âme, la seule que je n'aie pas perdue en vivant, la seule qui ne soit pas entièrement dissoute en moi, c'est celle-là que je puise dans mes sensations, uniquement dans mes sensations, uniquement dans cette espèce de tranquillité reposante que je trouve en arrière, par opposition à cette épouvante que j'éprouve en avant! Si je ne sens pas le

néant, là, en arrière, c'est qu'il n'y est pas, c'est que j'ai toujours vécu, c'est que quelque chose de moi, inexplicable, sacré, a traversé les siècles. un astre longtemps invisible et qui rayonnait avant de se révéler?...

Hélas! ce n'est qu'une erreur, sans doute... une illusion de plus!... Avant, je n'avais pas vécu.... Ce vide, prêt à m'engloutir, ne m'est maintenant redoutable que parce que j'ai goûté au poison trouble de la personnalité, que j'ai tordu et retordu, comme une grappe épuisée, le mystère interdit de la vie personnelle!...

IV

3 Septembre.

Je suis né où je mourrai, dans le même pays! — Quelle monotonie au fond de toutes choses, quelle uniformité dans la diversité! Comme on revient toujours à la même place! — La vie de tous les êtres ressemble à ces tragédies de Shakspeare qui, après avoir palpité dans des quarantaines de tableaux, n'ont finalement tenu que dans deux ou trois décors : un château, un jardin, un champ de bataille, un tombeau! Tout se passe là-dedans, et les objets familiers reviennent comme des leit motive, et, au moment de disparaître, celui qui meurt jette les yeux sur ce qu'il a vu en naissant!

Je me suis fait raconter tant de fois ce jour où je suis né que j'en connais toutes les minutes. Il est, dans ses

plus simples détails, comme une histoire que je connaissais par cœur.

C'était dans cette maison de ma famille, située dans la campagne d'Aigues-Mortes, où mon père a presque toujours vécu, où mon enfance s'est déroulée, où s'était agitée une partie de son enfance. Tout de suite, après son mariage, il était venu y vivre; il y passait plusieurs mois par an. Il aimait cette demeure mélancolique, moins somptueuse que le château qui avait été l'apanage de son frère, mais imprégnée d'un calme et d'un charme si particuliers que la vie semblait s'y consumer sans qu'on s'en aperçoive.

En effet, mon père, bien que la grandeur de son nom lui ait toujours donné l'impression d'être le maître de la famille, n'était que le cadet. Il avait un frère aîné qui hérita, à la mort de mon grand-père, du titre de duc et du château.

J'ai très peu connu cet oncle qui mourut jeune, se maria tard et laissa en mourant, longtemps après ma naissance, le propre héritage de son nom à un enfant de sept ans. La seule impression que j'aie de lui est une visite, enfant, que nous fîmes, mon père et moi, au château de Merville.

C'était par une soirée d'octobre, je devais être bien enfant encore, et nous arrivâmes tard pour le dîner. Mon oncle de Merville était seul dans le grand parc, un feutre penché sur le front, entouré de ses chiens qu'il sifflait et dont il avait toujours une grande quantité. Je n'aimais ni le château, ni le parc. Je remarquais que mon oncle ressemblait très peu à mon père, beaucoup à ma grand'-

mère dont il avait l'expression hautaine et froide, mais il avait une façon de faire claquer son fouet qui m'inspira une grande admiration. Les installations différentes, les longs séjours que mon père faisait à Paris en dehors de ses stations prolongées dans sa campagne, une certaine froideur qui ne fit que s'accroître entre les deux frères, furent cause que je ne le revis pas. J'ai beau chercher dans mon enfance, ma seule impression du duc de Merville est celle d'un homme souple et pâle, coiffé d'un feutre et fouettant ses chiens dans un parc d'automne. Ma seconde rencontre avec lui date de sa mort, qui fut une des premières impressions de ma douzième année, et sur laquelle je reviendrai plus tard!

A ma naissance, les personnages de ma famille, destinés à tournoyer dans mon enfance, se réduisaient donc à ces quelques apparences : ma mère, qui devait s'évanouir si tôt que je ne puis être sûr que mon souvenir d'elle n'est pas l'impression des récits fragiles qu'on m'en a fait, les deux sœurs de mon père qui, bien que mariées, ne cessaient de venir à la campagne chez nous, et ma grand-mère, la vieille Duchesse de Merville, qui ne s'entendait pas avec son autre belle-fille et venait passer de longs mois dans le château d'Aigues-Mortes pour se consoler de l'autre château qui avait été sa demeure et qui ne devait plus jamais être le sien.

Je m'arrêterai une minute sur ce nom, tout de suite, et sur cette silhouette! Il doit y avoir en elle une force singulière puisqu'elle vit encore, qu'elle a enterré ses enfants, et qu'elle ne semble pas songer à mourir. En ce moment même où la seconde génération, depuis elle, se

prépare à disparaître, je suis sûr qu'elle est encore là-bas, toujours la même, sans avoir changé. Sans doute avait-elle vieilli tôt pour ne pas avoir à se transformer plus tard et pour pouvoir, de dix en dix ans, ne rien modifier à cette vision indéfinissable et immuable qu'elle impose à notre mémoire. Telle je l'ai connue à quarante ans, telle elle est demeurée à soixante!... Je ne pense pas que, sur son lit de mort, elle sera très différente, à peine un peu plus pâle....

Elle était, à cette époque de mon enfance, une femme au visage incolore, d'un dessin net, presque cruel, et où la ligne haute des sourcils mettait un double petit diadème impérieux. Elle n'avait jamais abandonné le deuil de mon grand-père, qui était mort deux ans avant ma naissance, et elle ne songeait pas à le faire. Si tant est qu'on prenne jamais cet uniforme obscur en mémoire d'un aimé disparu, comment admettre, en effet, qu'on le quitte un jour? Comment admettre que les lois de la société et l'oubli de notre cœur fixent une date où la douleur s'arrête, où la pensée de ceux qui ne sont plus tombe avec un voile de crêpe? Que ceux qui prennent le deuil le gardent toujours, pensait ma grand'mère, de ses cheveux prématurément décolorés, de sa fine bouche sèche, de tout son visage d'avance anéanti!

Je ne pouvais lui reprocher cette fidélité aux nuances sombres, que j'aurais moi-même partagée; et la vie, qui fait succéder les disparitions aux disparitions dans les familles nombreuses ne lui permit jamais un assez grand temps de répit, pour qu'elle ait eu à cesser d'être en noir, au risque de susciter les questions dont elle détestait tou-

jours l'insinuation dans sa vie intime. Elle put toujours mettre sur le compte de sa lointaine cousine de B... ou de sa pauvre cousine Hermine le deuil immuable qu'elle a conservé toute sa vie et la bordure foncée qui ne cessa d'encadrer toutes les lettres qu'elle eut à écrire....

Au nom de quelle tendresse extraordinaire désirait-elle perpétuer ainsi ce vœu de douleur? Avait-elle vraiment aimé un être à ce point, elle pour qui les êtres semblaient si peu de chose! Avait-elle pu connaître le déchirement solitaire qui fait que la vie est vide à cause de l'absence d'un seul?... Vos yeux avaient-ils vraiment pleuré, votre cœur avait-il pu battre, sombre fantôme de mon enfance?

Il y avait une protestation dans ce deuil, une révolte hautaine. Car ma grand'mère était, avant tout, hautaine. Elle ne daignait pas être habillée de couleur, pas plus qu'elle n'avait daigné être jolie, pas plus qu'elle n'aurait daigné sourire! Toutes les qualités gracieuses de la vie lui paraissaient des façons de petites gens : il ne faut pas oublier l'hérédité double qui l'animait et qui combinait à l'orgueil plus dégagé d'une élite l'orgueil plus lourd des bourgeois. — Elle était la duchesse de Merville, mais née Odoacre... et elle ne l'oubliait pas. La vieille famille un peu moisie de province dont elle descendait et qui avait fourni, à la royauté, des ministres plus conservateurs que leurs rois, sous leurs favoris de maître d'hôtel, lui faisait diriger son rang social avec une méticulosité méfiante. A l'encontre des autres femmes de notre famille chez qui la race semblait une chose légère, elle semblait l'intendante de son propre rang... et cela

lui donnait une allure particulière qui achevait de la rendre incomparable à aucune autre.

Son avarice sournoise non plus n'était pas entièrement de chez nous. Toujours flanquée de sa vieille femme de chambre qu'elle appelait Perronne, et d'autres fois Perronille, elle semblait s'amuser très gravement à des économies dont la complication n'arrivait jamais à masquer la mesquinerie.

Chaque fois qu'elle al'ait à la ville, par exemple, qui était à une vingtaine de kilomètres, elle refusait qu'on fasse préparer, pour elle, l'automobile, ou qu'on attelle les chevaux. Elle supportait à peine, quelquefois, qu'on la conduise en victoria jusqu'à la station où elle s'embarquait avec Perronne, condamnée à ne presque jamais la quitter et dont la figure innocente avait parfois des expressions de martyr.

Cela n'est rien : elle prenait, systématiquement, pour elle et sa femme de chambre, deux billets de seconde classe, et montait héroïquement en première. Le chef de gare, les contrôleurs s'étaient hasardés à lui en faire la remarque... puis s'étaient lassés, devant l'obstination qu'elle avait à poursuivre cette manœuvre, et un peu gênés de toujours lui réclamer un supplément de quelques centimes dont elle semblait se composer un si volontaire bénéfice....

De petits triomphes de ce genre, une utilisation sournoise de son rang pour mener à bien des entreprises pareilles, lui plaisaient infiniment. C'est aussi sans doute ce qui lui permettait d'avoir, dans tout ce qui touche aux livres et comptes des serviteurs, une supério-

rité particulière dont elle tirait un grand orgueil. Ses démêlés avec Ginel, son maître d'hôtel, étaient d'une drôlerie indéfinissable et ont parfois procuré à mon ironie les distractions les plus inattendues.

Ce brave homme, canaille avec désinvolture, et tellement au courant des détails de notre famille, qu'il restait des heures, parfois, à en parler avec elle, s'était amusé à faire figurer dans ses comptes de fin du mois des acquisitions imaginées qu'il faisait précéder d'un grippouillage qui signifiait : « Ça passera.... » La myopie insolente de ma grand'mère, qui ne voulut jamais condescendre au lorgnon, et, très rarement, au face à main, autorisait des erreurs de cette sorte, et le fait est que, pendant tout un mois, le désinvolte Ginel se vit payer au moins deux ou trois centaines de francs de « ça passera.... » Puis, l'année finissante, et apportant ses comptes, il fut surpris de voir sa maîtresse lui retenir, sur ses gages généraux, le total des sommes détournées, plus un intérêt quelconque, comme s'il s'était agi d'un prêt, avec un sourire plein de vengeance et sans un mot de plus!... Voilà un trait caractéristique de cette sournoiserie qu'elle avait et qui était une de ses marques principales.

Je n'en finirais pas si je donnais d'autres exemples. En dehors de son avarice, ses deux préoccupations semblaient sa piété et ce qu'on pouvait appeler son amour pour son fils, c'est-à-dire pour mon père. — Je parlerai des deux. Sa piété était étrange ! Je n'ai jamais connu à la fois plus de fanatisme et moins de mysticisme, plus de certitude et moins d'extase ! Il y avait, dans la foi de ma

grand'mère, quelque chose qui m'épouvantait et que j'ai peut-être toujours envié!

De tout temps, en effet, que ce soit à l'époque de mon enfance ou à celle qui suivit, à l'époque de ma foi ou à celle de mon désespoir, tout ce qui a touché Dieu m'envahissait d'un trouble, d'une angoisse, d'un bouleversement que je ne saurais exprimer. Bien plus, du jour où tout ce que mes hérédités et mes enfances avaient accumulé en moi de ferveur religieuse s'est écroulé dans un grand bruit de cœur brisé, en emportant la plupart de mes raisons de vivre, le nom même de Dieu est devenu pour moi comme le nom d'une maîtresse infidèle ou morte dont la pensée n'est plus supportable.

Je ne suis jamais allé dans une église, qu'avec ferveur, jadis, lorsque j'étais enfant — maintenant qu'avec désespoir, comme sur un tombeau.... N'est-ce pas, en vérité, la plus importante, la seule question de la vie et de son but, que cette existence invoquée, puis niée, puis réclamée sans espoir?... En un mot, quelque incroyant, quelque athée que je sois, quelque irrémédiablement sûr que ma pensée devienne de l'impossibilité de tout ce qui nous ferait survivre, je suis resté mystique.

A jamais les cloches qui sonnent, plus émouvantes de ne rejoindre en nous que la croyance de notre enfance, à jamais la porte sacrée qui s'entr'ouvre pour laisser pénétrer les fidèles, à jamais l'atmosphère même des églises, imprégnée de tourment et de vapeur, à jamais l'apparence même de l'hostie qui fut pour moi une vérité et n'est plus qu'un symbole, m'envahiront d'une émotion sacrée et douloureuse, divine pour ainsi dire. A jamais,

même ravagé d'incroyance, je pleurerai lorsque la grande croix d'or, radieuse aux mourants, découvre à la foule idolâtre ce qui n'est pas — et qui aurait dû être.

Comment, dès lors, n'aurais-je pas été étonné, jaloux, devant la calme foi de ma grand'mère dégagée de tous ces artifices; de sa foi pour qui les églises étaient dispensatrices de si peu d'émotion qu'elle pouvait demander à la femme du notaire des nouvelles de son mari en lui donnant de l'eau bénite, qu'elle pouvait se faire raconter les derniers scandales du pays en égrenant son chapelet.

Dieu, la mort, toutes les grandes choses, n'étaient, pour elle, rien de lointain. L'autre vie n'était qu'une maison voisine dans laquelle on entre, et où ceux qui sont partis avant vous doivent attendre, tranquillement rangés autour d'une table de famille. A quoi bon l'émotion, le bouleversement, l'angoisse, la douleur! Dieu est là... et la duchesse de Merville en est si sûre, elle est si habituée à lui, elle le connaît si intimement, qu'elle peut bien continuer avec Perronne ses conversations interrompues sur les détails de ménage, au pied de sa divinité familière.

* * *

» Soyez jalousée, ma grand'mère, soyez jalousée, malgré votre visage sec et vos yeux durs et l'auréole grise de vos cheveux et votre redoutable robe noire! Quels que soient les morts qui vous aient entourés, dans quelque linceul que vous ayez enveloppé votre mari mort, votre fils mort, quelque pierre qui vous en sépare, quelque deuil dont vous ayez porté la tristesse ostentatoire, vous n'avez pas

souffert! Vous mourrez paisiblement, même au milieu des plus grandes souffrances, puisque vous n'avez jamais aperçu de gouffre, puisque l'enfer lui-même, où vous ne pouvez craindre d'aller, est moins vide que ce que nous entrevoyons!

Lorsqu'on vous a dit : « Celui que vous aimez est mort »; lorsque vous avez vu sa tête glacée, l'affreux silence de sa bouche, la blancheur de ses oreilles, lorsque vous avez vu se répandre sur son corps mobile cette rigidité de pierre, lorsqu'il est devenu pareil à ces statues que les fragiles humains modèlent d'eux-mêmes avant de disparaître, vous n'avez pas souffert! Vous avez pu envisager toutes les choses atroces, respirer l'odeur du cercueil, dormir dans la chambre à côté; le mot « mort », pour vous, n'avait pas de sens. Vous n'avez pas souffert, puisqu'il était pour vous, simplement, un voyageur qu'on retrouvera dans une autre ville.... Vous n'avez pas souffert, mais peut-être n'avez-vous pas aimé?...

Peut-être n'avez-vous jamais rien aimé, ô vous si certaine, ô vous si sûre, ô vous si matériellement convaincue, avec ce goût de cendre et de mort que nous avons dans la bouche?

Pour ceux qui croient comme vous, la mort n'est plus la mort, l'amour n'est plus l'amour, la pitié n'est plus la pitié! L'amour ne peut pas, en effet, avoir ce goût rude et terrible, ce torturant besoin d'arracher à la minute ce qu'elle ne donnera plus. Ceux qui ont l'éternité ont le Temps!

La pitié ne peut pas avoir le même goût non plus, ce torturant besoin d'arracher à la souffrance ce qui a si peu

de temps pour connaître la joie. Vous avez le temps... vous avez le temps....

∇

4 Septembre.

Je voudrais parler maintenant de son amour pour mon père, qui était, je crois, véritable, sincère, et était certainement une des raisons de sa vie.

J'ai dit qu'elle avait eu quatre enfants; je parlerai plus tard de mes deux tantes, Mme d'Estissac et Mme de Myre, qu'elle comprenait, avec qui elle s'entendait, mais qu'elle n'a jamais aimées, et qui étaient : l'une, Mme de Myre, une mauvaise copie d'elle ; l'autre, Mme d'Estissac, une bruyante créature inconséquente, peut-être agréable pour les inconnus.

Restent ses deux fils. L'oncle dont j'ai laissé entrevoir une silhouette, et mon père.

Son affection pour mon père, qui n'avait peut-être pas prédominé dans son enfance, éclata, en effet, comme un coup de foudre tardif, à la mort de mon grand-père, et puis plus fortement encore au mariage du duc.

Ma grand'mère aimait à dominer. Les lieux où elle ne se sentait pas un peu la maîtresse lui semblaient insipides, et l'autorité directe lui plaisait plus que toute autorité honorifique. Elle eût préféré assurément être le premier ministre que le roi, dans un gouvernement limité. Elle aimait tenir les clefs, les comptes, l'argent!

Peut-être eût-elle aimé faire cela chez mon oncle, et, avec une prédilection particulière, puisque sa domination aurait compris alors le véritable château de sa famille, celui où elle avait été la maîtresse si longtemps; mais la jeune Duchesse ne voulait pas en entendre parler.

Mon oncle, presque immédiatement après la mort de son père, avait épousé une cousine anglaise à nous, Georgina Cosmo Creeves, fille du marquis de Bedford, qui, malgré une exquise beauté de « keepsake », avait tout l'arrogant impérialisme de sa race!

Jamais on n'aurait fait croire à cette souple créature, la seule de mes tantes qui m'ait plu à cause de sa beauté, qu'elle ne devait pas être la maîtresse chez elle: et dès lors qu'aurait-elle fait sous son toit, où déjà la volonté d'un mari brusque et capricieux lui semblait une servitude suffisante, de cette sèche femme en noir, toujours occupée à surveiller, et qui ne cessait de vouloir faire régner en tous lieux sa défiance perpétuelle? Avec une grâce pleine de fermeté, la jeune duchesse fit comprendre à sa belle-mère qu'elle n'entendait pas la voir continuer à s'arroger chez elle des airs de souveraine qu'elle n'était plus; rendit impossible, par un aménagement nouveau du château, la moindre installation définitive, et l'invita, quatre ou cinq fois par an, à venir passer vingt-quatre heures — ce que ne fit jamais la duchesse, qui s'en alla régner ailleurs.

Je pense, malgré la sécheresse d'âme de ma grand-mère, malgré l'apaisement que lui apportait en toute chose sa religion sans lacune, que ce fut une minute pathétique. On a toujours raison quand on souffre. Huit

jours avant la mort du duc, elle était la maîtresse, là. Le lendemain, elle ne fut plus rien.

Les grands miroirs, entre les boiseries, si habitués à son immuable robe noire, le jardin dont elle avait dominé jusqu'aux mauvaises herbes, les jets d'eau, qui n'avaient jamais marché que sur son ordre, tout cela n'était plus à elle!

Une autre, d'une autre race, d'un autre siècle, une autre qui mettait des robes de couleurs et des perles, y était la maîtresse absolue. L'herbe du parc serait coupée comme il lui plairait. Les feuilles mortes, selon son désir, flotteraient autour de la margelle du bassin. Il y aurait même des cygnes dans l'ombre du parc, et leur cri blanc et barbare se répercuterait dans ces échos qui lui avaient appartenu!

J'imagine la tristesse de ma grand'mère en regardant le parc qui ne lui était plus supportable. Elle dut avoir un des seuls serremments de cœur dont elle était capable.... Elle se raidit... et elle partit.

Puisqu'on ne voulait pas d'elle pour tout décider, c'est bien, elle ne viendrait jamais!

Dès lors, elle se rabattit sur mon père, et cette sèche tendresse, qu'elle n'avait plus à partager, elle la lui réserva tout entière. Là, il y avait une maison à dominer, un foyer sur lequel veiller....

Ma mère, en effet, était morte.

Mon père vivait seul... et, pour ne pas être le château même de la famille, la mélancolique maison d'Aigues-Mortes, située entre la mer et la campagne, était un royaume aussi, où elle pourrait imposer son autorité. Elle

ne le quitta plus. Souvent, lorsque mon père allait à Paris, plus tard, pendant son avant-dernière absence, elle restait la seule souveraine reconnue, faisait plier les domestiques, imposant la foi à chacun comme une médecine....

D'autres fois, à propos d'un caprice, d'une bouderie, d'une idée de mon père qui lui avait déplu, elle se retirait dans son rez-de-chaussée de la rue de Babylone, au fond d'une petite cité, vaste comme un hôtel, et dont le grand jardin rêveur avait un bassin ovale entouré d'une margelle.... Elle y voyait quelques intimes, très peu d'intellectuels, assez cependant pour s'être composée cette réputation d'esprit qu'elle méritait d'ailleurs. Cette sèche femme en noir, pour qui les livres existaient si peu, qui considérait tous les littérateurs à peu près comme de la canaille, avait un esprit à la fois caustique et éteurdissant. Jamais je n'ai vu personne se venger, comme elle, dans un mot, trouver l'expression juste pour critiquer, et parfois styliser, dans une expression, tout un monde d'impertinences!

Peut-être une des plus grandes fut celle qu'elle ne cessa jamais d'avoir, de massacrer les noms de tout le monde, sitôt que ces noms ne lui paraissaient pas d'une importance digne d'être retenue... ce qui aboutissait aux quiproquos les plus inattendus.

J'ai dit qu'elle aimait mon père; elle l'aimait en effet à sa manière froide, dominatrice, résolue; mais, quelque gloire qu'il ait atteinte, de quelque prestige que son extraordinaire intelligence ait joui, elle sembla toujours l'ignorer! La beauté des symboles qu'il inventa pour imposer ses idées, cette prose étincelante, faite de

raccourcis et de lyrisme, si forte et précise à la fois que l'on pouvait le comparer à Nietzsche, elle ne s'en aperçut sans doute jamais. Elle ne pouvait pas s'en apercevoir.

L'homme de génie lui resta à jamais inconnu, elle ne connut que l'homme utile ! Elle ne fut pas fière que Jacques de Merville ait ajouté au patrimoine de sa race quelques-unes des pages les plus hautes et les plus émouvantes qu'elle possède... mais elle aima qu'il ait su y imposer les idées pour lesquelles elle vivait.

Car mon père, puisqu'enfin je vais parler de lui, était une âme extraordinaire ! Nul ne me défendra de le dire. J'esquisserai peu à peu son portrait physique, au fur et à mesure de mon récit ; le rôle qu'il a joué dans la pensée moderne est à la fois si grand et si affirmatif que je ne puis avoir aucun faux orgueil à en parler. Si ma grand-mère put vivre toute sa vie auprès de lui sans distinguer l'essence supérieure de son âme, et sans voir ce qu'il pouvait y avoir d'abîme entre lui et tel autre qui n'aurait possédé que ses idées, moi qui vais disparaître pour n'avoir pu en partager aucune, je crois n'avoir pas manqué, une minute, de discerner exactement l'essence de son génie.

En effet, je l'ai admiré passionnément ; — non pour la vérité de ses paroles, mais pour la beauté sacrée de ses mensonges....

Il est, avec Nietzsche et Emerson, une des trois âmes les plus spacieuses que je connaisse, une des plus hautes aussi... une de celles qui, comme tous les sommets de la pensée et des montagnes, se terminent par la pureté d'une cime neigeuse.

Un abîme nous séparait ; du moins, je l'ai cru, je me le

suis exagéré.... Attiré vers lui par une prédilection unique, je n'ai jamais recueilli sur sa bouche aucun conseil qui m'ait aidé à vivre.

Dans quelques jours, avant de mourir, je relirai ce fameux passage de lui, intitulé : « *La nouvelle prière sur l'Acropole* », où une génération tout entière a trouvé l'aliment qu'il lui fallait, où des milliers de jeunes gens ont puisé la force du sacrifice, l'orgueil de tout immoler à un devoir volontaire, une servitude lumineuse et irréflechie à l'idéal.

Je goûterai une dernière fois, en la parcourant, l'enchantement secret des phrases. Les périodes, harmonieusement, se dérouleront devant moi comme des Muses héroïques, et je verrai, dans le ciel de sa pensée calme, passer ces éclairs de génie qui font de lui une sorte de Pascal allègre.

Tout, dans cette prose, m'émerveillera, jusqu'à la grande phrase finale, reconstructrice d'illusions détruites, et que ceux de mon âge ont écrite sur le versant de leur cœur.... Rien, dans cette doctrine, ne me fera vivre....

Oh ! mon père, grand cerveau grave et pensif, double regard de génie et d'intelligence, visage pénétré de vie et penché dans une si laborieuse méditation, faut-il que je sois le seul des adolescents de ma génération, à qui vous n'avez pu délivrer utilement votre héroïque évangile ? Vous qui avez communiqué à tout un peuple la foi qui l'a soutenu, vous qui vous êtes créé tant d'apôtres par la seule force de votre intelligence, n'avez-vous pas pu donner à votre fils, qui en avait besoin plus qu'aucun autre, la plus minime étincelle de votre feu sacré ?

Lorsque les jeunes cœurs ont pu cesser de battre, apaisés par le rythme de vos phrases, lorsque des jeunes gens mourants, récitant les lambeaux de votre auguste acte de foi, auront pu, seuls, sur le champ funèbre, entourés de morts, écœurés par l'odeur poisseuse du sang, croire par cela même que leur mort et que la vie avaient un but, faut-il que je demeure le seul à répéter involontairement vos paroles comme une prière à laquelle je ne parviendrai jamais à croire?

VI

Et vous, ma mère, après ces deux impérieuses figures, comment puis-je vous évoquer? Quelques lignes à peine de ce récit devraient suffire à votre souvenir, vous à qui il a suffi de quelques années pour remplir, ici bas, votre inexplicable mission.

Le seul portrait de vous que je connaisse vous représente un an avant ma naissance, c'est-à-dire un an avant votre mort. Vous étiez une grande jeune fille, dans une robe de bal, frivole et tragique sous vos cheveux cendrés. Votre petit pied avance, serré dans un soulier d'argent. Rien qu'à voir ce portrait, même sans savoir qui vous êtes, je devinerais que vous n'êtes plus; ceux qui ont ce visage avide et fragile, et cette bouche désespérée, que feraient-ils de la vie? Ils prennent étrangement la première occasion de mourir....

Vous avez disparu quand je venais à peine de naître; il me semble, au-dessus de mon berceau, comme un vol qui flotte au-dessus d'une barque, me rappeler votre

sourire. Il était là, mêlé à mon atmosphère, dans le rayon de votre voix. Un jour, tout cela s'est anéanti... sans que je le sache... et personne ne m'a parlé de vous plus tard !

Lorsque j'ai éprouvé une curiosité suffisante pour m'inquiéter de vous, mon père vous avait déjà oubliée. Il y avait quinze ans que vous dormiez, les mains jointes, dans un cercueil de satin blanc, au milieu de cette Italie légère dont vous étiez venue. Il me parlait de vous comme d'une personne de roman dont le souvenir s'efface, d'une Madeleine, d'une Mme de Renal, « morte après avoir embrassé ses enfants !... »

De quoi étiez-vous morte, ô ma mère?... Jeune nymphe à la robe grise, au petit pied encerclé d'argent, quel a été votre dernier cri avant de désertier ce monde, un cri de désespoir ? un cri d'amour ?

Avez-vous souffert de partir ? Avez-vous agrippé aux draps, comme pour vous retenir à la vie, vos doigts si tôt vaincus ? Avez-vous poussé ces exclamations épouvantées de ceux qui, n'ayant qu'une existence à travers l'éternité, se désolent de la perdre si jeune ? Avez-vous été heureuse de mourir ? Êtes-vous morte d'amour ou d'ennui, d'un être ou de vous-même, ou, simplement, d'une sournoise maladie, venue, à pas feutrés, par la porte entr'ouverte ?...

De toutes manières, c'est vous qui avez répandu sur mon visage cette beauté dont je suis si fier ; c'est vous qui avez altéré mon cœur de ce goût de la beauté : vos cheveux cendrés, votre regard qui tremble, votre grâce pathétique et condamnée, vous me l'avez transmise ; vous demeurez plus lointaine, dans l'estompement du

passé, de n'avoir traversé aucune des obligations maternelles. Vous m'avez donné la vie, presque sans le savoir, et vous êtes morte aussitôt, peut-être pour l'expier....

« A quoi bon, soupire, des pieds jusqu'à la tête, votre corps de tulle et d'argent — à quoi bon les interrogations, les problèmes, les labeurs?... Nulle pensée ne glisse plus loin qu'un soulier pâle qui danse sur un tapis foncé!

« A quoi bon le grand cœur obscurci de Nietzsche ! A quoi bon la terrasse d'où il a vu, pendant dix ans, le monde devenir illisible ! Et la vieillesse de Gœthe, à quoi bon?... Il n'y a pas plus de lumière sur son agonie de mourant que sur celle d'une Vierge qui meurt....

« A quoi bon l'effort de vivre, la remise laborieuse au travail, l'obscur échafaudage, l'arbre planté qui deviendra plus fort, le châtaignier à l'ombre duquel des bancs familiers abriteront les générations inconnues?

« A quoi bon l'œuvre qu'on termine, et d'avoir été grave et fort ? L'important, c'est peut-être d'avoir un cou flexible et de goûter la minute qui passe, et de sentir une minute, à travers toute l'éternité, la merveille angoissante d'être là.... A quoi bon?... A quoi bon.... »

... Ainsi parlent vos yeux, jeune fille qui êtes ma mère, ô vous qui resterez éternellement, à l'aube de ma vie, cette nymphe aux pieds d'argent dont le sourire est une révélation à l'existence et une invitation à la mort!

SECONDE PARTIE

I

- Suis-je né trop tôt ou tard
 - Qu'est-ce que je fais en ce monde. »
- PAUL VERLAINE.

5 Septembre.

Le premier souvenir que je retrouve, un peu vivant, un peu tangible, c'est un jardin, et, souvent, mon père dans ce jardin.

Les visages qui se lèvent de notre enfance conservent, à travers les persiennes de la vie, le même regard sans changement.

Je reverrai toujours mon père, tel qu'il était dans cet arrière-plan de ma vie, estompé et agrandi de souvenir....

Mon père sortait peu quand nous étions à la campagne, si ce n'est dans le parc. Après une journée de travail, il aimait à s'y promener. Chaque soir, à l'heure où reviennent les lampes et les étoiles, il laissait les pages de son ouvrage inachevé, et il allait à son rendez-vous quotidien avec la magie du crépuscule.

Chaque soir, il retrouvait, dans le rossignol du cytise, dans la vapeur glissante des étangs, dans ce vaste secret remué des premières heures de la nuit, quelque chose d'insondable et de frais qui alimentait son inspiration.

Toutes les âmes puissantes aiment la nuit ! Goëthe la vénérât, malgré son culte de la lumière, et il y puisait de nouveau cette force essentielle qui le dirigeait vers la clarté. Le cœur de Novalis montait lui aussi comme une fumée vers son évangile persuasif, et je suis sûr que Blaise Pascal lui-même, le cœur glacé de silence et d'effroi, venait apporter sa trouble ferveur aux offices naturels du crépuscule.

Aussi loin que je remonte, aussi profondément que j'aille dans ma mémoire, j'aperçois un homme au visage méditatif qui marche dans un jardin de sept heures, dans un jardin déjà absorbé de lune, déjà soumis à l'influence des astres comme à celle de quelque méditation supérieure.

Puis cet homme rentrait. Le grand front se penchait sur ma chevelure rencontrée au hasard, et le promeneur solitaire du passé prenait dans ses bras, pour l'effleurer une minute d'un baiser absent, l'enfant isolé que j'étais.

Je me souviens de ses baisers ; je ne me souviens plus de sa tendresse ! Et pourtant, il m'a aimé ; je ne me souviens presque jamais d'avoir senti son émotion contre mon cœur, et pourtant, il a pleuré !

Je ne me souviens pas de l'avoir jamais senti me serrer fortement contre lui, et pourtant, je suis sûr que

j'étais en lui une chose très importante ! Je suis sûr que j'étais comme un fragment de sa pensée audacieusement orienté dans l'espace du monde ! J'étais comme une partie de lui qu'il avait le droit de faire souffrir ; j'étais une parcelle de lui, comme son grand front illuminé de fierté, comme ses yeux pleins de pensée, comme ses mains à la fois si pensives et si fortes. Ménage-t-on ses yeux, son pas, son intelligence ; s'occupe-t-on de ce qui est à soi ! Eh bien, j'étais à lui, à lui sans le savoir, à lui sans me l'être jamais dit à haute voix, à lui comme la main de Mucius Scævola était à Mucius Scævola qui avait le droit de la faire brûler !

Et ainsi les jours passent, meurent, recommencent. La profonde rêverie de mon père, les dominations de ma grand'mère, tout cela, ce sont les jours qui passent ! Oui, c'était mon enfance, c'était sans événement, sans éclair, la minute la plus reposante de ma vie ; mais c'était surtout pendant cela, sans que je m'en doute, sans que mes rêves d'enfant se réalisent, toute l'œuvre de mon père qui s'élaborait.

Dans ce jardin, dans cette maison, pendant ces années, n'a-t-il pas créé toute cette immense et lumineuse série d'œuvres dont le monde a été rempli ? Comment aurait-il pu avoir pour moi des attentions banales, des tendresses ordinaires, lui qui assujettissait le monde à son inspiration ?

Mon père, ce que vous ne me donniez pas de sourires, de gestes, d'effusions, cette richesse inépuisable de la tendresse qui soutient, ce réconfort radieux de l'intelligence, c'est à l'univers que vous le donniez ; si vous

aviez prêté l'oreille à mon âme d'enfant ingénu, si vous aviez deviné mon angoisse, si vous aviez su ce qu'était exactement l'âme que vous m'aviez donnée, si vous n'aviez pas craint de vous pencher hardiment sur cette œuvre de vous dont vous étiez aussi responsable que des autres, qui les aurait dites ces choses, ces choses que vous avez imposées au monde, et qui ont traversé la pensée humaine comme des armées précipitées de nuages?

Prenons, en effet, le dictionnaire! Cherchons à Merville, et nous verrons qu'après deux ou trois Merville, dont l'un fut cet Anne-Jules qui vota paradoxalement la mort du roi, du haut de cinq siècles de préjugés, le seul qui ait jeté un peu de gloire personnelle sur notre nom et permis à notre morgue de devenir un orgueil justifié, était mon père!

L'année de ma naissance, en 1892, il écrivait cet *Essai sur la volonté humaine*, qui le rendit célèbre! Au mois de septembre 1896, il fit paraître son grand ouvrage sur les Héros, sa *Vie de Carlyle* en 1898. Le monde entier de la pensée lut l'*Essai sur une conception nouvelle du monde* qui le classait entre Nietzsche et Emerson, dans une zone presque jamais atteinte de la pensée.

Et l'année 1910, c'est-à-dire l'année même où une seule nuit semble concentrer tout mon désespoir, il prononçait à l'Institut de France, où on lui avait demandé de s'asseoir dans le fauteuil de Renan, le grand discours sur *la Puissance de la Foi* qui flotte sur toutes les lèvres. Cette année même où, une nuit, je cessai de

croire à tout, il énonçait, devant une assemblée soulevée, le « credo » de son évangile.

Sublime médecin qui as su guérir tout l'univers et qui n'as pu parvenir à sauver ton fils!

Comment s'étonner, alors, de la solitude de mon enfance? Mon père découvrait, en lui même, un trésor! Comment s'émerveiller qu'il me fût plus lointain que ces navigateurs éperdus partis à la recherche d'un nouveau monde? Je ressemblais à leurs fils, habitués aux absences sur la mer, et les baisers qu'il pouvait me donner n'étaient que des haltes entre deux départs!

La gloire rend les maisons vides! Une trop haute mission chasse des cœurs tout ce qui n'est pas elle-même. Le cœur étouffe sous les griffes exigeantes de l'âme!

Pendant que ces choses s'élaboraient, pendant qu'aussi près de moi, une alchimie intérieure combinait dans le creuset d'or d'un esprit ces expériences futures, je me souviens d'une chambre où je dormais et qui communiquait avec celle de mon institutrice.

La nuit, parfois, je m'éveillais avec une terreur inexplicable qui ne venait ni de la vie ni de mes rêves, une épouvante suspendue entre le réel et l'irréel!

Je dois raconter tout cela : l'avenir prélude dans ces signes avertisseurs comme une maladie dans ses symptômes. Je ne cherche pas d'excuses pour mes actions de plus tard. Je veux que le monde y lise simplement une explication progressive des choses qui sont arrivées.

Cette sensation de mon enfance, creusée comme un gouffre au pied de mon lit puéril, je l'ai retrouvée plus

tard, exactement, lorsque j'ai commencé à comprendre, sans que rien puisse m'arracher à cette suggestion invincible dès qu'elle est née, au milieu de quel néant nous vivons!

C'est étrange; cette sensation d'horreur métaphysique, d'inadaptation organique à la vie, de vertige initial de la pensée, que je n'ai trouvée exactement décrite dans aucun livre de médecine, à peine évoquée dans certains feuillets d'un *Journal intime* d'un Tolstoï; elle est exactement pareille, de la même intensité, du même horrible degré d'amertume, elle est la même impression de sueur froide et d'épouvante que ces angoisses d'enfant dans lesquelles je m'éveillais brusquement, au milieu d'une nuit obscure, où je me trouvais plongé tout à coup sans que rien puisse m'en retirer, et où je demeurais perdu, comme dans l'expectative d'une solution inexistante, jusqu'à ce que mon institutrice anglaise parvienne peu à peu, en me calmant, à me rejeter dans le néant du sommeil.

Une autre impression de mon enfance me demeure, secrète, elle aussi : c'est celle d'une mélodie subitement entendue! L'atmosphère, mes pensées, les paysages, ce qui m'entourait, s'en imprégnait profondément! Mes moindres gestes obéissaient à ce rythme impérieux qui était à la fois languissant, fantastique et monotone. Une partie de ma vie est soumise à cette musique qui revient, qui reprend, qui prélude, et se mêle à l'angoisse dont je parlais tout à l'heure, qui est en quelque sorte, l'avertissement qu'elle va.

Autant la première impression d'angoisse est terrible,

bouleversante, invincible, autant elle ne semble se rattacher à aucun de ces phénomènes nerveux qu'un spécialiste de Zurich guérit par la psycho-analyse, autant la seconde est délicieuse, dans son énervante mélodie, et inexplicable! Elle est comme une voix sortie des choses et de moi-même, qui m'environne, me berce, et m'empoisonne à la manière d'une rêverie!

Soudain, je la découvre? Elle apparaît, me semble presque assez précise pour la noter si j'étais un musicien, puis soudain elle se brise entre mes doigts comme une bulle précieuse et irisée de symphonie! Elle se dissipe comme un sylphe fluide et ironique, et me laisse seul, devant mon gouffre qu'elle semble m'indiquer du haut de sa raillerie aérienne!

A part ces deux sensations confuses, liées l'une à l'autre sans que je m'explique leur jonction, mon enfance s'écoulait paisiblement! Le besoin d'être aimé qui était en moi ne trouvait peut-être pas de réponse, n'en trouvait pas encore dans l'univers?... Et pourtant, je n'en souffrais pas. Ce n'est qu'ensuite qu'il me fallait réaliser ce premier appui qui m'avait manqué, cette colonne sur laquelle je me serais appuyé, avant le signal de la course, et cette espèce de rayonnement invisible dont m'aurait peut-être envahi la tendresse de la jeune fille aux pieds d'argent qui avait été ma mère.

O paradis inexistant où l'on se retrouve! mirage promis aux hommes; si, par une chance mystérieuse, vous existez quelque part, sans doute goûterai-je là-haut cette douceur dont l'univers m'a sevré au début de ma vie.

S'il y a une vie, une survivance quelconque à notre âme fragmentaire, la complice de ma naissance, la meurtrière fragile qui m'a distraitement créé, est immobilisée dans l'éternité à l'âge même où je vais m'y inscrire.

N'est-elle pas morte à vingt-huit ans, sans altération, tout environnée de cette jeune beauté qu'elle avait rapportée d'Italie comme un objet précieux ! — A travers toute l'éternité, nous aurons le même âge ! Aucune génération ne s'interposera entre nous, telle une muraille invincible, pour empêcher que nos âmes communiquent — et dans ces sphères que, seule, ma nostalgie invente, nous nous aimerons à jamais, nous qui ne nous sommes pas connus.

* * *

... Un grand portrait d'elle, dans une chambre inhabitée de la demeure, m'attirait particulièrement. Il est tout ce qui me restait d'elle !

Jusqu'à dix ou douze ans, en effet, la pensée de son existence ne m'avait pas hanté ! Puis, tout à coup, à quelques paroles des serviteurs, peut-être à une phrase sévère de ma grand'mère qui ne l'avait pas aimée, qui lui avait toujours outrageusement opposé ses deux filles dont l'une est laide parce que l'autre est sotte, afin d'établir une juste balance, je me mis à réaliser son existence passée et à rêver d'elle comme de quelque poupée mystérieuse, brisée et inavouable....

Ce qui est étrange, c'est que jamais, jamais je n'arri-

vais à mettre ma mère, cette ancienne vivante, au même degré que ma grand'mère, que mon père, que les autres êtres que je voyais : elle ne me semblait pas de leur génération, mais de la mienne!...

Elle me semblait tout proche de moi, elle qui était morte, alors que les autres respiraient....

Et, un matin, je découvris le portrait! Une grande maison au milieu d'un jardin est pleine de découvertes. Un matin, en poussant une porte, je me trouvais devant une chambre que l'on n'habitait presque plus, une chambre déserte, douce, comme consacrée à quelque chose de religieux, de solennel et de funéraire.

Il faut savoir qu'à cette époque la mort était, pour moi, une élévation inconnue.

Je ne savais rien d'elle. Je ne résolvais encore aucun problème! L'existence ne me semblait rien d'autre qu'un parc, qu'une grille, qu'un père méditatif, que des pelouses monotones, qu'une grand'mère silencieuse dont la vie se consumait dans les grains de son chapelet.

La mort, pour moi, n'était rien!

Pourtant, la chambre vide m'impressionna profondément. Je restais là, devant la porte ouverte par mégarde, comme si je n'avais peut-être pas le droit d'y entrer, comme si je pénétrais indiscrètement dans le secret d'une âme qui avait voulu se garder mystérieuse, au risque même d'en mourir.

L'émotion, le trouble, n'ont pas besoin d'être expliqués. Ils sont comme ces poèmes dont les plus profondes beautés ne peuvent être, heureusement, commentées, par aucun professeur, comme certains de ces adjectifs

inexplicables de Baudelaire, qui ne peuvent plus nous quitter dès que nous les avons vus, associés à certains mots, et dont le charme ne pourra jamais être expliqué à ceux qui ne l'éprouvent pas d'eux-mêmes! L'intelligence est tout, et il n'y a de beau, pourtant, que ce qui peut être senti sans elle, par une force intuitive de l'âme qui n'est peut-être, après tout, qu'une molécule de matière, mais qui est indiscutablement ce qu'il y a de plus retentissant et de plus personnel dans cet univers incomplet; la chambre vide me troublait comme un poème humain dont les mots, pour moi, n'auraient pas eu de sens immédiat, mais auraient ému, d'avance, ma compréhension de plus tard!...

Elle me troublait, et pourquoi m'en surprendre!...

Là, au fond de moi-même, et sur ces fragments de moi qui étaient d'elle, sur mes yeux pensifs et allongés, sur mon cou fort et fragile, une permanence de sa grâce disparue ne demeurerait-elle pas comme un physique et profond témoignage?

N'étais-je pas le dépositaire unique de celle qui avait vécu là? N'était-ce pas un fantôme involontaire de l'habitante disparue de cette chambre qui venait respirer ici son absence indéterminée?

Aussi, comment dès lors m'étonner que l'enfant que j'étais s'arrêtât, immobilisé d'émotion, au seuil de cette chambre dont personne ne m'avait indiqué le chemin? J'étais comme à la lisière d'une énigme que j'éprouvais et qui n'était que celle d'une âme, de l'âme à laquelle la mienne avait pris la lumière nécessaire à parcourir le bref trajet de la naissance à la mort.

Personne ne semblait avoir touché à cette chambre : personne ne semblait y avoir vécu, depuis celle qui lui avait donné sa tonalité particulière, qui l'avait si fortement imprégnée d'elle-même que le moindre objet y subirait toujours son influence évanouie. Certains êtres semblent se figer à l'âge qui leur fut le plus individuel, âge de douleur ou de joie qui était celui de leur âme. Pourquoi les décors n'appartiendraient-ils pas, eux aussi, à une passante d'un jour qui a su les faire siens ? Le temps s'était consumé. La chambre appartenait toujours à cette morte, dont un portrait vivant régnait entre les murs.

L'atmosphère du dehors n'y venait pas. Moi-même, messenger inconscient, j'étais le premier, sans doute, à lui apporter l'air de ce siècle qu'elle n'avait pas connu, qu'elle ne connaîtrait jamais.

Autour du portrait qui était son cœur visible et blessé. les autres objets de la pièce vivaient d'une existence atténuée et endormie qui constituait, à toute l'atmosphère, une grâce à la fois féerique et funéraire.

Dans une petite bibliothèque, d'un bois presque parfumé, quelques livres, qui ne semblaient pas avoir été lus depuis longtemps, portaient sur leurs reliures pensives des effleurements de doigts morts ! Aucun lien ne les rattachait entre eux !

Un merveilleux petit Crébillon, d'un vert expirant de turquoise, était sans doute là beaucoup plus pour le délice précieux de son cuir que pour le monotone libertinage de son texte. « La fable d'Orphée » d'Ange Politien, contenait, dans l'arabesque tenue de sa structure, tout le prestige d'un siècle évanoui.

Seul, peut-être, un Léopardi de vélin blanc, publié à Rome, en 1820, semblait douloureusement symbolique d'elle-même.

C'est là, c'est sur ces pages feuilletées par ma mère que j'ai lu les phrases sans espérance; c'est là que m'atteignait ta lamentation désespérante, ô cygne noir de Récanati!

D'autres livres, d'autres amours, d'autres désespoirs, habitaient la bibliothèque! Il y avait, en effet, *Le Rouge et le Noir*, dans une reliure romantique du temps, un petit Chénier d'une nuance délicieuse et dont les vers s'échappaient comme des nymphes couronnées d'abeilles, un Adolphe de maroquin blond, trois petits volumes de Verlaine.... Quoi encore?... Je ne me souviens plus. Autour de la bibliothèque de bois précieux flottait de la sensualité, de la morbidesse et de la mort!

Sur le bureau, il y avait un encrier, un buvard de cuir et, dans le buvard, dans le feutre du buvard, des écritures renversées, comme des reflets permanents dans un miroir mat et bleuâtre.

En désordre, un peu partout, il y avait des objets, ceux qui avaient été les plus chers sans doute, les plus précieux à la disparue!... le grand oiseau mort d'un éventail, jeté distraitemment sur une table, comme si elle venait de l'oublier, un flacon ancien où restait encore une odeur mélangée de platane et de cyprès, l'odeur même des Jardins de la villa Ludovisi, et enfin là, au centre, le grand portrait, le portrait inoubliable qui ne semblait regarder personne, même pas moi — mais au-delà, mais au-dessus! qui semblait regarder la Vie que

son sourire défiait, la Vie que sa main laissait tomber, distraitemment, dédaigneusement, comme le large éventail de pâleur !

Je ne puis exprimer ce que cette chambre devint pour moi. Du jour où elle me fut révélée, dans la maison où j'avais vécu sans la supposer, je pensais avoir découvert quelque chose de nouveau dans moi-même.

Elle fut, à la fois, ma distraction et ma nostalgie, cette chambre silencieuse qui, tout en me communiquant l'atmosphère d'elle-même, ne me révéla jamais rien de précis, puisque je ne devais jamais, comme de toutes les hautes choses de notre existence, résoudre sa solution.

En effet, que ce soit le jour où ma grand-mère, ayant appris la délectation morose que j'y éprouvais, les pauses que mon enfance prolongeait devant ce reposoir du souvenir, me défendit d'y rentrer et m'en priva comme d'un conte de fée humain ; me sépara, au moyen d'une clef qu'elle ajouta à ce cruel trousseau de sa ceinture, tintante presque à l'unisson de son chapelet, de tout ce que j'y chérissais d'une façon si puérile et si bouleversée, me sépara des livres aux nuances si savoureuses, du flacon guilloché de petites perles, de l'oiseau blessé de l'éventail, du petit Crébillon couleur de joyau et du portrait, enfin, du portrait argenté et impénétrable ; que ce soit dans les conversations avec mon père où elle ne semblait qu'un fantôme léger dépouillé de lui-même, je ne suis jamais arrivé à résoudre l'énigme morte de ma mère ; j'ai subi le sortilège de cette inconnue, j'ai noté les sons d'une romance qu'elle me jouait à travers le temps, je n'en ai jamais retrouvé les paroles.

Cela est invraisemblable ! Cela est vrai. Au moment de mourir, je continue d'ignorer pour quelle cause mystérieuse celle qui m'a donné la vie s'est peut-être donné la mort !

... J'ai interrogé ma grand'mère. Elle ne m'a pas répondu. Elle est si secrète qu'aucune supplication ne pourrait l'atteindre si elle a décidé de rester muette....

J'ai interrogé mon père, et je n'ai vu s'élever de ses récits qu'un fantôme distrait, qu'une héroïne affaiblie par le souvenir, sans ressemblance avec celle que j'ai respirée dans l'atmosphère, si frivole, mais si aigüe, si fragile mais si captivante !

Les serviteurs que nous avons ne sont plus les mêmes. Du côté de ma mère, notre famille s'est éteinte ; quelques cousins dispersés, morts peut-être, en Italie....

Elle était la dernière d'une race qui s'est évanouie avec elle. Elle a tué, si elle s'est frappée, une génération tout entière !

Dès lors, où m'inquiéter d'elle, où m'enquérir d'elle ? Et, peut-être, pourquoi le faire?...

Son prénom, d'ailleurs, son nom de là-bas, son second nom d'ici, tout cela est écrit sur la pierre d'un tombeau, chez elle, dans sa songeuse Toscane. Peut-être est-ce là toute sa vie ? Peut-être n'y a-t-il aucun mystère dans cette existence si vaporeuse, si secrète, peut-être même si inutile, comme toutes les vies ; cette vie de volubilis et de nuage?... Peut-être mon besoin d'y voir quelque chose, d'y supposer un secret, n'est-il qu'un des symptômes de plus de mon âme anxieuse ? Peut-être n'êtes-vous qu'une version de mon âme, ô lectrice de Léopardi !

N'importe ! Vous me plaisez ainsi ; je tiens à cette mère que je me suis imaginée, je ne cherche pas à transformer mon songe en réalité.

Ma grand'mère voudrait-elle me répondre, connaîtrais-je le lieu où pourraient se résoudre mes suppositions, je ne soulèverais sans doute pas le voile ! Je veux conserver pour me défendre des réalités de l'existence, cette créatrice que je me suis créée, cette image que j'ai animée de mon désœuvrement et de ma nostalgie, comme un prétexte immortel à mes rêves.

II

6 Septembre.

C'est à peu près à cette époque, à l'époque du portrait défendu, que de l'enfant que j'étais, commença à surgir une âme qui pouvait entrer en contact et en fusion avec les autres âmes, et qu'il aurait mieux valu que je ne possède pas, puisque c'est de sa rareté exceptionnelle que naquirent les pires souffrances, pour mon père comme pour moi-même !...

J'avais douze ans, et le visage qu'un portrait de Whistler arrêta dans une toile, une des seules enfantines qu'il réussit, portrait qui, là-bas, dans la maison où je suis né, considère d'un regard immobilisé la chambre où je dormirai pour la dernière fois !...

Mes journées débutaient toutes, uniformément, par mes leçons avec Miss Light qui était mon institutrice anglaise ! monstre sournois, grâce à qui cette langue de cristal, où chante le cœur de Shelley, me devint comme

un second langage maternel, aussi personnel que le mien lui-même. Elle ne me parlait jamais de religion, étant protestante, et ma grand'mère, ne voulant pas qu'elle s'occupât de cette partie de mon éducation, se chargeait tous les matins de me faire dire mes prières....

Miss Light me conduisait chez ma singulière aïeule dans cette chambre inoubliable où elle me recevait parfois couchée, lorsque des crises de névralgie l'y retenaient, jusqu'à deux ou trois fois par mois. Elle me faisait agenouiller au pied de son lit, sur le parquet luisant, d'une propreté si méticuleuse qu'il semblait un miroir marron, et là, contre le bois dur du lit, je priais Dieu comme si c'était elle-même!... Ces prières régulières m'étaient presque pénibles, dans cette chambre sans douceur où il semblait impossible de prendre du repos, tant l'air y semblait rude et compassé, devant cette femme si âgée sans être vieille, assise dans son lit, qui me reprenait lorsque j'allais trop vite, me harcelait lorsque, un instant, je m'attardais au coin d'un mot, me grondait presque sévèrement lorsque le mot « consacré » supplantait, dans mon ingénue prononciation, le mot « sanctifié », par exemple!...

Ces sortes de leçons de prière, avec bons points, surveillance et punition, éloignaient tellement de moi toute exaltation religieuse, que je ne leur donnais plus qu'un sens terrestre de devoir.... Un instant aurais-je eu, d'ailleurs, la tentation de me laisser aller à la piété possible qui me gonflait le cœur, un instant aurais-je eu l'idée de lever les yeux vers mon Dieu, que j'aurais rapidement été détourné de cette exaltation sans réponse, en

apercevant, pour tout auditeur, au lieu du souverain céleste que réclame une imagination d'enfant, cette vieille dame en camisole grise, dont les livres de messe voisinaient avec les livres de cuisine, et dont l'austère visage, non dépourvu à ces heures matinales d'une espèce de ridicule de loup déguisé, semblait me foudroyer dessous l'auréole d'un bonnet de nuit posé éternellement de travers....

Voilà ce que furent mes premiers entretiens avec Dieu !

... Heureusement pour moi, et pour Dieu lui-même, ma grand'mère ne se trouva plus bientôt suffisante à mon éducation religieuse ; elle voulut bien, par conséquent, l'âge de ma première communion approchant, s'en remettre à l'abbé Mergelle, qui était le curé de la paroisse et qu'elle appelait : « Mon abbé Mergelle ».

Elle voulut bien me confier à ce vieillard souriant et rustique qu'elle traitait presque comme un domestique, qui avait béni son mariage et mon baptême, et par qui elle se faisait donner, tout en le rudoyant et sans quitter son lit, une si grande quantité de sacrements.

Ma grand'mère, en effet, communiait presque tous les jours, et toujours de la main même de ce saint homme ; belle main forte et blanche de paysan qui n'aurait pas travaillé, et dont la douceur solide était véritablement une main de pasteur, si l'on n'appauvrit pas ce mot de son sens originel de berger.... Lorsqu'elle était en proie à ces névralgies immobilisantes auxquelles je devais de si douloureuses stations au pied de son lit, elle ne pouvait admettre une suspension dans son habitude de recevoir chaque jour l'hostie sainte. Elle dépêchait donc Per-

ronne chez l'abbé, qui se précipitait chez la plus autoritaire de ses paroissiennes, et elle communiait expéditivement, sans quitter son lit, et comme pour s'acquitter d'une obligation quotidienne!...

Très souvent aussi, au moins trois ou quatre fois, elle se fit donner l'extrême-onction, dépouillant ce sacrement suprême, d'une si tragique beauté, et réservé aux minutes les plus angoissantes de l'existence, du sens même attaché à son premier terme!... En effet, elle ne voulait, pour rien au monde, courir le risque de paraître, aux yeux de son Créateur, dans une position d'âme qui n'aurait pas été absolument orthodoxe, et elle préférait user d'avance cette consécration ultime que de courir la moindre chance de quitter la terre sans elle!

Je dus à cette prévoyance de ma grand'mère, qui, bien que certaine de la survivance et si dure pour cette vie terrestre, n'en tenait pas moins à elle au point de s'entourer de médecins dès qu'elle se sentait le moins du monde souffrante, d'assister plusieurs fois à ce spectacle extraordinaire. Les phrases pleines de poussière et d'humilité où se condense toute la misérable condition de l'homme, les plaintes où l'humanité éternelle déplore, une fois de plus, le néant de tout, étaient dites par un prêtre rudoyé, pour une agonisante presque bien portante, qui s'acquittait des répons de l'enfant de chœur, reprenait le pasteur dès qu'il allait trop vite, le harcelait lorsqu'un instant il s'attardait au coin d'un mot, et grondait presque aussi sévèrement le Dieu qu'il représentait que son propre petit-fils lorsqu'il se trompait dans ses prières matinales.

Ce fut à ce chapelain domestiqué que ma grand'mère trouva bon de confier l'amélioration de mon initiation religieuse ; dès lors, je ne fus plus soumis à son influence ; dès lors, tout ce qui me vint de Dieu me parvint par l'intermédiaire de l'abbé Mergelle.

Je garde de cet être aux yeux bienveillants un souvenir plein de douceur. Pour la première fois peut-être, à travers lui, quelque chose qui ressemblait à de la tendresse me fit du bien et donna de la force à mon cœur.

Miss Light me menait chez lui et restait à lire sa Bible dans le jardin du presbytère. Je n'étais surveillé par personne, grondé par personne, à l'ombre froide de l'église qui était voisine et qui faisait vivre la simple maison de l'abbé Mergelle dans un rayonnement limpide de céleste apaisement.

Sans doute, devant ma grand'mère, l'abbé Mergelle faisait bien petite figure : il se laissait trop commander et, familier conducteur des âmes, abdiquait-il, devant son autoritaire paroissienne, un peu trop du prestige divin dont il aurait dû être investi ? A ses yeux, en effet, ma rigoureuse aïeule, d'une piété si agressive qu'elle en pouvait remontrer sur ce point à tous les curés de village, apparaissait comme un chanoine féminin, plus élevé que lui dans l'ordre hiérarchique du clergé.... Mais il reprenait toute son autorité séduisante, tout son prestige rustique et favorable, quand nous nous trouvions seul à seul, dans cette pièce du presbytère, ouverte directement sur les champs et leurs moutons, pleine d'une odeur de rameaux et d'enfance, et fraîche, même les plus brû-

lants jours d'été, à cause de l'infinie présence des livres....

Il craignait ma grand'mère, et il m'aimait !

Oui, il m'aimait, j'en suis sûr, et voici qu'à cette heure où j'écris, l'idée de ce que lui fera de chagrin ma suprême résolution, me bouleverse une minute. Je suis sûr qu'il n'en grondera même pas mon souvenir, lui qui avait, avec Dieu, tous les accommodements et pour les humains toutes les indulgences. Mais j'entends, avec une sensation douloureuse de mon cœur, sa voix qui m'est chère, sa voix mêlée à mon passé, dire avec un accent que je connais, accompagné d'un geste de la main que je connais bien, lui aussi : « Pourquoi a-t-il fait cela?... Mais pourquoi a-t-il fait cela?... »

Pourquoi j'ai fait cela, simple abbé de ma province enfuie, vous ne le saurez jamais ; comment le comprendriez-vous ?...

Le bonheur, pour vous, fut si simple, que vous l'avez trouvé tout de suite, que vous l'avez cueilli au bercement d'une oraison, à la lumière d'un cierge, comme un des gros tournesols de votre jardin de curé soigné par l'alerte Benoîte..., sous un ciel traversé d'hirondelles.

Vous ne le saurez jamais, et mon suicide vous restera une énigme, une terrible chose incompréhensible. Vous gratterez votre front où sourit le dessin champêtre des veines, et vous ne trouverez rien.... Vous aurez beau chercher, vous ne trouverez rien, ni un motif, ni une cause... mais vous découvrirez, j'en suis sûr, une raison de pardonner ?...

* * *

Dans la pièce, devant la campagne habituelle, l'abbé Mergelle m'apprit le catéchisme.

Des jours plus reposants ne se sont jamais levés dans ma vie : je m'appuyais à la sécurité d'une conviction qui convenait à mon cœur, et le Dieu qu'il m'offrait, à la fois lointain et féérique, me plaisait infiniment ! Ma foi, que n'avait pas su éveiller la froide pédagogie religieuse, battait aux musiques éternelles de l'évangile, s'éveillait à ce Dieu dont l'histoire romanesque et douloureuse a envahi l'âme des hommes.

Parfois, quand il voulait donner à mon âme sensible d'enfant une preuve même de ce qu'il racontait, il m'emmenait dans l'église. C'était, d'habitude, après mes leçons du soir, celles du lundi et du mercredi, aux environs de l'Angélus du crépuscule, qui était plus limpide que celui du matin, à cause des premières étoiles.

L'abbé Mergelle, malgré sa simplicité apparente, savait, malicieusement sans doute, combien le crépuscule dans les églises, le parfum des amaryllis fanés du matin au soir dans les vases mêmes de l'autel, sont les auxiliaires puissants de la foi ; tout ce dont ils l'entourent de suggestif, d'inquiétant, d'individuel, pour les âmes nerveuses ; aussi, c'est dans son église de sept heures, son église palpitante, mais vide, son église qu'il connaissait si bien et dont le sourire lui était aussi familier que celui de la mer à quelque navigateur, son église préparée si harmonieusement pour la nuit, qu'il m'emmenait faire ma dernière prière avant notre séparation quotidienne.

— Que ne vous dois-je pas? cher abbé de mon enfance, obéissant ami de ma grand'mère; cette foi qui a enveloppé mes premières années et qui a donné à ma jeunesse une si inexprimable douceur, cette foi qui, même vide aujourd'hui, dénuée, dépouillée de ce qui la constituait, compose encore toute une poésie légendaire et expirante dans mon cœur.

III

Puis, ce furent les jours de mon éducation religieuse. celui de ma première communion, dans cette église que j'aimais tant, où ma grand'mère continuait à parler, avec Perronne, de ses préoccupations terrestres, où je pénétrais toujours avec une si émouvante extase!

Je revois encore ma grand'mère, le jour de ma première communion, droite, sombre, au premier rang des chaises, sur ce prie-Dieu marqué à son nom et qu'elle ne délaissait jamais. Je retrouve toujours mon impression du soir, cette impression de désenchantement, de désillusion, de déception, que j'apportais dans mon cœur, comme une misère inavouable!

Les jours qui avaient précédé cette lumineuse journée d'avril, pieuse comme un cantique des cantiques de l'enfance, ces jours où mon âme avait été une sulamite éperdue et puérile, ma grand'mère, de concert avec l'abbé Mergelle, avait institué des répétitions de la pieuse cérémonie.

Dans l'église d'après-midi, sans crépuscule, sans fidèles, elle avait désiré que j'aie à apprendre à recevoir

des mains de l'abbé des hosties non consacrées, de crainte que, le jour venu, une grossièreté involontaire de mon palais n'avale pas assez respectueusement l'aliment céleste.

Là, deux ou trois fois, je reproduisais par avance le repas futur, dont j'attendais un si grand bouleversement, et où la présence de Dieu me serait si visible et si tangible. Je n'y mettais rien de mon cœur, rien de mon exaltation, me réservant tout entier à la matinée inoubliable où l'hostie serait véritablement pleine du corps précieux. Ces hosties vides, c'étaient des baisers sur des lèvres sans amour....

... La solennelle matinée arriva, toute chatoyante de soleil. Hélas! pourquoi ma première grande tristesse allait-elle me venir de Dieu, cette amertume à toujours déprécier ce qu'on espère, cette tristesse amère du but atteint!...

Ce soir, en revenant de l'église, une longue tristesse m'enveloppa, de penser que rien n'avait été très différent, pendant cette minute tant attendue, de celles où j'avais goûté, dans l'église dépeuplée, les hosties inoffensives dont Dieu n'était pas plus absolument absent....

IV.

7^r Septembre.

Peu de temps après, mon oncle mourut! Il était le frère de mon père et j'ai déjà décrit ma première rencontre avec lui, dans un parc d'octobre.

Je ne l'ai vu que deux fois dans ma vie, à travers toute l'éternité : une fois vivant, une fois lorsqu'il n'était plus.

Je me souviens de cette première confrontation avec le mystère définitif, comme de ma première déception de Dieu, car elle a laissé une marque dans mon âme. Ce devait être pendant l'automne qui a suivi ma première communion. Ainsi les feuilles mortes furent, toujours, mêlées à ce qui me venait de lui....

... C'est une dépêche qui apporta la nouvelle, un matin, pendant que j'étais avec ma grand'mère. Elle l'ouvrit, car le message lui était adressé ; elle ne pâlit presque pas, mais se précipita chez mon père.

Je ne réalisais pas tout de suite la nouvelle. Dans ma monotone existence, un peu exigeante d'active nouveauté, j'étais presque heureux de cet événement qui bouleversait mon immuable aïeule.

Etait-ce bien là une mère qui apprend que son fils est mort?...

Je demeurais curieux, ému. Sur la table, auprès de son lit, l'enveloppe gisait comme un secret brisé.... Tout de suite, Miss Light vint me chercher et m'emmena chez mon père.

La nouvelle, sous le visage austère de ma grand'mère, qui n'atténuait jamais les douleurs, lui était parvenue à sa table de travail, au milieu des papiers et des livres qui signifiaient sa gloire et qui lui auraient donné la force de tout supporter.

Sa table, ce matin, me sembla plus puissante, plus inaccessible que jamais.

Elle me sembla comme un rocher volontaire, construit

par sa propre discipline, et contre lequel venait se briser en vain tous les orages de la vie. Mais, en levant les yeux plus haut que la table, plus haut que le papier sur lequel sa main s'était interrompue d'écrire, j'eus l'impression immédiate qu'un rocher pareil pouvait, peut-être, contenir le tombeau d'un cœur....

... Je revois cette table et cette figure comme si cette minute venait de se passer, comme si je venais, à l'instant, d'entrer dans la pièce paisible consacrée à sa puissante rêverie, sa rêverie nécessaire au monde.

La table de mon père était surchargée de papiers couverts de sa fine écriture nerveuse et volontaire. Il y avait trois ou quatre livres qui ne le quittaient jamais ; un Marc-Aurèle relié de cuir rouge, Jean-Jacques Rousseau et une petite édition de Corneille. Un autre objet, représentatif de lui-même, y brillait comme un joyau : un buste romain, dont la tête de cristal émergeait d'une poitrine de bronze, tête fine et serrée, au front couronné de bandelettes, et où se reconnaissait le visage de celui qui a su discipliner son âme avec autant d'exigence que son empire.

Il semblait régner maintenant sur cette table de travail, où l'idéal de cristal émergeait, lui aussi, d'une poitrine de bronze, le petit empereur adamantin !

Mon père avait les yeux secs, la voix immuable, pour me dire que son frère était mort.... Je compris que nous allions partir, qu'il fallait se hâter. Miss Light reçut des ordres ! Il n'y avait, en effet, qu'un train à midi pour nous y mener le soir.

Nous arrivâmes en pleine nuit, ma grand'mère, mon

père et moi, dans ce village que je n'avais vu qu'une fois, mais qui représentait pour eux tout un passé de souvenirs ! Je les regardais, la mère et le fils, sur les coussins obscurs du wagon, étreints d'émotion sans doute, mais trop préoccupés d'eux-mêmes pour que cette émotion les rapprochât.

Une voiture nous attendait à la gare, une voiture qui nous conduisit au château.

Il me sembla reconnaître, à la lueur du croissant quotidien, cette large allée où j'avais vu, à l'automne, mon oncle, vivant, siffler ses lévriers....

Peut-être même l'un d'eux, égaré par hasard de la meute, dansait-il dans la clarté nocturne ! Non, c'étaient des rayons de lune, comme ceux qui, dans la voiture, agrandissaient encore le front de mon père, tout illuminé de pâleur.

Dans l'antichambre, ma tante nous attendait... Sa beauté semblait défier la nuit, le silence, la mort ! Je lui fus reconnaissant d'être toujours aussi belle ! Je lui fus reconnaissant de ne pas se laisser amoindrir dans la douleur, de n'y gagner ni des yeux rouges, ni une mesquine misère, mais tout au contraire une occasion d'être plus somptueusement elle-même, comme peinte en or sur ce fond noir.

Moi qui ai toujours adoré la beauté, en moi-même et dans l'univers, j'étais heureux sans le comprendre, rassuré, sans tout à fait m'en expliquer le motif, de la voir resplendir, sur cette étrangère triomphale qui se révélait à nous au seuil de cet anéantissement.

Tout de suite elle nous conduisit au premier étage de

la maison silencieuse, où les serviteurs semblaient plus nombreux, elle ouvrit brusquement une porte, et tendit sa main vers un lit. Un enfant y dormait, les poings fermés, pâle et réduit, ses cheveux en grappes bleutées sur l'oreiller. Je compris que c'était son fils. Je compris qu'elle nous désignait sa descendance vivante avant de nous montrer son passé mort !

Puis elle referma la porte, fit quelques pas dans le corridor et entra dans une pièce plus vaste, où des cierges se consumaient, où tout de suite, nous accueillait une odeur oppressante de poussière, de silence, d'ennui !

Là aussi, quelqu'un reposait d'un sommeil si absolu, que l'autre sommeil, sommeil de l'enfant endormi, n'en semblait qu'une contrefaçon ; mais le visage de celui qui n'était plus était si volontaire, si crispé, si dominateur, qu'il semblait que ce fût lui qui dormait et l'enfant qui était mort...

Ma grand'mère, en apercevant son fils figé dans cette attitude suprême, tomba aux genoux du lit. Mon père resta debout, mais j'entendis un sanglot qui lui étouffa dans la gorge. Puis leurs voix se mirent à parler. Ils s'entretenaient des détails de sa mort ; ma tante expliquait le brusque début de la maladie, et par quelle rapidité du destin la première dépêche qu'elle avait pu envoyer nous en annonçait aussi la fin. Sa voix chaude, blonde comme son visage, enlacée à ces détails tragiques, était une de ces fleurs des jardins d'Italie qui montent autour de la sellette funéraire des cyprès.

Elle mettait de la vie même sur cette chose nue et froide qui était la conclusion de tout, mais elle en sem-

blait en dehors. Il ne paraissait pas qu'elle y participât entièrement. Quelque chose de distant et d'impétueux, qui s'échappait d'elle et qui ressemblait à l'amour, la défendait, en effet, contre tout !

Elle était si vivante, si posée sur la terre ; ses pieds semblaient si profondément enracinés, à la façon d'une belle plante dont la tige se nourrit du sang même de la nature, que la mort ne pourrait pas avoir de prise sur elle, que les appels de ceux qui sont trépassés entre les trépassés ne pouvaient parvenir à elle, vivante entre les vivantes.



Pendant qu'ils parlaient, je regardais celui qui était là, ce nouveau mort entre les morts, cette nouvelle recrue que la longue armée qui nous cerne avait enrôlée sous son pâle drapeau ; je regardais inlassablement, attentivement, curieusement, comme si j'avais voulu, en vérité, lui arracher son secret, le secret serré entre ses dents, à la façon d'un rameau de laurier sec qu'il ne livrerait jamais !

Ce long voyage, fait si rapidement, ce jardin, la nuit baignée de lune, cette journée de curiosité et d'attente, voilà que cela aboutissait à cet être immobile, couché dans une chambre inconnue, et qui était mon premier mort !

Ma grand'mère et mon père étaien' venus remplir ici un obligatoire pèlerinage. Ils étaien' venus voir le lien brisé entre leur souvenir et leur avenir.... J'étais venu voir mon premier mort.... Le destin m'avait amené ici,

pour qu'au seuil même de l'existence, grâce à cette révélation, une première statue des vivants me proclame le néant de tout!

Après, sans doute, je rejaillirai de cette âpreté, comme une source d'un rocher! N'étais-je pas une nature faite pour la joie! Mais, à cette minute, là, devant l'abolition personnelle, ma première sensation désespérée m'envahit entièrement. Cette sensation était complexe, il y avait en elle de la curiosité, presque de l'amusement, et une infinie terreur.

Si je n'avais pas déjà vu l'être qui était là, une fois, dans un jardin d'automne, entouré de ses lévriers, je n'aurais pu croire qu'il eût jamais été vivant!

Pour ceux qui, ainsi, considèrent le terme final pour la première fois, pour ceux qui voient cette immobilité, cette froideur visible que j'aurais voulu toucher, il est impossible de croire que ces tombeaux à forme d'êtres ont été vivants comme nous! Il est impossible de croire que nous-mêmes, ces mouvements, ces rires, ces exaltations, ces caprices, nous deviendrons cette chose après laquelle il n'y a plus rien!...

Mes yeux allaient sans cesse de l'être étendu dans le lit, aux visages qui m'entouraient, au visage de mon père, si décoloré dans la lumière des cierges, comme si une partie de la mort de son frère passait insensiblement sur lui, au visage de ma grand'mère, au visage de ma tante, immuable et beau!

D'autres êtres étaient là, dans la chambre, que je n'avais pas vus d'abord, d'autres êtres, venus tous, au funèbre rendez-vous, à cause de cette disparition d'un

des leurs. Mes deux tantes, Mme de Myre et Mme d'Estissac, qui s'étaient levées maintenant pour embrasser ma grand'mère et qui semblaient profondément s'ennuyer, une cousine incolore que je ne reconnaissais pas, un seul de mes oncles, M. de Myre, dont la figure jaune et dissoute évoquait à peu près l'apparence de celle de quelque croque-mort supérieur et diplomatique, et une religieuse effondrée au pied du lit, chargée de la douleur générale, comme une pleureuse antique, et qui semblait souffrir au nom de ceux pour qui cette chose unique — la mort d'un être! — n'était qu'un dérangement dans leurs habitudes.

Personne ne s'occupait de moi. La première tristesse obligatoire passée, les conversations avaient repris. Seul, mon père se taisait. Mes tantes s'étaient mises à parler, ma grand'mère aussi! Il y avait, en effet, une foule de détails, de choses à régler, d'innombrables et funambulesques questions de place, de présence, de cortège, qui continuaient à garder leur importance dans ce néant, et sur lesquelles mon oncle de Myre donnait son opinion en arbitre et en expert, comme si le prestige passé d'une ancienne ambassade lui conférait le devoir d'organiser le protocole de la mort.

J'avais le loisir de regarder celui qui n'était plus. Comparé à ces vivants, il m'apparaissait, en effet, d'une supériorité infinie, comme si, véritablement, l'enchanteresse suprême avait le pouvoir d'extraire, des plus médiocres humains, des morts d'une grandeur qu'ils semblaient ne pas avoir méritée, mais devant laquelle notre cœur s'inclinait.

Ce qu'elle avait fait de mon oncle de Merville, grand chasseur devant l'Éternel, saurait-elle le faire de ceux qui m'entouraient, de ses futures recrues dont se composait ma famille vivante, si étroite en comparaison de ma famille morte, au nombre desquelles mon oncle était entré !

Pour que les morts soient ces cadavres grandioses devant lesquels quelque chose nous oppresse, a-t-elle besoin de découvrir, en eux, un je ne sais quoi d'irremplaçable, ou cette grandeur n'est-elle que son propre spectacle, quel que soit le théâtre où il se joue ? Parviendrait-elle, de par son prestige personnel, de par son autorité glaciale, à extraire des morts importants des vivants qui m'entouraient, tous médiocres, à l'exception de mon père ? Sans parler de ma grand'mère qui, même respirante, promenait à travers l'existence une rigidité de spectre, parviendrait-elle à faire quelque chose de mes deux tantes, de mon oncle de Myre, dont l'existence n'avait su faire qu'un pantin de cire, dont la mort elle-même me semblait incapable de composer un cadavre admissible ?

Le cadavre de celui qui était là, couché sur le lit, et dont les siens s'écartaient déjà pour régler pompeusement les moyens habituels de se débarrasser de lui, m'épouvantait et m'émerveillait ! Exclu de toutes les choses humaines, prisonnier captif dont on allait se séparer, au milieu de toute cette humanité traditionnelle, quelque chose me rapprochait de cet être en qui s'effectuait la dernière transformation à laquelle il nous est permis d'assister, et que je ne quittais pas des yeux !

Demain, après-demain, plus tard, le secret de la dé-

composition, retardée à peine par les hommes, ne se révélera que dans le huis clos du cercueil ; mais déjà, à mes yeux d'enfant, comme des ombres sur une toile pâle, des métamorphoses successives s'agitaient sur la neige de mon premier mort.

Les visages de ceux qui ne vivent plus, mais qui sont là encore, passent, comme les portraits qu'on fait des vivants, par des phases successives où ils ressemblent à tous ceux de leur race ! Sur ce visage, en effet, que la vie avait marqué d'une griffe personnelle, les ressemblances humaines passaient, ainsi que des lueurs morales !

Pendant que je considérais le visage immobile, comme sculpté dans un marbre attendrissant et définitif, je retrouvais un méplat de ma grand'mère, une certaine façon des yeux d'être creusés dans l'orbite qui m'émouvait chez mon père ; tout à coup, comme en transparence, le masque de mon aïeul paternel, que je n'avais vu que dans ma toute première enfance ; ces similitudes impressionnantes et familières se succédaient sur la figure blanche, dernier feuillet d'un livre humain, comme si tous les esprits différents dont nous sommes composés flottaient sur les êtres qui vont être effacés de la terre et voulaient faire d'eux, au moment où ils disparaissent, l'ensemble même de toute leur race.

Le sentiment que j'éprouvais devant ce spectacle auquel je n'étais pas habitué et devant lequel mon âme se sentait déconcertée à la façon d'un esprit encore illettré à qui on fournirait les plus angoissants fragments d'Eschyle (ceux, par exemple, de cette tragédie perdue du *Sphinx*

dont j'ai rêvé si souvent et où le génie prométhéen abordait en face la question torturante de la mort!) était combiné, en effet, de terreur et d'étonnement. Il y avait aussi une admiration émerveillée que je ne parvenais pas à m'expliquer tout entière.

Qu'y a-t-il, pourtant, de plus misérable qu'un cadavre! Tout à l'heure, séparé de ceux qui m'entouraient et dont la vie pouvait continuer au bord même de ce fleuve éternel dans toute sa mesquine médiocrité, objet des décisions d'autrui, fardeau pâle que sa maison elle-même rejetera, père glacé pendant que son fils ignorant dort du sommeil de l'innocence au milieu de ses cheveux bleutés, cadavre dont on dispose, une pitié infinie m'avait attiré vers lui, lui que je ne connaissais pas, lui qui, vivant, m'avait semblé si lointain de moi, dans son jardin d'automne, enveloppé de ses lévriers!

Et maintenant, c'était de l'émerveillement que j'éprouvais, comme si, en vérité, les seuls dieux que nous puissions aimer et concevoir, les seuls dieux assez au-dessus de nous pour nous inspirer à la fois du respect et de la terreur, étaient les morts, ces divinités d'un seul jour, auréolés d'une couronne momentanée, divins détenteurs d'un paradis de néant.

La clarté nuageuse du cierge sur son front, cette teinte neutre qui habitait tout le visage, ce creux profond des orbites, si familier pour l'avoir tant de fois remarqué chez un autre, l'impressionnante arabesque des veines, à un endroit de la tempe si essentiel qu'il semble que ce soit là que la vie réside, les mains croisées avec une humilité si dérisoire par rapport à l'orgueil muet du

visage, tout cela faisait, de cet être, un être au-dessus de nous, de toute la hauteur de son abolition ! Il me semblait grand et génial, comme si véritablement la Mort n'était pas une chose permise et promise à tous, comme si chaque mort nouveau réinventait, à son tour, ce chef-d'œuvre personnel.

Mes parents, maintenant, s'étaient éloignés, ma grand-mère, mes trois tantes, mon horrible oncle de Myre, plus funèbre à lui tout seul que le décor où il se mouvait ! Ils causaient dans la pièce voisine, organisant la journée de demain, celle d'après-demain, maître des cérémonies de cette fête macabre et compliquée.

Dans le silence de la nuit, nous n'étions plus, maintenant, que quatre ; mon oncle mort, les mains croisées sur le drap, mon père, qui s'était rapproché peu à peu, moi-même et la religieuse effondrée au pied du lit, forcée à la prière, enfermée dans le cercueil fluide de son uniforme !

L'atmosphère, les fleurs de son jardin, qu'on lui avait apportées pour la dernière fois, de son jardin baigné de lune, toute cette odeur de fraîcheur qui serpente autour des cadavres, me rappelaient brusquement l'église crépusculaire où m'emmenait l'abbé Mergelle, l'église où l'on était défendu contre le reste du monde, au seuil de laquelle il semblait qu'on déposât sa vie pour ne la reprendre qu'en sortant... L'église où Dieu lui-même m'avait trompé si profondément, où, dans l'hostie que sa présence avait remplie, il m'avait semblé aussi absent que dans les hosties vides !... Et je m'agenouillais au pied du lit comme au pied de celui de ma grand-mère, avec un

enthousiasme, avec une ferveur, que je ne comprenais pas.

De toutes les choses humaines, la mort seule ne me semblait pas au-dessous de ce qu'on disait d'elle!... Surprenante, mais infinie, elle me semblait la seule sensation permise aux vivants dont il ne leur reste pas une impression de désenchantement : Mon oncle, en effet, ne semblait pas déçu! Parmi toutes les expressions contradictoires qui flottaient sur ce visage, aucune n'était marquée à ce sentiment qu'inspirent toutes les tentatives terrestres! Il y avait donc là une expérience qui ne promettait pas plus qu'elle ne pouvait offrir, puisqu'il semblait que toute son apparence, au contraire, était empreinte d'une manière de satisfaction terrible comme s'il venait d'aboutir au seul port que la destinée permette aux humains!

La religieuse priait toujours! La porte, par laquelle mes parents étaient partis, s'était fermée! Mon père s'était rapproché du lit. Maintenant, il était tout près de moi; je relevais le visage vers lui, vers son visage où une émotion imprécise se levait maintenant tout entière. Il avait attendu cette minute, semblait-il, attendu que les autres fussent partis et qu'il n'y ait plus là de spectateurs. Et maintenant, devant cette religieuse occupée à moudre de la piété dans un moulin à prières, devant cet enfant dont la pensée sans doute lui était encore si mystérieuse, il allait se laisser aller, il se laissait aller à son désespoir longtemps dissimulé.

Je le vis, lui aussi, s'agenouiller au pied du lit, étendre la main vers la main rigide. Et il se mettait à parler, il parlait dans un délire, il murmurait des pa-

roles entrecoupées de chagrin, puis il me serrait contre lui, nerveusement.

C'était au mort qu'il parlait, à ce frère inanimé dont aucune réponse ne lui parviendrait plus, à cet homme qui était là et qui ne pourrait plus avoir de communications avec les hommes.

J'avais toujours considéré mon père presque en dehors de l'humanité, ma grand'mère, inhumaine terrestrement; lui m'avait toujours semblé un être pour qui le monde entier était son Œuvre, l'œuvre pour laquelle il vivait! C'était la première fois, une des précieuses fois, à travers toute l'existence, où, au delà de son âme, j'entrevois la faiblesse impressionnante de son cœur.

Ce frère, qu'il n'avait pas aimé, peut-être, autant qu'il l'aurait fallu! Ce familial ennemi, mêlé, cependant, à toute son enfance, voilà qu'il était mort! Et quelque chose de charnel le faisait gémir. Il lui posait, maintenant, des questions, il remontait dans le passé pour essayer de débrouiller des malentendus, il cherchait à avoir, avec ce mort, cette explication suprême qu'on ne peut pas obtenir des vivants!

La vie passe-t-elle donc si vite que ce n'est qu'aux pieds des lits mortuaires que les êtres humains cherchent à débrouiller l'écheveau qu'il faudrait résoudre pendant l'existence!...

« André, disait-il, tu te souviens, quand nous étions petits, je t'aimais, André, je t'aimais... tu marchais dans le jardin, à côté de moi.... Est-ce que nous étions fâchés, est-ce que véritablement nous ne serons plus des frères, pendant toute l'éternité?... »

... Et ainsi, l'éternel drame humain se reproduisait, le drame identique qui revient, l'impossible entente des êtres entre qui il y avait eu la vie — et maintenant qu'ils pourraient s'entendre, entre qui il y avait la Mort!...

V

3 Septembre.

Un an après la mort de mon oncle, au mois de février 1906, il me fut donné de voir mon père dans l'exercice même de sa gloire, célébrant, pour ainsi dire, l'office même de sa pensée. J'avais dit de quel éclair m'avait illuminé la découverte de sa sensibilité. J'ai dit qu'un instant, au pied de ce lit funéraire, je l'avais senti près de moi, dans une communion de désespoir!

Nous allâmes passer l'hiver à Paris : délaissant l'abbé Mergelle, le limpide royaume de son église et les mornes leçons de miss Light, j'entrais au Collège des Jésuites de la rue de Madrid, dans l'ancienne maison grise et silencieuse que je ne puis entrevoir qu'avec mélancolie, puisqu'il me semble y avoir oublié une de mes silhouettes.

Ce collège était dirigé, à cette époque, par le père Le Horn! C'est pendant cette période de mon éducation à la Compagnie de Jésus (j'avais quatorze ans!) que je fus témoin de la séance impressionnante où il me sembla, pour la première fois, faire connaissance avec mon père — selon les hommes, comme j'avais, la nuit de la mort de mon oncle, cru connaître mon père — selon moi.

Il avait été récemment nommé membre de l'Académie Française, au fauteuil occupé, jadis, par le divin Renan, et dont sa foi héroïque devait chasser les brouillards d'incrédulité; et, à l'occasion du discours qu'il devait y prononcer, ma grand'mère, qui ne trouvait pas, en général, que les enfants doivent être admis dans l'intimité des grands hommes et qui s'ingéniait à ce que je vive le plus en marge possible de l'existence de mon père, consentit à m'y emmener — ce que je désirais infiniment, et remplaça, pour une fois, ma visite quotidienne à la rue de Madrid, par cette soirée mémorable qui devait avoir, dans ma vie, un si grand retentissement.

Ce discours, en effet, suscitait la curiosité universelle de l'intelligence. Sans doute, mon père parlerait-il de son prédécesseur, vague écrivain de théâtre applaudi à la Comédie-Française et qui avait fourni une de ces carrières honorables et vouées à l'oubli, dont l'importance ne fait ressortir que plus effroyablement la nullité. Mais la personnalité de ce M. Georges Launois, je crois que c'était cela son nom, était si peu importante, comme étouffée et supprimée, entre celle de Renan et mon père, que l'on pouvait affirmer, en vérité, que ce n'était pas à lui que mon père succédait, mais au poète de la « *Vie de Jésus* », de l'Évangile selon saint Thomas.

Chacun espérait, chacun savait que mon père, par dessus l'écrivain déjà oublié, s'entretiendrait avec le penseur immortel et qu'on assisterait à ces deux pensées égales, mais si contradictoires, à ce duel du scepticisme universel et de la foi la plus absolue! Cette rencontre de mon père et de Renan avait attiré tout le monde, dans

le célèbre hémicycle, et, pour ma première visite à l'Académie Française, c'était vraiment une grande séance.

Ma grand'mère m'y conduisit elle-même. Mon père était parti à l'avance avec la princesse Olkonsky, qui était venue le chercher, qui était son amie — une des distractions de sa vie! — et qui ne cessa de prétendre jouer un grand rôle sur sa pensée.

Il me semble respirer encore la froideur de la vieille rue pavée où s'arrêtèrent les chevaux, l'humidité savante d'un corridor, puis la brusque entrée dans l'hémicycle, au centre d'une foule inconnue, composée d'hommes, et, presque toujours, de vieillards! Ma première impression de la salle fut, en effet, une impression de vieillesse, comme si la pensée et l'intelligence ne pouvaient se passer d'elle, alors qu'il me semblait qu'elle ne pouvait rien attendre que de son lumineux contraire.

Ma grand'mère était, ce jour-là, plus sèche, plus rigide que jamais; fière, à la vérité, que son fils fût un si grand homme, mais ne daignant, pour rien au monde, le laisser voir; j'aperçus presque tout de suite mes tantes, assez loin de nous, et avec un seul mari, l'éternel M. de Myre, comme s'il eût pu servir pour toutes les deux. Elles surgissaient toujours ainsi, dans les grandes circonstances, sinistres marmottes d'hiver, et, armées de vêtements cérémonieux, elles semblaient étrangement à l'aise dans tout ce qui était une occasion solennelle de se montrer. Elles se firent, avec ma grand'mère, des signes d'entente rapides, et le visage de mon oncle de Myre me semblait plus décomposé, plus dissous que jamais, dans cette lumière éprouvante qui

tombait de la voûte. Sa moustache, ce jour-là, était particulièrement blonde, ce qui ne contribuait qu'à aggraver son apparence d'une frivolité plus funèbre.

A chaque circonstance officielle de la vie, les mêmes visages paraissent, persistent — et ceux qu'on n'y voit pas, c'est qu'ils sont devenus les visages des morts — « telles ces figures qu'on ne voit sortir, disait Chamfort, que les jours d'émeute ». Dans l'hémicycle éclairé d'en haut, rassemblées par la perspective du discours de mon père, il y avait déjà à peu près toutes les figures que je verrai paraître aux grandes circonstances de ma vie, dans les bals et dans les funérailles; danseurs d'un soir, pleureurs du lendemain.

Auprès de la place vide où mon père allait paraître et qui n'était pour le moment qu'une absence autour de laquelle on attendait, la princesse Olkonsky venait de surgir, sous un chapeau extraordinaire qui ressemblait à un tricorne d'académicien qui serait ture, chapeau intentionnel et sensationnel qu'aucune modiste n'aurait voulu composer, et qu'elle avait dû fabriquer, le matin même, avec Rebecca, sa femme de chambre.

Comme elle retroussait très haut sa robe déjà courte, à cette époque, je surpris le regard d'épouvante de Mgr du Vagavel, archevêque d'Amiens, qui s'asseyait dans son fauteuil; mais un voisin de droite s'inclina à son oreille pour rassurer Son Eminence déconcertée et lui souffler qui elle était! Née Olkonsky, fille d'un ambassadeur du Bosphore et d'une cousine d'Illomère, petite-fille, m'a-t-on assuré, d'un révolutionnaire russe, celle qu'on appelait la princesse Olkonsky s'était, pendant long-

temps, appelée du nom le plus français, puisqu'elle avait été, pendant six ans, la comtesse de Maulnes. Elle avait, en effet, épousé par surprise un cousin à nous qu'elle avait épouvanté de suite, qui lui avait repris son nom; à la suite de quel divorce précipité elle avait repris son nom de jeune fille, tout en le faisant suivre d'un de ces inoffensifs titres princiers que l'Orient désinvolte autorise à tous les descendants plus ou moins réels de ses vieilles familles régnautes.

Mes parents ne la voyaient qu'avec une certaine répugnance, surtout ma grand'mère, à qui le divorce et les *sleepings* semblaient deux inventions du diable; mais mon père appréciait son intelligence qui était, à la vérité, extraordinaire, plus révolutionnante même que ses chapeaux, et il avait du goût pour son génie, puisqu'il n'y a pas d'autre mot pour désigner le don que lui avaient octroyé les dieux et qui n'était certainement pas du talent.

Venue d'Orient comme Chénier, elle avait choisi la musique pour moyen d'expression, comme une autre eût choisi la poésie, et elle avait apporté, de ces îles lointaines, de ce Bosphore même qu'elle avait vu, à sept ans, une mélodie si nouvelle, si captivante et si délicieuse, que la technique française, à qui elle l'avait communiquée, en semblait toute rajeunie. Sans souci de complications nouvelles, elle avait spontanément exprimé son âme en sons, et elle en avait fait une œuvre d'art, qui était de toutes les époques et d'aucune, aussi bien d'hier que de demain. Certains musiciens d'aujourd'hui, un Dukas, un Stravinski, par exemple, ont certainement

extrait de la technique musicale des conséquences plus retentissantes et dont un grand inspiré de demain profitera peut-être, mais, sans contredit, cette étrangère était un de nos tempéraments les plus exceptionnels.... Et pourtant, chaque fois que je me trouvais avec elle, elle me décevait, elle me déconcertait. J'attendais quelque Diane exaltée, quelque sœur moderne de Sapho, quelque cousine musicale de Renée Vivien, et j'apercevais une petite personne éperdue et trépidante, d'une gesticulation incessante de pantin, qui détruisait d'un seul calembour tous les rêves qu'elle avait suscités en moi !

Tant de fois je me suis grisé de sa mélodie comme de celle d'un Chopin barbare, tant de fois j'ai écouté son chant cruel d'oiseau nocturne, comme je l'ai fait en Italie, dans les jardins de la Villa Albani, quand les rayons de la lune nous parviennent à travers un feuillage plus épais que des émeraudes, tant de fois je me suis grisé à cette symphonie personnelle où elle a mis tant de jeunesse, de mort et d'amour, qu'il semble que désormais la mort, la jeunesse et l'amour doivent un peu lui appartenir, que j'ai le droit de dire cela.

Aussi, chaque fois que je l'ai vue, chaque fois que j'ai entendu sa terrible voix criarde qui transperce les airs, sa voix de pie, elle qui est le plus déchirant de nos rossignols; chaque fois même que j'ai ri de ses plaisanteries de rastaquouère, dont elle réjouit parfois tout un parterre de ministres et dont elle se compose des oripeaux de conversation, chaque fois que je l'ai vue éblouir M. Vertuchot, amateur de jardins, et Mme Barchilde, amatrice de duchesses, qui sont les premières à rire de

cette jardinière toujours prête à brandir sur elles son arrosoir de compliments; je n'ai pas osé ouvrir, en rentrant chez moi, les symphonies qui me venaient d'elle. Je craignais de voir s'interposer son image agressive et tumultueuse entre ma rêverie et la sienne; je redoutais que les belles notes précieuses ne se mettent à tinter comme les fausses verroteries qu'elle porte; j'avais peur que la divine nonchalance de sa composition ne s'apparente brusquement au désordre de sa tenue, et que le génie que j'aime, en un mot, ne m'apparaisse plus, brusquement, que comme une improvisation locale ou comme une supercherie de fakir.

Elle était là, ce jour-là, au premier rang, respirant la gloire qu'elle aimê, car elle a besoin de jouer un rôle. Elle qui ne devrait être qu'une mélodie vivante, n'est-elle pas la confidente des Ministres et la Muse des généraux?

Une autre présence me rassura pourtant, à laquelle je ne m'attendais pas. A quelques mètres de nous, auprès d'un jeune homme brun que je ne connaissais pas, la duchesse de Merville souriait dans ses voiles de crêpe. Son beau visage était aussi lumineux, dans la crudité émouvante du jour, qu'il m'avait semblé à celle des cierges.

L'hémicycle, en effet, se remplissait, et d'une assistance peut-être inaccoutumée, plus mondaine que d'habitude, et où il y avait même une actrice, sujet d'épouvante pour ma grand'mère, qui ne la quittait pas des yeux, dans un mélange d'horreur et d'admiration.

Pas très loin d'elle, la Comtesse d'Erfulhe venait d'entrer, mince comme une libellule de dentelle noire.

Un autre visage me frappait ; à deux pas de la princesse Oikonsky, en effet, le plus près possible des membres au nombre desquels il était si anxieux de pénétrer sans se l'avouer encore à lui-même, j'aperçus un courtisan de chez nous, que mon père méprisait nettement et qui s'appelait Joseph Nulpart ! littérateur, conférencier, ministre même à ses heures, et dont la seule préoccupation était d'être académicien.

Je ne sais qui — il me semble que c'est Hedda Oikonsky, experte à découvrir ainsi des similitudes inattendues — me disait un jour qu'il avait l'air d'un ver de farine. N'y a-t-il pas aussi des vers de bibliothèque ? Son occupation la plus essentielle est, en effet, de fouiller dans les papiers d'autrui et de s'en composer une célébrité parasitaire ! Les hautes fonctions dont on l'a chargé si souvent n'ont pu le guérir de cette mauvaise habitude de mettre un peu partout le bout du nez qu'il a et d'insinuer dans la poussière émouvante des souvenirs ses courtes pattes de nécrophore.

.... Tout à coup, mon père parut !

Une grande émotion me saisit à le voir ainsi, brusquement, au milieu de la foule, différent, me semblait-il, de celui qui m'avait quitté, il y a une heure ; pâle, car lui-même était troublé.

Sa chère figure me bouleversait. Au centre de ces inconnus, plus noble de ces rapprochements paradoxaux qui lui donnaient pour voisin un individu comme Joseph Nulpart, mon cœur se mit à battre violemment, si violemment qu'il me fallut y porter la main comme à une blessure.

— Qu'avez-vous? me dit ma grand'mère, qu'avez-vous? Elle n'était soulevée par aucune exaltation, et elle ne discernait pas la mienne; elle l'aurait si peu comprise que je fis sur moi l'effort le plus violent pour la maîtriser et que je me raccrochais à des détails de ma vie pour distraire mon immense trouble.

Un silence, fait de respect et d'admiration, de curiosité aussi, avait accueilli mon père! Des applaudissements avaient éclaté pour rendre hommage à cette haute pensée qu'il représentait, mais quel autre silence s'était fait dans mon cœur!... Ah! que ceux qui n'ont pas compris et qui ont voulu abimer notre affection se reportent à cette minute précise! Les fils ordinaires des pères ordinaires n'ont jamais, sans doute, éprouvé le frisson, la douleur physique causés, ce jour-là, par sa chère figure!

Sans doute n'y avait-il pas, entre nous, cette intimité familiale qui existe entre les autres pères et les autres fils; sans doute nos conversations ne furent-elles que les fragments d'une grande conversation qu'il aurait fallu que nous ayions un jour et que, maintenant, nous n'aurons jamais; sans doute, ne nous sommes-nous rien dit de toutes les choses essentielles que nous avons à nous dire, mais il y avait entre nous un lien bien puissant, bien profond, bien extraordinaire, pour que, tout à coup, son visage, son simple visage, me fit, ce jour-là, une impression si terrible. Il y avait entre nous, caché, douloureux, pathétique, quelque chose qui ressemblait à une passion morale, sans laquelle nous ne nous serions jamais fait tant souffrir!

Un instant, devant ces applaudissements qui l'environnaient comme des colombes impérieuses, mon père était resté debout; puis il s'était assis, et il allait commencer à parler....

Peut-être, auparavant, pour se communiquer de la force, cherchait-il dans l'assistance ce secours sacré d'un regard cher. Ah! J'aurais voulu, alors, qu'il tournât vers moi ses vastes yeux peuplés d'intelligence, j'aurais voulu qu'il aperçoive, tout à coup, la tendresse secrète de mon cœur.

Ses yeux se croisèrent avec le regard de la princesse Olkonsky!...

Plus tard, sans doute, a-t-il, lui aussi, cherché mon regard, sans parvenir à le trouver?...

Il commença à parler.... Et un frémissement parcourut la salle. Son éloquence était, en effet, puissante, féérique et exaltatrice. Il y eut tout de suite, dans l'air, comme une âme vivante, extraite de la noblesse de toutes les autres!...

Ses collègues, eux-mêmes, le regardaient, surpris et émerveillés. Je les revois encore. La plupart sont morts, à présent, si bien qu'à mes yeux d'adolescent, pour qui cette séance mémorable semble condenser tous les autres, il y aurait des fantômes sur bien des sièges, jusque sur celui où il allait s'asseoir.

Je ne suis jamais retourné dans le grave hémicycle et je n'y retournerai jamais. Qui me rendrait, en effet, la chère figure, qui m'a tant bouleversé ce jour-là? La grande salle, pour moi, serait un tombeau d'où monterait le spectre d'une voix. Je revois encore, tout envi-

ronné de pâleur sous ses cheveux blancs, le front de Gaston Paris, avec, derrière lui, semblait-il, toute cette légende du moyen âge qu'il animait d'une vie moderne. Je revois Pierre Loti, divin pèlerin des villes lointaines, expert à jouer sur son violon de voyageur la sonate du Néant. Je revois à ses côtés : Paul Hervieu, dont le pur regard envoyait sur le monde un rayon si droit que la noblesse de la vie a baissé quand il s'est éteint :

Je revois le visiteur d'âmes et de pays qui allait le recevoir.

Mais mon père s'était mis à parler, et je l'écoutais....

Après un bref examen des œuvres de son prédécesseur, que chacun lui demandait involontairement d'oublier, il s'attaquait à Renan, pour réaliser l'attente de tous ! Je ne sais peut-être rien de plus beau, dans l'œuvre de mon père, que cette partie de son discours où il évoqua l'enfance du grand homme ; par une force surprenante d'imagination, il sut faire vivre devant nous cette Bretagne captivante qu'il ne connaissait pas, et où s'écoula l'enfance du frère d'Henriette. Il eut, pour parler des crépuscules de Tréguier, des accents de poète, plus encore que de philosophe ! Une brise de douceur et de poésie inattendue souffla sur la vieille assemblée ! On entendit presque sonner les cloches d'Ys.

Puis il parla de Noémi, et comme une autre Noémi était là, qui portait son nom, il se tourna en silence vers elle. Puis il parla d'Henriette !... Et pour exprimer la tendresse fraternelle, il eut des mots d'une suavité si aérienne, que jamais je n'aurais pensé que ce fût lui qui parlât, lui dont en vain j'avais poursuivi le cœur.

Tout cela, sans doute, n'était qu'un prélude d'autant plus enveloppant et plus poétique qu'il devait faire ressortir le reste.

Personne, en effet, ne pouvait s'attendre à ce que mon père approuvât Renan ! Sa pensée représentait une tendance diamétralement opposée, toute de volonté, de certitude, d'énergie croyante ! Ses œuvres tout entières n'étaient qu'un long panégyrique de la foi, qu'une reconstruction, par elle, des Dieux détruits par la civilisation ! Il attendait tout de l'espérance humaine et de la discipline de soi !... ou plutôt, il l'affirmait, et le Devoir lui apparaissait comme un impératif catégorique et définitif, comme un Archange intérieur et flamboyant auquel il faut tout sacrifier... Il croyait à l'utilité de la vie, d'une manière si intrinsèque et si absolue, que Dieu lui-même ne lui semblait plus nécessaire, que la survivance de la personnalité ne lui paraissait pas indispensable au goût même de l'existence, et que l'être humain pourrait trouver, en lui-même, des raisons suffisantes de s'associer à un grand effort général dont dépendrait l'avenir !

Le mot de Louis XV : « Après moi le déluge ! » lui semblait non seulement une monstruosité, mais une absurdité. « Après moi la Lumière ! », s'écriait-il, et si elle a été faite par moi, je la verrai. »

Hélas ! elle n'a éclairé que son tombeau !...

On comprend, dès lors, quelle hostilité profonde pouvait lui inspirer la pensée de Renan qui eut toujours pour moi un si inexprimable attrait ! Le nihilisme le révoltait et l'épouvantait ! Et il avait recherché, en

quelque sorte, cette occasion exceptionnelle, à propos de celui qui en était le représentant le plus audacieux, de proclamer ouvertement sa tendance d'âme.

Après s'être longuement attardé sur le poète, après avoir dépeint et extrait toute la nostalgie de son œuvre, il fonça sur sa pensée ! Il critiqua son attitude comme il savait critiquer, et il réinstalla, dans son vide angoissant et délicieux, les grandes entités dans lesquelles il croyait.

Il faut l'avoir entendu dire ce passage, il faut avoir vu son visage bouleversé, l'animation qu'il communiquait à ses phrases, pour saisir l'émotion qui envahit son auditoire.

En vérité, il le galvanisa d'espérance ! Il fit de cette salle, où malgré tout le médiocre prédomine, une vasque fervente d'où l'avenir pouvait jaillir ! Pendant une heure, à force d'images, de métaphores, de radieux éclairs de génie, il donna à cette salle une immense leçon de vie et d'expérience, de vie et de courage, et de courage à vivre. Ce fut à la fois exténuant et beau, fougueux et magnifique. Il semblait que mon père fonçait sur chacun de ses spectateurs, comme dans un tournoi de pures idées, afin de lui enfoncer sa foi dans la poitrine.

Une immense tristesse m'envahissait, pourtant !... J'avais beau réaliser l'émotion des spectateurs, les pleurs de Mme Olkonsky qui mouillaient sa voilette, j'avais beau voir de quel recueillement toute la salle était transportée, je sentais confusément que cela n'était pas vrai. Mon père ne disait pas la vérité. Il réalisait un miracle, et il n'y a pas de miracles humains.

Un instant, dans le prestige de cette parole, magnétisé par lui, le public s'oubliait lui-même.... Mais cela n'était qu'une supercherie sublime de son génie, auquel, lui-même, ne parvenait pas à croire !

Je me souvenais, devant cette magnifique péroration, de sa station douloureuse au pied du lit de son frère, de son misérable agenouillement tellement plus humain... et quelque chose de forcé me parvenait de cet idéalisme à outrance, de cet idéalisme, illusoire comme une admirable fiction, artificiel comme un monument humain.

Mon père, mon père, vous qui détestiez le mensonge, je vous jure que vous mentiez !

VI

9 Septembre.

Là-bas est l'île des tombeaux,
l'île silencieuse, là-bas sont aussi
les tombeaux de sa jeunesse.

(NIETZSCHE.)

« *Spiritu di titano entre
virginea forma.* »

(CARDUCCI.)

Alors se déroula l'époque la plus radieuse de ma jeunesse, l'époque où, véritablement, j'oubliais, en une merveilleuse exaltation, tout le désespoir fondamental de mon âme ; où la jeunesse, rien que par sa présence, rien que par elle-même, fit de mon humble personne physique le temple d'une lumineuse ivresse.

J'ai dit quelles étaient mes angoisses ! J'ai dépeint ce vertige de mon enfance sur la mort qui fut à la base de mon impressionnabilité ! Je ne le supprimais pas ; je ne m'habituais pas à le voir. Il y a des précipices sur lesquels l'œil le plus expérimenté n'apprendra pas à se pencher. Mais je l'oubliais momentanément, je le déposais au seuil de cette fête de ma jeunesse, décidé inconsciemment à le reprendre quand les derniers violons auraient joué.

Que n'ai-je encore sous la main un carnet que j'écrivis alors et que mon père a brûlé ?... Tous les soirs, j'y éternisais mes impressions, en rentrant du collège, en revenant de ces journées où si peu de chose me captivait, où, en dehors de questions personnelles qui m'intéressaient et qui de jour en jour s'accusaient plus fortement, je refusais systématiquement et hautainement d'apprendre ce qui ne pouvait pas contribuer à l'éducation que j'avais décidé d'avoir ! Et ainsi toute ma vie, de quatorze à seize ans, peu à peu, se mit à habiter dans le carnet noir, comme elle s'agite aujourd'hui dans ces pages que je vais jeter en disparaissant.

Toujours ainsi, j'aimais noter ma vie comme j'aimais me poursuivre au fond du cœur glacial des miroirs, au fond de ces autres glaces : le cœur des êtres !

Je sais tout ce qu'il y a de désespérant et d'inutile dans cette tentative à retenir un aspect de soi et d'en susciter un reflet quelconque. Je n'ai pu m'en déshabituer ! Toute ma vie, j'ai ainsi cherché douloureusement à immobiliser le temps qui passe !

Un jour, mon père découvrit le carnet foncé, dans le

bureau où je l'enfermais, que sa petite clef d'argent ne fermait pas assez hermétiquement ; le trouva-t-il lui-même, fût-ce quelqu'un qui lui apporta ? Je ne l'ai jamais appris. Tout ce que je sais, c'est qu'en revenant du collège, ma grand'mère me dit qu'il voulait me parler !

C'était un limpide jour d'automne, un de ces jours d'été de la Saint-Martin qui sont, au seuil de l'hiver, un printemps morbide et délicieux, de convalescence et d'amour. Je conduisais alors une petite voiture qui venait me chercher à la sortie de classe, dont je rentrais, dans une allégresse vivace, fouettée d'air pur. Rien qu'à l'expression de son visage, je compris immédiatement que mon père avait lu le cahier noir, palpitant de secrets et de souvenirs.

D'abord, ce fut, pour moi, une délivrance. Lui avec qui j'avais si peu de conversations, si peu de longues intimités, enfin, il me connaissait tout entier !

Tout ce qu'était ma jeunesse en éveil, les troubles de la quinzième année, ce malaise glorieux et peu à peu lucide, les confidences qu'on ne révèle à personne, ils étaient devenus les siens ?

Il était devenu, celui à qui j'avais tout dit sans le vouloir, sans le savoir même, mon premier confident total !

Sans doute y avait-il, dans le livre noir, certaines choses que j'aurais préféré qu'il ne lise pas ? certaines énigmes qu'on a le droit de garder pour soi-même ; mais qu'importe ! J'étais heureux qu'elles lui soient révélées, j'étais heureux de me sentir nu devant lui, heureux de sentir toutes mes impuretés visibles, à ce suprême médecin de mon âme, dont il était responsable !

Hélas! mon père semblait m'en vouloir! Une mélancolique, une douloureuse tristesse, occupait son cher visage; il était envahi de cette épouvante que communique toujours à une vie, la découverte d'une vie nouvelle qu'elle ne soupçonnait pas!

La conversation fut longue, exigeante, pleine de reproches. Mon père semblait pourchasser en moi tout ce qui n'était pas lui.... Comme il me sembla cruel, ce jour-là! Mais cette sévérité, ne devais-je pas comprendre plus tard qu'il l'aurait eue, au besoin, pour lui-même? Puisqu'il aurait livré au bûcher son propre plaisir, n'avait-il pas une excuse pour y jeter le mien?

Puis comme si, en effet, il voulait anéantir à jamais tout un fragment de mon passé, il jeta au feu le carnet foncé de ma vie.

Le livre se tordit, se replia sur lui-même comme une véritable existence, comme si, en vérité, quelque chose de moi se consumait dans ce serpent obscur jeté aux flammes. Puis il m'attira vers lui, me serra sur lui, et, de longs instants, nous restâmes ainsi.

Je revois la pièce, la lampe, le vaste fauteuil où, une fois encore, nous nous retrouverions dans une minute auguste, devant ce feu, ce feu rongé et perpétuel, cet éternel phénix d'or qui renaît, indéfiniment, de ses propres cendres!...

Le livre était consumé, et, pensait mon père, peut-être aussi cette ennemie involontaire et secrète que lui était ma jeunesse inattendue.... Il se rapprochait de moi, avec pitié maintenant, respirant avec une inavouable curiosité, dans le silence, cette âme secrète dont ses bai-

sers pouvaient goûter la saveur exacte dans les larmes qui me couvraient la figure.

Et je pensais au livre brûlé, à ce qu'il avait emporté de fragments de moi-même, à tous ces adolescents qui me ressemblaient, et que mon père croyait avoir supprimés, dans la fournaise.

Non, je ne vous oublierai pas, minutes brûlées, et que mon père a détruites en vain ! Je me souviendrai toujours de vous, jardin de collège, immobile comme un visage endormi, avec le regard paisible de la pièce d'eau ; de vous, première fois où j'ai lu Verlaine, à l'ombre de la petite chapelle ! De vous, nuits de quinze ans, nuits où l'on ne peut dormir, et où commence à s'éveiller en soi un cœur si mortel, si avide de plaisir, si désespérant de joie !

Je me souviendrai toujours de vous, visage austère du Père le Horn, qui, pendant une maladie que j'ai faite et qui m'avait surpris au collège, penchiez sur moi vos yeux marrons envahis d'une si étrange attention, père Le Horn qui, comme Rancé et don Juan, étiez devenu prêtre à la suite d'un amour farouche et brisé ! O vous qui, paraît-il, aviez connu ma mère, jeune fille, en Toscane, pendant un des voyages de vingt ans de votre vie aventureuse et anéantie !

Non, je ne vous oublierai pas, minutes brûlées que mon père a détruites en vain.

Je me souviendrai toujours de vous, jeune beauté de mes quinze ans, éclatante sur mon visage, et qui m'avez donné de si farouches, de si inoubliables exaltations, jeune beauté qui me confériez, au milieu des autres, une si étrange et si aérienne supériorité, jeune beauté visible

à Andrès de Larma pour qui l'avenir fut illisible.

Je me souviendrai toujours de vous, révélation du plaisir, foudroyante et décevante, à laquelle on réclame sans cesse plus, dont on se grise et dont on se tue.

Premiers êtres qui m'avez aimé, je ne vous oublierai jamais ! Cette saison est la plus belle de la vie : troublante et terrible, elle est la plus inoubliable ! Le monde ne vous a pas encore absorbé et réduit à ses lois, et quand on voit, aux profondeurs de la glace inerte, miroiter le reflet de son visage, on sent, en soi, la fabuleuse espérance que le « *premier en beauté soit le premier en puissance* ».

Que j'ai été aimé, alors, et désiré ! Que j'ai senti tout le bonheur et la fièvre sur mon corps ! Je ne vois plus un seul visage ! tous se confondent ! Mais j'aperçois, au dessus de moi, le visage du Plaisir qui descend, et qui m'aspire, comme le visage lointain de la lune aspire la jeune éternité de la mer.

Non, je ne vous oublierai pas, minutes brûlées que mon père a détruites en vain. Ni vous, baisers évanouis de mon père, qui, ce jour-là, avez bu mes larmes sur ma joue d'adolescent.

VII

Tout, mes lectures, moi-même, les passions que je suscitais, me dressait devant moi une statue de moi-même dont je décidais d'être digne, la statue impérissable qui,

selon le vers de Carducci, porte : *Spiritu di titano entre virginea forma.*

Elle me disait, cette statue; il me disait, ce double de moi-même, dont la voix était comme ma secrète loi vitale, comme mon inconscience affirmée :

« Il n'est rien qu'on ne puisse faire avec la vie! Em-
pare-toi d'elle et séduis-la!

« Bâtis un temple à ton orgueil et un autre à ta lan-
gueur, et qu'en toi-même Hercule soit perdu par Omphale!
Découvre en toi ta propre Dalila!

« Il n'est rien qui te sera refusé, si tu avances dans la
vie avec ce visage. Sois frivole, sensible, barbare, et
éblouis l'univers!

« Embellis-toi par la beauté des voyages, celle des
paysages, celle des livres. Embellis-toi encore par la
beauté des sensations. Aime d'une ardeur désespérée les
chefs-d'œuvre éternels qui te voient passer une fois! les
chefs-d'œuvre humains que tu n'éclaireras que d'un
seul clin d'œil éphémère! »

Elle me disait, cette statue, cette statue impérissable,
ce double de moi-même :

« Aime tout ce qu'il y a de beau et d'interdit, et dont
l'image en toi est défaillante : les pays inexplorés, les
poisons inguérissables; que ton goût devienne l'épreuve
suprême des choses. Aime Vinci et Shelley, Baudelaire et
Mallarmé, l'ironie désolée de Jules Laforgue, la prose
impérissable de Renan! Préfère, aux chefs-d'œuvre usés
par la foule, aux temples infestés de fidèles, les autels
bienheureux devant lesquels on est si peu à s'incliner.
Aime galoper, la nuit, sur la plage déserte, avec, auprès

de toi, dans le silence, le galop du cheval fantôme de lord Byron; que chacun de tes jours soit une arche devant laquelle tes minutes dansent, un arc qui dévore l'horizon.

« Apprends le goût vivant des fruits; que chaque plaisir t'appartienne; que chaque volupté te soit révélée!... Réalise ce dont tous les autres ont rêvé; Smindride, quand il se retournait sur le lit de roses, anxieux de trouver un parfait plaisir; Alcibiade, quand il partait avec sa flotte, tous ceux qui se sont rendus merveilleux et pathétiques par la recherche du bonheur... et qui ne l'ont pas découvert! »

Elle me disait, cette statue impérissable, ce double de moi-même :

« Trouve ce qu'ils ont trouvé, ô toi que l'on attendait sans le savoir! As-tu pensé, parfois, à tout ce qu'on pourrait faire avec la vie? En réalité, il y a quelque chose à tirer d'elle, un élément nouveau de joie immédiate. As-tu pensé que la sensation est un trésor illimité dont on puisse toujours espérer quelque chose?

« Deviens, me disait la statue impérissable, dans le paradis de ta jeunesse, tenté et corrompu, ce qu'ils seraient devenus, l'homme et la femme misérables, s'ils n'avaient pas écouté l'appel extérieur du serpent, s'ils n'avaient pas voulu connaître l'arbre du bien et du mal, mais comme si, dans leur nudité criminelle, dans leur somptueuse nudité, inaccessibles et beaux, ils avaient cueilli l'arbre de la vie, l'arbre qui était la science, l'arbre qui, s'il leur avait donné son fruit, les aurait rendus plus puissants et plus invulnérables que les dieux ».

Et la belle statue impérissable murmurait :

« Car l'arbre de vie était là, lui dont on n'a pas parlé! Il était là, lumineux et possible, il était là, mais ils ne l'ont pas vu....

« Les hommes, en mordant à l'arbre de la science du bien et du mal, n'ont appris qu'à périr, parce que Satan les a mal conseillés.». Il y avait, dans le jardin du Paradis, un arbre admirable, plus lourd, à lui tout seul, qu'un astre de l'atmosphère!... Si les humains y avaient mordu, l'Univers aurait été changé.

« C'est toi qu'on attendait pour y porter les lèvres et connaître sa saveur torturante, car celui qui mangera du fruit de cet arbre, il n'y aura, pour lui, ni bien ni mal, ni espoir, ni amour, mais l'invaluable aventure de lui-même.

« Sois à travers la simple humanité songeuse, le seul vivant sur qui ne pèse pas le poids du péché originel! »

Ainsi me parlait, menaçante et radieuse, la statue de ma Jeunesse, la statue qui n'est plus qu'une ruine aujourd'hui, que le spectre d'elle-même, le spectre d'une ombre!

Ainsi devait me parler, un jour, un jour qui était tout proche de se lever, la voix de Stéphane Sauvage!

VIII

Tant bien que mal, je passais mon baccalauréat, ce premier nivellement de l'intelligence, cet appel officiel dans la caserne de l'esprit.

Presque tout de suite après, mon père, qui était

retourné à Aigues-Mortes, décida de me faire voyager. Il voulait, pour le moment, m'éloigner de Paris, où la vie lui semblait un peu dangereuse pour une nature comme la mienne, d'une faiblesse si extraordinaire, d'une si grave impressionnabilité, livrée aux loisirs de sa jeune paresse!

C'est alors que je connus Stéphane Sauvage!

Mon père, en effet, désirait me choisir un Mentor, car les intelligences les plus perspicaces ont de ces distractions étranges. Moi pour qui le côté ironique de la vie est une distraction de la mort, je m'amuse secrètement, je ne puis résister au plaisir, un instant, de m'amuser à l'idée que ce fut mon père qui fit le choix de Stéphane Sauvage pour le placer auprès de moi.

Ma grand'mère, lorsque j'avais quinze ans, fermait à clef la bibliothèque du premier étage, de crainte que mes yeux ne tombent sur un livre qui ne soit pas exactement d'une lecture conforme à mon âge. On est plus sévère pour les livres, ces langages inanimés, que pour les humains, ces paroles vivantes!

Stéphane Sauvage n'était certainement pas un livre pour les enfants, ni pour les adolescents, ni même pour les grandes personnes, et je me suis toujours demandé avec curiosité, quelle involontaire complicité de la destinée me fit décerner pour précepteur ce dépravateur exceptionnel. Je crois me souvenir que mon père, désirant mettre auprès de moi un homme instruit et profond, qui pourrait, au besoin, me suivre et me diriger encore pendant les quelques années qui vont de la sortie du collège à la majorité reconnue, écrivit à un ami à lui qui

tenait une maison d'éducation aux environs de Passy et qui avait veillé sur la sienne.

C'est lui, un M. de Mursay, ou quelque chose d'analogue, que ma grand'mère appelait un vrai homme de bien, qui, après avoir longuement réfléchi, nous envoya Stéphane Sauvage, à la vérité professeur de philosophie chez lui, mais dont les parents de ses élèves avaient trouvé, même dans le domaine métaphysique, les idées trop vertigineuses.

Il y a de quoi éclater de rire en pensant que les réflexions de cet homme de bien, désireux de seconder mon père, cet autre grand homme de bien, dans une mesure disciplinaire à mon égard, envoyaient involontairement celui qui était si incapable de le faire et qui devait réaliser tout le contraire.



Stéphane Sauvage, professeur de philosophie dans une petite école de Passy, cette province ! Ne voilà-t-il pas de quoi surprendre, de quoi déconcerter, au point de le trouver irréalisable ! Il semble impossible de le concevoir, en effet, quand on pense à ce qu'il devint plus tard, et à ce qu'était, de quelque façon qu'on la juge, la valeur intrinsèque de cette intelligence, éblouissante même dans ce qu'elle avait d'effroyable et qui représente, à mes yeux, autant que la doctrine de mon père, une des formes de la pensée du monde, une des attitudes de l'âme en face du problème de la vie.

A une époque comme la nôtre, où le talent le plus

médiocre se métamorphose immédiatement en situation pécuniaire, où M. André Gide n'a que de rares lecteurs émerveillés, où des écrivains comme M. Henri Bordeaux par exemple, occupent des sièges à l'Académie Française, et représentent, pour des millions de cerveaux, l'intelligence de chez nous, attendant, sans le savoir et peut-être sans l'espérer, le Jules Lemaitre qui les clouera à quelque pilori définitif, comment admettre qu'un cerveau de cette valeur, riche de trésors insondables, moisisse entre deux boutiques de Passy, dans une de ces petites pensions ombragées où l'on cuisine, pour un bachot hâtif et inutile, les cancre de la nouvelle ploutocratie?

Bah! Rousseau ne fut rien jusqu'à quarante ans et le divin Verlaine fut, lui aussi, prisonnier dans quelque collège, peut-être involontairement maltraité par le Destin, pour que les vers où il en parle conservent cette mélodie emprisonnée, ce soupir contre des barreaux : Le Destin voulait, sans doute, qu'il en fût ainsi — et, secrètement, dans sa méchanceté intentionnée, il avait arrangé et hâté cela, préparant les rencontres des personnages, dosant les répliques personnelles, amenant graduellement les scènes imprévues, comme dans quelque scénario imprudent et inattendu.

Chacun marche à la rencontre de sa Destinée — et c'est pour cela qu'il s'est mis en route. Tout concourt à notre malheur, à notre mort! Les plus petites choses, parfois, et les plus grandes!

Pour aboutir à la catastrophe d'un être, qu'il a décidée, le Destin n'hésite pas à en sacrifier trois.

Si Stéphane Sauvage n'était pas venu, ce jour-là, envoyé

par l'honnête M. de Mursay — cet homme de bien! — ma vie aurait peut-être obliqué à droite, au lieu d'obliquer à gauche!

Si Stéphane Sauvage n'avait pas moisi dans cette province de Passy, attendant, sans l'espérer, le coup de sonnette du Destin qui allait l'appeler chez moi, il n'aurait pu venir ce jour-là, envoyé par M. de Mursay.

Il fallait donc que cela soit ainsi! A la réalisation de ma tragédie intérieure, il fallait ce prologue d'injustice; il était obligatoire qu'à trente-six ans, Stéphane fût encore, dans une poussiéreuse maison de Passy, quelque chose d'intermédiaire entre le pion et le maître d'école.

* * *

« Le Destin choisit l'un de nous pour en faire un poème magnifique ou pour s'en gorger, comme d'Œdipe ou de Médée. »

Ainsi parlait une impératrice. Ainsi se lamentait Élisabeth d'Autriche, le cœur prêt pour le poignard de Luccheni.

Il choisit aussi des êtres humains pour composer la vie d'un seul et compléter sa personnalité! Sans le savoir, sans se le dire jamais, des êtres dignes d'être au premier plan ne sont que les troisièmes rôles du drame dans lequel ils ont accepté de jouer!

Leurs actions, leurs malheurs, leurs désastres sont sacrifiés à une personnalité plus importante que la leur et dont ils servent à faire ressortir le caractère exceptionnel, comme Horatio, comme Polonius, comme Ophélie

elle-même ne sont groupés autour du Prince Hamlet, que pour entourer la rencontre de ce fils et de ce fantôme !

Ainsi, sans doute, ma grand'mère, mes oncles, les silhouettes qui ont traversé ma vie, ainsi peut-être Stéphane Sauvage lui-même, ne sont-ils là, groupés autour de moi pour distraire quelque despote céleste, amateur féroce de combats de pensées et de courses d'âmes, qu'afin d'entourer la rencontre de mon père et de moi-même !

* * *

Stéphane Sauvage apparut. Présenté par ce M. de Mursay qui avait veillé à l'éducation de mon père, il ne pouvait être que bien accueilli ; mon étonnante grand'mère lui fit elle-même une réception des plus choisies sur lequel elle devait revenir plus tard ; mon père eut de longues conversations avec lui, auxquelles on ne me demanda pas d'assister.

La première mission de Stéphane Sauvage devait être de m'accompagner dans un voyage aux Iles de la Grèce, dont mes parents avaient fixé l'itinéraire, sur le yacht de mon oncle de Myre, et de compléter, pendant ce temps, tout ce qui demeurerait dans mon éducation, de flottant et de fragmentaire.

* * *

Il est, en vérité, nécessaire, quoique cela puisse paraître odieux, que je cherche à me débarrasser lorsque je veux parler de Stéphane Sauvage, de la fasci-

nation intellectuelle qui m'aveugla sur lui. Rien n'est, aux yeux de personne, plus sacrilège que celui qui veut détruire ses anciennes idoles ! Et pourtant, il est quelquefois courageux, il est souvent obligatoire de le faire. Cette histoire ne serait pas l'histoire de ma pensée si je recherchais chaque fois à me remettre dans l'état d'esprit où je subissais des influences successives.

Et puis ! que m'importe l'opinion d'autrui ! Dédaigneux de lui faire aucune concession, je n'ai pas moi-même à être fier, puisque je n'ai jamais eu besoin d'elle !

Pourquoi lui en ferais-je, au moment de mourir ?

Je sais ce que diront les gens : « Vous avez été l'ami de cet être, son disciple ! Vous avez subi son influence ; vous avez admiré cet écrivain ; il faut lui garder le respect de votre admiration passée ! Il faut que votre admiration passée soit une patine sur lui pour le défendre contre vos injures futures ! »

Je ne suis pas de cet avis ! La critique de nous-mêmes, de Dieu, de nos parents, de notre univers, est à la base de toute véritable connaissance et il n'est intéressant que de « savoir. » J'ai cherché à me faire une véritable opinion sur moi-même, comme j'ai cherché à m'en faire une sur mon père, comme j'ai cherché à m'en faire une sur Stéphane ! Le monde peut m'appeler renégat, peu m'importe ce que dira le monde !

On ne peut rien attendre que de ceux qui brûleront leurs temples passés pour en construire de nouveaux.

N'acceptons rien des illusions, des enthousiasmes, des chefs-d'œuvre reconnus par d'autres que nous. N'acceptons rien des opinions de ceux qui nous précèdent et à

la lumière desquelles on voudrait nous imposer l'avenir!

Toute opinion est à reviser, même les nôtres! Tout amour — même le nôtre — est à disséquer! Gloire à lui s'il peut ressusciter, plus fort et plus intact, de cette autopsie définitive! Gloire aux âmes, aux chefs-d'œuvre, aux religions, aux philosophies, que nous pouvons approfondir sans les vider!

Pour que les choses soient compréhensibles, il faut que j'en revienne à moi-même, encore à moi-même, toujours à moi-même.

Au moment où Stéphane Sauvage entra dans ma vie, amené par mon père, j'étais un enfant.

Je sais ce qu'on objectera, ce qu'on dressera contre ce mot. Je sais qu'on trouvera, en lisant les pages qui ont précédé, mille preuves du contraire, et qu'on affirmera qu'un être qui, de douze à seize ans, a pensé ce dont ces feuillets écrits plus tard portent le témoignage, avait bien peu d'ingénuité pour pouvoir juger tout ce qui l'entoure, les êtres, les paysages, lui-même, avec une circonspection aussi absolue.

D'abord, ces feuillets n'ont pas été écrits au moment même de mon existence, mais maintenant, à son terme.

Pour tracer le portrait de ma jeunesse, j'ai plongé mon pinceau dans les nuances mêmes de mon désenchantement présent.

De toutes manières, quelque troublée, quelque corrompue que ma jeunesse ait pu être par mes lectures et par mes influences, j'étais ingénu. Son cynisme lui-même rayonnait d'une périlleuse candeur. Il subsistait, dans

mon arrogante exaltation, une pureté invincible et douloureuse.

Lorsque j'ai rencontré Stéphane Sauvage, peut-être étais-je déjà allé loin dans mes sensations, peut-être avais-je voyagé bien hardiment dans ma pensée, mais j'étais un enfant encore, un enfant par mon impressionnabilité, ma mobilité, ma facilité contradictoire à m'é-mouvoir.

Un enfant ! Et suis-je bien sûr que je n'en suis pas un aujourd'hui encore, un enfant plus âgé, « dont les flottants cheveux

« ont connu tous les vents du monde »,

selon les vers de moi qu'il préférerait, ces vers à un enfant où j'ai formulé le testament désespéré de mon âme.

Mes portraits d'alors, si on les consultait, donneraient eux-mêmes la preuve de ce que j'affirme ! Ils sont les portraits d'un être de seize ans, alors que j'en avais plus de dix-huit. Personne ne pouvait être plus préparé à subir une influence qui répondrait à sa pensée intérieure ! Personne, d'un geste plus enthousiaste, ne soulèverait à la lumière, en s'extasiant du chef-d'œuvre pour lequel il y prendrait son reflet, le miroir que lui tendrait une main impudente !

Quelle proie pour Stéphane Sauvage, la plus faible, la plus intéressante ! Quel instrument pour ses mains de virtuose !... J'étais l'arme qu'il attendait pour tirer sur le monde....

* * *

Il avait, à cette époque, trente-huit ans à peu près, et il n'avait encore rien publié ! Personne ne savait même qu'il écrirait un jour.

Tout de suite, avec cette intuition qui ajoutait à mon intelligence une perspicacité si agile, je devinais son importance : je devinais que cet homme qui, par une porte presque subalterne, une porte presque basse, entrait dans ce qui était alors le palais de ma vie, y jouerait un rôle extraordinaire. Ceux qui l'ont connu plus tard ne l'auraient presque pas reconnu, alors. Les obligations du collège, les humilités même de sa pauvreté dont il enrageait, et dont il en voulait à tout le monde, tout cela modifiait si essentiellement son aspect !... Mais il était Stéphane Sauvage, déjà, pourtant, pour un œil lucide, c'est-à-dire une des intelligences les plus foudroyantes qu'ait jamais connues l'univers.

* * *

J'ai dit tout à l'heure : « *J'étais ce qu'il désirait* ».

En effet, il le comprit tout de suite. Il le réalisa en un instant. Il s'aperçut qu'il avait à la portée de sa main, arrogante et sans scrupule, l'instrument même de son ambition, de sa revanche et de son plaisir. Je m'expliquerai sur ces trois termes !

De son ambition : en effet, j'étais le fils d'un grand homme, et d'un homme essentiel. Mon père occupait dans la société une place importante, en dehors même de

son intelligence, il faisait partie des puissants de ce monde au nombre desquels Stéphane trouvait être juste et obligatoire de se ranger ; et puis, il avait attendu trop longtemps !

De sa revanche : en effet, depuis sa jeunesse déjà dépassée il végétait dans une humilité obscure, il enrageait d'un destin si peu conforme à son esprit ! Quelle revanche de se servir d'un être pour rétablir la balance, et refaire ce qu'il désirait !

De son plaisir : en effet, nul, plus que moi, n'était le type même de ce qu'il fallait à Stéphane Sauvage.

Parler comme nul n'a jamais parlé depuis, même cette éblouissante causeuse, Hedda Olkonsky, écrire, préparer une œuvre, aspirer à toutes les ambitions, rien de tout cela ne pouvait plaire plus essentiellement à Stéphane que de peser sur une âme, que de la recréer, pour ainsi dire, si tant est qu'il y ait eu en elle des dispositions à en extraire quelque chose de nouveau, d'inattendu, et de surprenant.

Dans une des dernières entrevues que j'ai eues avec lui, avant notre séparation, je me souviens d'une conversation que nous eûmes. Je ne puis y penser qu'avec terreur ! Mon père n'était plus, et comme il doutait de la nouvelle résolution que j'avais prise de me retirer loin de Paris, et m'accusait de mentir, j'eus une révolte et je lui demandais en souriant comment il pouvait bien le savoir et de quel droit.

« Du droit que j'ai de lire, me répondit-il, dans les les cœurs que j'ai faits.

— Êtes-vous mon père ou mon Dieu, Stéphane, lui répondis-je, pour me parler ainsi ?

— Ni l'un ni l'autre, me dit-il, et heureusement pour moi, car si j'étais votre père, je serais mort, et si j'étais votre Dieu, je n'existerais pas.

— Qui donc êtes-vous, alors? m'écriais-je, pour me parler ainsi?

— Je suis votre créateur! »

Voilà, en effet, de quoi Stéphane se targuait, ce qu'il s'enorgueillissait d'être! Il lui semblait qu'il avait inventé mon âme! Il se trompait... mais du moins y avait-il jeté quelques-uns de ses paradoxes, et, désireux de faire subir son influence, d'assister à cette mystérieuse interpénétration morale d'un être par un autre, nul vivant terrain d'expérience ne pouvait lui paraître plus intéressant, qu'un être de ma jeunesse, de mon rang et de ma beauté.

Je n'irai pas à dire qu'un être comme Stéphane n'eût pour moi qu'une affection intéressée, cela n'est pas véritable. Je fus son instrument cependant, l'arme prestigieuse et belle, l'arme d'ivoire avec laquelle il décida de tirer sur le Monde, mais dont il ne cessa, tout en l'utilisant, de reconnaître la qualité précieuse — l'arme qui servit à assouvir tout ce qu'il y avait à la fois de bas et d'élevé dans sa nature!

Il y avait de tout, en lui : du philosophe antique et du révolutionnaire; du païen et du destructeur; jusqu'au bout, son âme eut l'air d'un grand paradoxe; et puis, tout à coup, le paradoxe devint supérieur, d'être dit au moment où il le fut!

Il était grand, à peu près d'une tête de plus que mon père, extrêmement large d'épaules. Sa poignée de main était à la fois glissante et impérieuse. Tout de suite, son

apparence physique me causa une impression désagréable... mais son intelligence me surprit? Elle me fascina entièrement. Dirai-je qu'étant donné mes dispositions, il était facile de me fasciner alors, puisque Stéphane Sauvage m'apportait l'évangile même de la vie que je désirais vivre.

Je me souviendrai toujours de ce voyage; nous partîmes à Marseille, où ma grand'mère m'avait mené, profitant de cette occasion d'y voir une vieille cousine à elle, la Marquise de Dallièrre-St-Georges, qui n'y quittait jamais son appartement, y consacrait toute son existence à une demi-douzaine de chats et à un livre de pensées qu'elle fabriquait, à l'instar de La Rochefoucauld; sévère pour les hommes, et clémentine pour les animaux!

La lumière méditerranéenne éclaira le départ de notre bateau, dont véritablement mon oncle de Myre était indigne. Tout me semblait radieux ce jour-là, si je n'avais éprouvé de la mélancolie à quitter mon père, très occupé par un nouveau travail, qui m'avait embrassé distraitemment, et dont j'attendis un signe jusqu'au départ du vaisseau, un télégramme, une lettre, que sais-je; mais un signe! qui n'arriva pas!

Stéphane, à la proue du vaisseau, regardait s'effacer la ville bigarrée! Il eut l'esprit, car il aimait flatter et savait le prix de la flatterie, de me murmurer la phrase éternelle de Chateaubriand, qu'évoquait notre départ d'aujourd'hui :

« La Jeunesse est une chose charmante, elle part, au commencement de la vie, couronnée de fleurs, comme la flotte athénienne.... »

Nous aussi, nous allions conquérir la Sicile, les délicieuses campagnes d'Enna; nous pousserions même jusqu'à ces îles de la Grèce, déesses flottantes de la mer dont l'épaulé nue et argentée émerge du flot marin. Pour moi aussi, le pæan serait chanté, tandis que la voile se déploie aux rayons de l'aurore, tandis que la prière dite par Stéphane remplace celle du prêtre de Neptune! Moi aussi, je porte sur mon visage la beauté de l'Amour et les sept chars que je n'ai point lancés dans la carrière d'Olympie, ce sont mes jeunes passions, plus légères que des trirèmes....

Mais bientôt paraîtra cette île d'Alcinoüs, Stéphane, l'île dont vous ne m'aviez pas parlé, bientôt l'illusion s'évanouira, ce brouillard orange des matins gris.... Et il ne me restera rien, ni le sein de Timaudra, ni même, pour alléger mes chaînes, les quelques vers d'Euripide qui consolait ses camarades de jeunesse!

...Salut à toi pourtant, ma jeunesse!... Salut, délicieuses campagnes; et toi, monte comme une colonne, ma joie, toujours plus belle et plus fine à mesure que tu t'élèves, sans savoir que, de jour en jour, tu deviens plus faible intérieurement.

IX

Pendant le voyage, j'apprenais, de mieux en mieux, à connaître Stéphane, à le subir!

J'ai déjà dit quel extraordinaire causeur il était, un de ceux qui parlent leur vie au lieu de l'écrire : parleur si incomparable que, malgré tout ce qu'il voudra créer plus

tard, sa conversation demeurera au-dessus, et que son œuvre restera toujours un peu décevante, confrontée avec son souvenir, à l'exception de quelques maximes et de quelques contes; il aurait, par ce miracle de la parole, su masquer le vide même de ce qu'il disait, si ce qu'il disait alors avait été vide!

Tous les problèmes de la vie semblaient avoir été résolus par cet homme universel qui connaissait tout, parlait de tout, avait une opinion sur tout, par ce petit précepteur échappé enfin de son collège, et qui aurait pu être celui du monde : jusqu'à sa manière d'énoncer les opinions les plus subversives avec une autorité définitive qui ne pouvait pas manquer de répondre aux désirs secrets d'une jeune âme comme la mienne — toujours en quête de nouveau!

Aussi je puis dire que, pendant ce voyage, à l'occasion de tout, des villes, des statues, de notre confrontation avec Chypre et Athènes, Stéphane m'imposa, en quelque manière sa conception esthétique de la vie, cette conception sans morale et sans conscience, cette exploitation de l'arbre de Vie que, déjà, m'avait conseillée mon âme, cette conception qui était un peu celle de la jeunesse de Goethe lorsqu'il s'écriait : « Le Beau est *plus que le Bien*, puisqu'il inclut le Bien. »

A propos de lui, on aurait pu prononcer aussi le nom de Frédéric Nietzsche, car ils étaient tous deux d'absolus immoralistes! Tous deux représentaient, en effet, la pensée dans ce qu'elle a de plus libre et de plus indépendant. Tous deux, chacun à sa manière, était le type de cette génération de libre-pensée qui vint après celle

de Renan, dont ni l'un ni l'autre n'avait le scepticisme attendri, la désillusion subtile et souriante, mais bien différents du séminariste breton qui conserva jusqu'à la fin une si frémissante vapeur mystique autour de l'âme, tous deux semblaient avoir secoué sur eux les poussières du christianisme ! Tous deux semblaient s'être arrachés à leur hérédité divine comme à une gangue, et ils demeuraient ineffleurés par aucun rêve médiéval, par aucune de ces nostalgies claustrales qui poursuivent les plus incrédules de nous et sont, au fond de nous-mêmes, l'involontaire souvenir de nos enfances et de nos jeunessees.

Ah ! les cloches d'Ys ne tintaient jamais pour eux, cloches divines qui peuvent tinter encore quand les clochers sont engloutis, les églises mortes, et morts les fidèles qui étaient dans les églises, et mortes les fois aux cœurs des fidèles. Toute une partie de la sensibilité humaine leur semblait supprimée. Ils avaient arraché de l'histoire du cœur le chapitre inoubliable et romanesque du dieu humain qui ne cesse de nous captiver, même au fond de nos désespoirs.

Païens comme ils l'étaient, ils n'éprouvaient jamais le charme de ce qui se fane, la douceur de ce qui se meurt, le parfum resté dans les encensoirs vides, la grâce des religions improbables dont l'agonie séduit et captive, des fois qu'on regarde baisser à la façon des cierges, dévorées par leur propre feu.

Mais leurs deux paganismes étaient cependant si différents l'un de l'autre qu'ils étaient chacun absolu. Quoi de plus tragique et de plus amer que le paganisme de Nietzsche ? Quoi de plus différent de cette attitude

radieuse et légère, à laquelle nous réservons ce nom ! Sa façon de comprendre l'hellénisme n'avait rien non plus de cette irresponsabilité joyeuse, de cette arrogance assurée dans le bonheur, de cet idéal impassible et rayonnant dont Matthew Arnold parle dans un essai célèbre. Nietzsche avait plus approfondi la Grèce. Pour l'avoir étudiée comme une nature vivante, il savait que les Grecs ne cessaient pas de lutter avec le problème de la douleur ; athlètes moraux à qui il ne suffisait pas d'avoir fait, dans des mythes, broyer des lions par leurs demi-dieux, mais qui auraient voulu étouffer eux-mêmes leurs souffrances contre leur cœur.

Toute la littérature grecque, pour qui dégage son sens essentiel, ne porte-t-elle pas le plus pathétique témoignage de cette lutte incessante ? Nuls, depuis, n'ont plus douloureusement exprimé la douleur, plus suavement les remèdes de la douleur ! Monde des faunes et des nymphes, monde de Pan et d'Amaryllis, tu n'es qu'une création moderne ! Le vrai monde antique, comme le monde moderne, est un univers de souffrance.

Voilà ce que Nietzsche avait compris ; toute la différence consiste dans la manière de faire face à cette souffrance, et si Nietzsche avait choisi la méthode classique, c'est qu'il connaissait des formes de tortures auxquelles les complaisances de la foi moderne semblaient n'offrir aucun remède ! Oui, Nietzsche était païen sans doute, païen éperdument, mais il était le Pascal du Paganisme. Il y avait en lui la même sincérité tragique, le même tourment irrespirable, le même sens de l'abîme.

Rien de cela n'existait dans Stéphane; une merveilleuse impassibilité le soutenait. En vérité, pour lui, il n'y avait rien que la vie, et elle était un plaisir suffisant. Il lui semblait qu'il fallait en jouir sans aucune chaîne, sans que rien puisse troubler cet unique plaisir, ce plaisir d'une fois. Ah! comme il fallait tout lui prendre, comme il fallait, en vérité, que le plaisir du monde n'ait plus qu'un seul visage et le trancher du bout de son glaive, en une seule fois.

Les liens moraux lui semblaient des barrières comme les préjugés. Qu'un être jeune et beau laisse la liberté à ses passions, qu'un être comme moi goûte absolument à la vie, et le monde serait sauvé. Je n'ai jamais rencontré plus d'allégresse dans la négation de tout, plus d'indifférence à regarder le vide, le néant, la mort!

A la façon de mon père, mais pour aboutir à une ligne de vie opposée, Stéphane avait jeté un voile d'or sur le cadavre de la vie! Je ne pouvais me rendre compte, alors, de ce que cette doctrine donne peu de force et de soutien à l'âme; elle était celle que réclamait ma jeunesse avide de jouissance, ma jeunesse insatisfaite et inassouvie, impatiente de fixer à son front une « couronne de jeunesse et de délire ».

Je me souviens d'une nuit à Athènes, où véritablement grisé par ses paroles, je me croyais le dieu d'une vie nouvelle.

Au retour, il voulut que nous fassions une petite fugue en Angleterre, où il avait passé une partie de sa jeunesse, qu'il connaissait, et qui représentait pour lui une véritable Grèce moderne, non pas ce tombeau de la

Beauté Morte que nous avons vue pendant notre voyage. Il obtint même de mon père, à qui il l'écrivit, que nous passions quelques mois à Oxford, où il était lié, je ne sais trop comment, et même admiré, lui qui était alors si inconnu en France, par le directeur du Collège, qui était alors M. Warren!

* * *

Oxford fut une des plus fortes impressions de ma vie, et, pour moi, il est monté autant de choses des pierres d'Oxford que des pierres de Venise.

J'y goûtais, avec Stéphane, des minutes d'une volupté, d'une somptuosité incomparables!... Le parfum des chèvrefeuilles, les plaintes des biches, la limpide douceur des pelouses, la prose de Walter Pater, toute flottante dans l'air, à la fois si morose et si pénétrante.... Je ne pense pas qu'on puisse échapper au charme d'Oxford!... Puis le bonheur même d'y entrevoir celui qui écrivit *La Renaissance*, et de le connaître au centre même de ce mouvement de la Beauté, créé en Angleterre, à cette époque, véritable renaissance du sens esthétique, aussi conséquente que l'autre.

Depuis mon enfance, je chérissais la littérature anglaise, je chérissais sa poésie : avec cette mère éternelle ; la Grecque, seule source du lyrisme individuel, alors que le latin n'est qu'un dessèchement de l'âme, supportable seulement dans certaines proses d'église. Elle me semblait la plus grande ! Certains fragments de l'incomparable Swinburne, certaines proses de Pater, me ravissaient

entièrement. J'avais chéri tour à tour, et avant même qu'elle se démonétisât un peu en devenant à la mode, l'arabesque de Beardsley, si forte et si torturée; j'avais possédé, avant les autres, certaines aquarelles de Conder qu'on retrouvera après ma mort et qui ont un charme si désuet et si délicieux!...

Quelle émotion pour moi, de me trouver au centre même de ce que j'admirais le plus, au pays même de cette beauté qui m'était précieuse, au milieu de cette Angleterre qui n'était pas l'Angleterre de Miss Light ni celle de Mrs Humphrey Ward, mais la terre promise de la beauté.

Car il y a deux Angleterre : une forte, puissante, impérialiste, sans souci de pensée et toute décomposée de cant; et celle-là, je la hais; elle n'a rien de bien supérieur aux autres nations; elle a inventé des guerres et de mauvais écrivains, elle a chassé lord Byron et elle n'a pas compris Shelley; elle a été gouvernée par la reine Victoria et par Rudyard Kipling et elle a inondé le monde sous cette pluie de romans populaires qui lui apparaissent comme une preuve de sa fécondité, et qui n'est que sa capacité redoutable à produire, au mètre, de la mauvaise littérature!

Angleterre, forte, à la vérité, et grande à ses heures, et dont la mer est la pensée, qui a sa vague pour âme avec tous ses mouvements; Angleterre froide et généreuse, ayant pour seul maître un devoir que tu as construit toi-même dans ton propre silex; brusque Angleterre, cruelle et chaste, pleine d'hypocrisie et de conscience, sous le vol de tes alcyons!

... Mais il est une autre Angleterre, immense, éternelle, illuminée, qui possède la poésie, comme l'Allemagne possède la Musique....

L'amphore à laquelle parle un jeune poète, le rossignol qui lui répond, l'alouette dont le cœur d'Alastor suit le rythme archicéleste, un vers de Shakspeare, voilà ses trésors.

Elle est plus fière de posséder, dans une église séculaire, le cœur qui refusa de brûler sous le feu, que, dans une tombe officielle, la cendre qui fut Cromwell, celle qui sera Kitchener....

Elle sait qu'une autre elle-même a détesté Swinburne, chassé Childe Harold, et cru que Tennyson était son plus grand poète....

Mais elle grave les vers d'*Anactoria* sur des tables de diamant et elle enflamme le cœur des jeunes hommes de l'Avenir.

Peu lui importe, à elle, le Transvaal, et la Nouvelle-Zélande et quel membre de sa Chambre des lords, où le fauteuil de Byron lui semblera toujours vide, sera envoyé comme vice-roi aux Indes, et les conflits nouveaux [des peuples ?

Peu lui importe la dignité massive de Lord Roberts, Beatty et Jellicoe, et les quatre cents millions d'habitants de son empire uni, le plus peuplé du monde après la Chine; elle est plus fière, elle se sent plus indépendante, dans ses heures matineuses au bord de sa mer jamais asservie, à cause de quelques vers qu'elle a créés et qui flottent dans le souvenir des hommes!

Elle est plus fière que d'aucune victoire — fumée, les

victoires! fumée, les défaites! — quand elle peut s'écrier par la voix de Keats :

« A thing of beauty is a joy for ever!! »

quand elle peut, avec la voix de Swinburne, jeter les derniers cris de Sapho mourante, quand, par la voix de Shelley, prélude l'éternel Epipsychidion :

« Sweet Spirit Sister of the orphan one

« Whose empire is the name thou weepest on... ».

Terre de Beauté, Nouvelle Athènes, c'est dans ton cœur même que je pénétrais, guidé par Stéphane, lorsque j'entrais ce jour-là à Oxford, ô mon Angleterre personnelle!

Tes poètes sont, dans mon cœur, un peuple immense de colombes. La parole de ces jeunes gens qui mouraient à l'âge d'Endymion, après une promenade en mer, a enveloppé mon âme d'une harmonie impérissable.

N'est-il pas juste que je vienne, sur l'acropole de Ste Madeleine, prier avant la terrible Vie?

*
* *

Tes pelouses, ce matin, sont rases comme des miroirs d'émeraude, ô pays des causes perdues, des impossibles idéals!

Dans l'ombre, tes collègues gris se cachent au milieu des arbres.

C'est maintenant une heure unique, essentielle; l'heure où les jeunes hommes nus vont se baigner dans la chaleur compacte, les cours du matin terminés, désertant les pièces limpides, pleines d'hellénisme et de thé!... Toute l'Université devient paisible, envahie, pénétrée, d'une somnolence matinale.,.. C'est midi, midi à Oxford....

O charme inexprimable, incommunicable! Il semble vivre un souvenir : là-bas, tes champs magnifiques, étoilés de fritillaires, portent une fraîche rivière qui mène vers Londres et la mer....

Nous n'irons ni vers l'une, ni vers l'autre. Que le bateau qui y conduit attende vainement, entre ses voiles, immobiles de volupté! C'est ici que je veux attendre et m'arrêter. C'est midi, midi à Oxford....

O Trinity! O Winchester! je n'ai point connu vos disciplines. Tout de suite, je suis venu ici! J'ai pris le chemin de la joie et me voici, ô rayonnant, ô lumineux temple de jeunesse et de jeu, qui baigne la fraîcheur de tes colonnes blanches dans le flot qui glisse à la mer.... Oui, tout de suite, je suis venu ici.... J'ai pris le chemin du Plaisir et je suis venu dans ce Paradis.... C'est midi, midi à Oxford....

C'est ici qu'est l'arbre de Vie, l'arbre peut-être où je pourrai goûter son fruit, son fruit inconnu... Tout s'efface.... comme avant le soir, un crépuscule matinal enveloppe les choses de gravité et de bonheur.... Le poids du péché originel ne pèse plus à mes épaules : Quel âge me donnes-tu, vieille pelouse? Quel âge me donnes-tu, jeune Soleil?... J'ai l'âge des dieux im-

mortels qui dansaient dans le matin gris, au bord du rivage azuré!...

... J'ai vingt ans, vingt ans, à Oxford!...

X

10 Septembre.

En 1913, au début du printemps, je me retrouvais brusquement à Paris, après mon voyage en Grèce, après ma station anglaise, et Stéphane me ramenait à ma famille.

Mon père était, à ce moment-là, rue de Babylone, où, peu à peu, il prenait l'habitude de passer l'hiver. Il ne vint pas me chercher à la gare, comme je l'espérais. Rien de lui au départ! Rien de lui au retour!

Je ne sais pourquoi je le trouvais changé. Nos rapports, jusque-là, avaient été un peu lointains, un peu distants, mais rien ne semblait brisé entre nous.

J'éprouvais entre lui et moi, en le revoyant, tout de suite, comme s'il s'était fait une rupture pendant notre absence et qu'un vide nous séparait. L'influence de ma grand'mère se faisait sentir particulièrement sur lui et l'opprimait! Lui si dégagé, si grandiose, il me semblait se rétrécir, à l'ombre de ce passé réfrigérant.

Une autre influence aussi pesait sur lui, plus importante et plus impressionnante, celle-là : l'influence de la princesse Olkonsky, qui, de plus en plus, s'implantait dans sa vie, s'amusait à apprivoiser, semblait-il, cette immense intelligence solitaire, et à capter comme une source ce génie si différent du sien.

Je le devinai tout de suite!

Hélas! ni Mme Olkonsky, ni ma grand'mère ne m'aimaient. Après tout, n'étaient-ce pas elles qui avaient habilement manigancé ce voyage qui, en me séparant de lui, avait amoindri notre passé commun, appauvri notre arrière-plan de souvenirs!... Il me semblait qu'on avait profité de mon absence de la maison pour me transformer mon père, pour me voler jusqu'au regard distrait qu'il jetait parfois sur moi, dans les intervalles de sa pensée.

Je le revois ce jour de mon arrivée, à peine effleuré par la surprise de me revoir, comme si déjà il devenait un autre.... Il s'était remis à fréquenter les Myre et les Estissac, qu'il ne voyait pas depuis longtemps et qui l'ennuyaient profondément! Je ne voyais plus en lui l'exaltateur extraordinaire qui m'avait semblé, un matin de mon enfance rajeunir les murs de la vieille Académie... Il me semblait vieilli, éloigné, différent!

Ce soir-là, ce soir précis, il dînait avec la princesse Olkonsky, chez elle, rue Spontini.... J'aurais aimé un dîner intime, à nous deux, et je ne pouvais espérer qu'un dîner face à face avec ma grand'mère, ce vénérable convive, dans la salle à manger tendue de damas jaune et meublée de préjugés.

J'allai dîner ce soir-là, avec Stéphane, au Ritz.

J'avais pris l'habitude de Stéphane. Mon père me paraissait distant, mais, durant notre voyage, Stéphane m'était devenu presque indispensable! Tous les motifs que j'ai expliqués le faisaient tenir à moi fiévreusement. Il était devenu plus qu'un précepteur, un ami, et dont je me serais passé difficilement.

J'aimais l'intelligence ! celle de Stéphane était exceptionnelle !... peut-être artificielle — je ne m'en apercevais pas alors — mais éclatante !... J'aimais les poètes, la beauté : personne ne m'en parlait comme Stéphane, personne n'enveloppait les sujets que j'aimais d'un plus vertigineux talent de causeur. J'aimais la flatterie : personne ne m'aurait flatté comme lui !...

Le dîner, au Ritz, fut charmant. Je me souviens qu'après le repas, dans le petit jardin, des couples se mirent à danser.... Stéphane les regardait de son œil amusé, où se combinait une arrogance mêlée de parvenu et de vainqueur....

C'était, en somme, le début de ma jeunesse à Paris, J'y avais vécu adolescent ! Puis était venu le voyage en Grèce. Depuis une année, tout un siècle à cet âge, j'avais vécu loin de cette ville que j'aimais et que je retrouvais, dans sa grâce absolue. Le printemps hâtif mettait comme une fraîcheur légère dans l'air, une douceur de nuit et de parfum. Des femmes passaient, un peu énervées, avec, le long de leur corps de tulle, ce palpitement de la volupté. Elles se hâtaient vers le jardin frais, demandant un peu de fraîcheur à ce sorbet de lune, de pelouse, de nuit à la portée des lèvres.... Elles allaient vers le danseur fluide qui les attendait, mince dans son habit noir, comme l'amour lui-même s'il arrachait son bandeau !

Stéphane tendit la main vers les danses, vers les jeunes femmes qui se dirigeaient dans cet univers palpitant.

Je les revois toutes, celles de ce soir-là, dont le plaisir

de ma vie prendrait tour à tour les troublants visages.

Dans le restaurant où les dîners s'achevaient, dans le petit jardin prisonnier de la place Vendôme, où déjà elles devenaient le second terme d'un couple possible, elles étaient réunies ce soir-là, comme sans le savoir, pour célébrer mon retour ; visages que la volupté et que le plaisir a pris pour me sourire ! A chaque table, une figure que je connaissais se levait comme une petite aurore !...

Ainsi la ville où je revenais me faisait inconsciemment ce geste de bienvenue à travers ces sourires familiers.

La jeune duchesse de Vallières, née Grazzioli, venue d'Italie, comme ma mère, pétrie de force et de morbidesse, si mollement et si langoureusement vêtue qu'il semblait à chaque instant que sa robe allait tomber et qu'elle allait paraître nue, nymphe farouche et moderne, pour qui son manteau ne semblait qu'une écharpe. Je l'avais vue souvent chez mes parents, mais elle me parut, ce soir-là, plus étrange, plus captivante que jamais ! Ses cheveux, comme des grappes obscures, venaient jusqu'aux abords de ses yeux, et ses yeux pensifs envahissaient son visage, si bien que tout entier il semblait un prétexte à ce regard velouté, ce regard, d'ailleurs, qui glissait, et dont on sentait qu'il était là, bien avant que les yeux eux-mêmes fussent discernables, comme le parfum subtil d'une âme.

Le dîner fini (elle était avec deux ou trois amis dont un long jeune homme de l'Ambassade d'Angleterre qui ressemblait à la fois à Lamartine et à un palefrenier) elle se leva, traversa toute la salle et se dirigea vers le

parc où on dansait comme si, en vérité, son corps était las d'une pause trop longue et soupirait après cette caresse anonyme de la musique. Elle passa auprès de nous — et elle me reconnut. Elle avait quitté un adolescent de dix-sept ans... elle retrouvait un jeune homme!.. et presque impérieusement, elle m'attira dans le bal improvisé, à l'ombre des arbres minuscules....

Le temps d'une danse finie, je retournai vers Stéphane.... D'autres femmes passaient, venaient!

Il y avait Jeanne de Ludec, toute petite, blonde, ébouriffée, comme rayonnante d'une grâce enfiévrée de mourante; il y avait la petite princesse de Waterloo, dont la grâce insexuée portait avec arrogance une impertinente robe d'or; il y avait la princesse de Servinge, née Sudry, qui combinait à sa grâce créole une nonchalance anglaise et faisait, dans l'air du Ritz, trembler un parfum de là-bas, comme un peu d'Océan Indien rapporté dans ses yeux; il y avait Rose de Poilly, à qui son sexe était plus cher que l'autre, et qui, la nuque renversée, les yeux pâlis, la bouche entr'ouverte, semblait quelque jeune garçon rageur, quelque Daphnis, quelque Achille, dissimulé sous des vêtements de femme, chez les filles du roi Lycomède, — Rose qui m'a aimé quinze jours, parce qu'elle me trouvait différent des autres hommes!

Où êtes-vous maintenant, danseuses de ce soir-là, visages qui saluiez mon retour, figures que la volupté a prises pour moi?

Où êtes-vous, Marie-Thérèse d'Avrignan, toute pâle dans un fourreau de satin argenté avec votre petite tête impertinente et vos yeux désespérés, et cette coiffure si

particulière que vous aviez et qui dégageait un cou si long, un cou presque de cygne, mais non pas exactement, car s'il en avait la longueur, il en dédaignait la flexibilité et que, toujours maintenu par un carcan de pierrieres et de perles, il ne semblait qu'un prétexte à défier l'existence de plus haut.... Où êtes-vous, Marie-Thérèse d'Avrignan? Ah! oui, je me souviens, vous êtes morte, une nuit à Londres, on ne sait comment!

Où êtes-vous, Antoinette Sagradin, faite pour le Plaisir, alliciente et savoureuse comme un beau fruit, qui aimiez les restaurants et les salles de jeu parce que votre beauté y semblait plus à l'aise; Antoinette qui aimiez les petits théâtres, mais qui gardiez, dans votre cruelle joie terrestre, ce beau regard distrait que vous jetiez sur tout, sur le plaisir et sur vous-même, à la minute même du plaisir.

Où êtes-vous, Hélène Delange, qui m'avez si terriblement aimé toute une saison et dont les lettres me font mal à relire, Hélène que j'ai fait souffrir sans le vouloir, Hélène dont le cœur parfois m'a été si reposant et sur l'épaule nue de qui j'aurais aimé m'endormir, car il y avait en vous tant de protection rêveuse que je vous aurais choisie pour sœur, dans une existence qu'on composerait à sa guise!

Où êtes-vous, Betty Landembrooke, qui portiez toujours des turquoises, par superstition? Où êtes-vous, Christiane de Merville, qui étiez ma cousine, et qui avez trouvé facile de vous supprimer comme moi?...

Je n'ai aimé aucune de vous, à la vérité, puisqu'aucune ne m'a fait verser des larmes?... Mais une frater-

nelle, une instinctive, une douloureuse ivresse, me conduisait vers votre sagesse, ô créatures si faciles et si déconcertantes, si peu armées pour la vie, et qui ne vous sentiez vous-mêmes que dans le plaisir — armée des femmes, plus sensible, plus insatisfaite, plus inguérissable, que l'armée médiocre des hommes!

*
* *

... Tandis que nous rentrions le soir, par les rues désertes, dans ce Paris qui dort, Stéphane me parlait dans la nuit : et il m'offrait cette ville endormie; il me dédiait ces murs; il me tendait les clefs de cette ville!

— « Prenez, me disait-il, la Volupté éparsée dans les choses et qui vous sourit; imposez-lui votre langueur et votre domination. Et que le plaisir de ce siècle s'incarne en vous! »

... Et sur ce Paris qu'il m'offrait, sur ce nocturne Paris tout environné de promesses, sur ce Paris aussi passionnant à sa manière que l'Oxford plein de jeunes dieux, une lune se levait, décolorée comme une femme évanouie, distribuant autour d'elle une sorte de silence, une sorte d'oppression laiteuse!

Elle montait! grande hostie de pâleur, tendue par les toits gris des maisons.... La place Vendôme sommeillait dans une brume argentée, dans une atmosphère à la fois chatoyante et funéraire....

— « Rentrons à pied.... Renvoyez l'auto », me dit Stéphane.

Et ainsi, tous deux, nous rentrâmes, par les nuits

désertes, dans cette ville absorbée, alimentée par le clair de lune, dans ce Paris de mes vingt ans, et sur lequel la lumière de l'astre des nuits, la lumière éblouissante, mais lucide, si différente déjà du soleil de tout à l'heure, semblait l'étincellement de mon cœur déjà mort....

Tout près de chez moi, dans une voiture qui rentrait, éclairés par cette nuit d'avril, nous reconnûmes deux visages !

C'était mon père, qui rentrait chez lui, reconduit par la princesse Olkonsky, sa confidente habituelle !

Il y avait presque une année que nous ne nous étions pas vus ; de retour dans ma chambre, je savais qu'il était là, dans la sienne ! et j'aurais voulu aller à lui.... Peut-être lui-même de son côté....

Mais nous ne nous parlâmes pas ce soir-là !

XI

Et les jours passèrent....

Mon père et moi nous nous parlions de moins en moins, nous nous voyions de moins en moins, à peine aux repas, presque pas entre !

Était-ce ma faute ? Était-ce la sienne ?

Les journées de mon père se décomposaient ainsi : son travail, toujours aussi impérieux, aussi essentiel ; puis ses sorties du soir, il dînait souvent chez des amis, chez la princesse Olkonsky, deux ou trois fois par semaine ! Ma grand'mère était retournée à Aigues-Mortes... pas pour longtemps, hélas !!

Qu'y avait-il entre nous et par quelle insouciance incroyable laissais-je se creuser le précipice? On prend si vite l'habitude de ne plus s'aimer!...

On prend si vite l'habitude de s'alléger de tout ce qui est le soutien même de la tendresse, de tout ce qui nous attache et nous réunit au passé!

Il n'y avait aucun conflit entre nous; alors même aucune véritable raison de nous méconnaître, aucune de ces causes qui dressent, entre un fils et un père, des abîmes plus cruels d'être tendres! Sans doute avais-je vécu toute une partie de mon enfance en une bien faible communion avec lui, sans conversation suffisante, mais aussi sans discussion profonde! Le carnet où il avait détesté l'âme qui lui était apparue, ne l'avait-il pas brûlé lui-même? Et ensuite, ne nous étions-nous pas réconciliés? N'avions-nous pas goûté ensemble le bonheur d'être serrés l'un contre l'autre devant l'âme éternelle du feu?

Ensuite, que s'était-il passé? Le doute que j'avais éprouvé devant son œuvre, l'impression de vide, la sensation de manque de secours que m'avait communiqué son idéalisme, je ne la lui avais jamais exprimée!.. il pouvait à peine s'en douter.... Et que lui importait ce disciple en moins, lui qui avait toute la Jeunesse comme disciples!...

Oui, je ne partageais pas ses idées.... Mais il l'ignorait.... Et puis, les idées, que sont-elles, tant qu'elles ne mettent pas les cœurs en face l'un de l'autre, dans un duel inévitable; pour le moment, quel autre sujet de mécontentement lui avais-je donné que d'être celui

que j'étais, d'être une pensée secrète qui était étrangère à la pensée peut-être factice qu'il communiquait aux hommes?

Je n'avais pas été l'élève docile et impeccable réclamé par la vanité médiocre de ma grand'mère, mais depuis n'y avait-il pas eu ce long voyage que j'avais fait, sur son ordre, avec Stéphane, et dont je revenais!...

On ne devrait jamais se quitter! Pourquoi nous étions-nous séparés à un moment si essentiel? Une année de la Vie vécue chacun de son côté, c'est trois cent mille ennemis vivant entre nous, comme une armée!... C'est des millions d'heures et toute leur force concentrée!

Le précipice était creusé!... Chacun, nous allions de notre côté!... Ah! que n'ai-je pensé à cela à ce moment! Ce soir là-même, que n'ai-je été heurter à sa porte... peut-être aurais-je évité bien des misères? Pourquoi ne suis-je pas allé à cette porte? Quoi que nous pensions, chacun de notre côté, notre tendresse aurait rapproché la distance! Nous nous serions retrouvés en dépit de nous-mêmes.

Les êtres devraient être faits pour s'aimer! il n'y a pas d'idée assez importante pour pouvoir séparer deux âmes et l'âme la moins importante pèse plus que la plus lourde d'entre elles.

... Et pourtant, c'était fait! Cette incompatibilité de pensée, cette conspiration silencieuse qui de chaque côté s'amplifiait incessamment, elle avait abouti à cela! Mon père et moi étions deux étrangers l'un pour l'autre, deux étrangers réunis sous le même toit, mais deux étrangers tout de même!

Déjà la vie s'organisait ainsi ! Et les êtres en profitaient. Toute une garde se formait autour de lui, secrètement intéressée à ce que nos âmes ne se rencontrent plus ! Ma grand'mère, la princesse Olkonsky, quelques personnes de sa famille.... Ah ! que n'y avait-il là un arbitre profond, intelligent, qui aurait pu nous jeter dans les bras l'un de l'autre !

Car nous étions faits pour nous aimer et pour nous soutenir, par dessus les idées et les êtres....

Mais, cela, je ne le réalisais pas alors ! Déçu du côté de mon père, je retombais du côté de Stéphane... et le précipice se creusait.... Stéphane m'éloignait de lui... et, par tristesse peut-être de ne point le retrouver, j'agrandissais moi-même le précipice....

Ce fut là le printemps le plus bouleversant de ma vie. Je rejetais les préoccupations de mon père, je faisais taire le désenchantement de mon âme pour profiter de cette fête qui était ma jeunesse, qui m'avait parlé par la voix de Stéphane... !

Stéphane me conduisait partout, m'emmenait partout, et par-dessus moi faisait la conquête de Paris. Nul n'aurait reconnu le petit professeur d'il y a un an, dans ce maître de moi-même, dans ce Socrate d'une Nouvelle Athènes ; je ne pense pas qu'il y ait eu alors de rencontre de mon père avec Stéphane. Mon père en était resté à l'idée d'un professeur et il ignorait ce que Stéphane était devenu ; il ne devait pas l'ignorer longtemps !...

Pendant ce printemps de l'année 1913, partout où j'allais, Stéphane Sauvage m'accompagnait, et j'allais

partout où Stéphane Sauvage allait lui-même ! J'habitais rue de Babylone chez mon père. Stéphane s'était installé un rez-de-chaussée du côté de l'avenue Henri-Martin. Un oncle à lui venait de mourir en effet, en lui laissant un peu de fortune.

Les théâtres, les musées, les music-halls, tout nous était un sujet d'expérience, de curiosité, de distraction. N'aimions-nous pas, ne comprenions-nous pas les mêmes choses ? Et puis il y avait le monde qui nous amusait, et où j'introduisais Stéphane, où ma simple présentation suffisait à le faire entrer et où son esprit étourdissant aurait suffi à le maintenir.

Il n'y a pas de salons alors qui ne nous aient entrevus et qui n'aient entendu les paradoxes de Stéphane, — que ce soit le salon de la duchesse de Cerny ou celui de Mme Barchilde, si l'on peut généreusement appeler salon ce que Stéphane n'appelait qu'un « *aquarium* » !...

Cette invraisemblable personne voulut, en effet, avoir à dîner Stéphane Sauvage, du jour où il devint à la mode de l'avoir chez soi ! Elle l'invita donc, et moi par surcroît. Stéphane, en effet, sans écrire encore, si ce n'est de rares articles dont le premier parut à la « *Renaissance de la Beauté* », avait fait de son stupéfiant talent de causeur une véritable gloire de Paris, et cela dans l'intervalle de trois mois.

« L'aquarium » eut donc, un soir, ses faveurs. Et nous y dinâmes ! C'était alors un appartement de la rue de Lubeck, meublé avec un mauvais goût agressif, où toutes les pièces étaient des salons, même la chambre à coucher, tant madame Barchilde vivait pour la réception.

Il n'y avait pas de salle de bain et je pense que cette sirène parisienne, experte à organiser des lieux de five o'clock, devait prendre, s'il lui arrivait parfois de se désaffliger d'un peu de poussière, son bain maritime dans la vasque en forme de conque, dressée au milieu même du salon jaune, et où la princesse Olkonsky donnait, les jours de réception, du pain à manger aux poissons japonais qui, du moment qu'elle était là, venaient arrondir, au bord de l'eau, leurs ouïes d'une délicatesse d'estampe!

Madame Barchilde, à force d'être veuve, ce qui est une simplification, à force d'être juive, ce qui est un prétexte admirable à un de ces baptêmes retentissants et tardifs dont on mange soi-même les dragées, avait fini par s'organiser un auditoire cosmopolite où elle croyait véritablement faire les académiciens et défaire les ministres.

Ma grand'mère n'y avait jamais pénétré et affectait de ne pas arriver à prononcer son nom, mais mon père lui-même, conduit par Hedda Olkonsky, s'y laissa mener un jour et se laissa même étourdir de cet encens invraisemblable qu'elle décernait indifféremment à M. Bergson et à la Grande Duchesse de Neustrie, à Rappoport et à Joseph Nulpart.

Le dîner qu'elle nous offrit ce soir-là était épouvantable, soit qu'elle fut négligente, soit qu'elle fut avare, soit que cette fille de Jérusalem et du vieux père Myrtil Goldschmidt, dont toute la carrière était jalonnée de faillites, dédaigna de se construire une situation mondaine, comme l'inoubliable Madame Moore, sur le génie particulier de son chef.

Dans la salle à manger qui, l'après-midi aussi, se métamorphosait en salon, tant les métamorphoses semblaient à la mode dans cet intérieur et tant Lucienne Barchilde semblait elle-même la fée Urgèle au moment précis et critique où elle va redevenir jeune sans jamais le devenir tout à fait, elle nous offrit comme convive un ancien ministre un peu déshonoré, une duchesse authentique, que nous ne rencontrions plus chez nous, mais qui était si ravissante, qu'elle valait bien le voyage du faubourg Saint-Germain au Ghetto, la princesse de Waterloo elle-même, que cela amusait d'y sentir que sa présence était scandaleuse, deux ou trois romanciers sans talent, un académicien avec sa maîtresse et sa femme, et le marquis de Barcelonnette, qui en l'acceptant pour amie, s'était, pour la première fois, trompé sur la qualité d'un objet d'art.

Stéphane fut étourdissant! — Et, vers dix heures, Hedda Olkonsky arriva; j'ai toujours pensé que madame Barchilde avait convoqué les autres dans la simple perspective de ce duel entre les deux causeurs, duel terrible, où ils se détestèrent tout de suite, n'acceptèrent ni l'un ni l'autre, de se servir d'auditoire réciproque et combattirent à coups de métaphores.

Je revois encore la princesse Olkonsky. Autour d'elle et de Stéphane, les autres auditeurs s'effaçaient. D'habitude, madame Olkonsky était maîtresse absolue en cet endroit. Sous un portrait d'elle par Helleu, Lucienne Barchilde, dans un petit vase, remettait chaque matin des roses fraîches — que dis-je, des roses, des pétales mêmes! S'aperçut-elle, ce jour-là, que les pétales devaient

dater du mercredi précédent et que madame Barchilde, dont la seule raison d'être à ses yeux était une gêne perpétuelle devant son génie, semblait faire un très grand cas de Stéphane Sauvage qui avait pour elle tous les attraits de la nouveauté?... Mais immédiatement elle sembla déçue, énervée, désarmée pour ainsi dire, car ces impressionnantes poupées mécaniques de la virtuosité buccale ont besoin, pour éblouir à leur aise, d'être remontées sans cesse par l'approbation d'un auditoire émerveillé....

Le succès, ce soir-là, fut pour Stéphane.... Et elle ne devait pas le lui pardonner? Une fois déjà, mésaventure pareille lui était advenue chez madame Lilienthal, avec André Sperelli, le grand poète italien, qu'elle ne sut, ni réduire par sa parole, ni asservir par son charme.

Lucienne Barchilde pendant cette joute, semblait dans un ravissement inégalable! Elle cherchait dans tous les yeux, à la fois perfide et naïve, le remerciement d'avoir offert un tel spectacle. Et soudain, une image me traversait, un visage comme une ombre mélancolique, celui de son mari que j'avais connu, enfant, et qui était mort assez tôt pour lui permettre de devenir la jeune veuve qui reçoit.

Parfois, Jean Barchilde venait chez nous, car il était l'ami de mon père; il avait même été, je crois, au collège avec lui. C'était une intelligence désinvolte, souriante, d'une douceur désabusée — d'une intelligence qui jetait, sur le moment, un regard d'une raillerie voilée d'infini.

Toujours cette ironie m'avait semblé sans cause, cette ironie douce et pourtant sarcastique, que rien n'expliquait alors !

Ce soir-là, devant le portrait de lui qui, dans un coin, lui aussi entouré de jacinthes, continuait à rejeter une respectabilité de bon aloi sur cet invraisemblable salon dont la princesse Olkonsky s'excusait d'avoir franchi la porte en disant que ses frères allaient bien au bar, devant cet auditoire à la fois méprisant et interloqué, à qui elle se donnait perpétuellement en spectacle, devant elle-même en effet, installée dans ce veuvage oublié mais exploité, elle-même glissante, fuyante, allant de l'un à l'autre, sans intelligence, sans conversation même, je parvenais à comprendre ce qu'avait au contraire de profondeur et d'intuition le regard aigu dont je n'avais pas approfondi, jadis, l'ironie prématurée.



Ma jeunesse, mes succès, le bruit qui se faisait autour de moi, en étais-je bien cause ?

Tout me flattait, me charmait, m'accueillait ! Cette bienvenue au jour qui me riait dans tous les yeux, en étais-je le seul coupable ? Qui n'aurait pas fait comme moi ? Qui, dans l'allégresse de son adolescence n'aurait pas donné des répits à sa tristesse ?..

Alors, pendant quelques mois, j'ai véritablement pressé la vie comme un citron, j'ai retourné entre mes mains ce fruit acide et mordant, et mes mains ont saigné à force de joie....

Amours, voluptés, plaisirs, victoires de la chair et de l'esprit, tout a été mien. J'ai marqué ma trace dans des existences en n'y laissant que des cendres! J'ai vu tant de visages se décomposer à cause de moi que cela m'en devenait un plaisir! J'ai eu de la joie à écrire ma beauté et ma jeunesse sur le sable des cœurs qui s'offraient à moi.

Il y avait là-dedans l'effet de ma nature et celle des leçons de Stéphane! Tour à tour ma frivolité ou mon désespoir! Lorsque je m'adressais à ma frivolité, elle me répondait : « *Plaisir* »; lorsque je m'adressais à mon désespoir, c'est le même mot qu'il me répondait!

Je pourrais écrire un livre d'anecdotes; je pourrais, comme Don Juan, donner une liste qui ne serait qu'une liste de noms, mais qu'est cela! Dans mon âme, à distance, ces noms s'oblitérent et ne portent qu'un seul nom!

O vous qui m'avez aimé et supplié, vous qui m'avez réappris, quand j'en doutais, la clarté de mon corps, m'empêchez-vous de mourir?...

Vous qui avez voulu tout me donner et m'avez tout donné, en effet, vos larmes et vos adorations, et vos caresses et vos plaintes, vous qui m'avez fait marcher dans une atmosphère d'oppression et de désir; vous qui avez modelé de moi, dans votre souvenir, comme une statue impérissable, m'empêchez-vous de mourir?... M'ajoutez-vous un jour, une heure, une minute de plus?....

Emporterai-je quelque chose de plus, à cause de vous, dans ce néant, vous qui m'avez dit des mots enduits

d'un tel amour qu'ils semblaient prendre feu quand on les prononçait!

M'empêchez-vous de disparaître entièrement? Ferez-vous de vos caresses, de vos passions, de vos prières, de vos supplications, une cuirasse de perles sur laquelle s'émousent les coups du destin?... Ferez-vous que cela soit un sortilège que me confère l'immortalité que de dire.

... « J'ai été aimé! »

N'importe que ce soit ma gloire inutile! Pas un jour de plus sur cette terre, ni dans aucun cœur! Mais dans la terre où je dormirai, malgré tout, comme des abeilles, s'agiteront, autour de moi, les baisers qu'on m'a donnés!

XII

12 Septembre.

Soirées, têtes, bals, amours, nattes au Ghetto, redoute masquée chez madame de Charmillan, partout Stéphane m'accompagnait! A Paris, autour de moi, se créait une légende....

Paris s'amuse à créer des légendes. Il lui en faut. Il faut que, le soir, sur les coussins de sa chambre-salon, dans les coussins où traînent encore des miettes du toast, que ne put achever la vieille comtesse de Mauvrigneuse, madame Barchilde, née Meyer, puisse susurrer des scandales à l'oreille du marquis de Barcelonnette.

Le bruit de ma vie devait atteindre mon père. Comment ne l'aurait-on pas troublé! Comment n'aurait-on pas voulu que la violence de ma jeunesse ne devienne un rejaillissement de boue sur la tour d'ivoire où il repensait l'univers!

Ce n'était pas assez que, de jour en jour, nous devenions des étrangers plus hostiles! Il fallait que nous soyons des ennemis!...

Que ceux qui ont été cause de cela éprouvent une amertume profonde. Quel bonheur ont-ils apporté à mon père, eux qui prétendaient l'aimer!

Nos constantes apparences, Stéphane et moi, dans la ville où j'étais déjà moi-même si connu soulevèrent les rumeurs!... On affirma des choses que je savais, d'autres dont je restais ignorant!

Toutes les jalousies y découvraient leur aliment; celle exercée contre mon père qui toujours avait couvé sans se déclarer absolument, celle qu'attirait à Stéphane sa terrible cruauté de parole, celle que j'inspirais moi-même.

Il fut de notoriété publique, établi un peu partout, que je menais une vie de honte et de dépravation, que Stéphane m'y poussait et m'y exaltait, et que je trainais dans la boue le nom de mon père!

Un jour, il me fit appeler.

Je le sentais monté contre moi, comme le soir où il avait déchiré le carnet obscur. Ce n'était pas lui-même que je voyais devant moi, mais un juge singulier, un être recréé à son image par les conspirations d'autrui.

J'entrevis tout de suite ce qu'il désirait; ma rupture avec Stéphane Sauvage.

Il me l'ordonna d'abord impérieusement, il m'en supplia ensuite!

N'avait-il pas, lui-même, placé auprès de moi Stéphane comme précepteur! Il m'expliqua ce que de tous côtés lui portait la renommée. Il me dit que Stéphane lui semblait le mauvais génie de mon adolescence troublée!

Ai-je eu tort alors?

Tout le monde m'accusera! Comment ai-je pu hésiter entre l'amitié de Stéphane et la tranquillité d'âme de mon père!

Et pourtant, de quel droit me demandait-il cela! Me le demandait-il bien au nom de moi-même? Avait-il été toujours pour moi le père qui avait le droit d'exiger de moi un sacrifice?

En sacrifiant Stéphane, qu'obtiendrais-je de mon père? Quelle affection me donnerait-il? Quels bras m'ouvriraient-il?

Je refusais! Je partis dans la nuit....

Que ne donnerais-je pas à cette heure, pour lui avoir tout sacrifié, même ma pensée d'alors?.. et tous les Stéphane du monde, et toute ma jeunesse elle-même!

* *

Les liens étaient maintenant comme rompus entre lui et moi. A peine semblait-il supporter que je rentre le soir rue de Babylone, par une suprême indulgence.

Le printemps passé, l'été commençant, je quittais Paris. Stéphane m'accompagna à Deauville, où j'habitais une petite villa tranquille devant la mer, secrète au milieu des pins ! O villa devant la mer, avec ton jardin anglais, tes géraniums blancs !...

... Un mois de jeu me suffisait pour approfondir tous les caprices de la chance.

Puis j'allais, en septembre, à Venise, où m'avait invité la duchesse Ascalati, dans son palais de la lagune où elle réunissait des artistes, des poètes et des philosophes — palais léthargique où l'on dansait devant les flots, et où Ida Rubinstein parut dans un ballet.

Quelle étrange agitation était en moi ! D'un pays comme d'un cœur j'extrayais tout en quelques semaines, et les stations prolongées ressemblaient, pour moi, à de vieilles maîtresses !

Au bout d'un mois, Venise m'ennuya ! Pardon, ville de feu, de plaisir, de silence ; ville de morbidesse et de brûlure ! Trop d'amants sont venus apporter à tes flots leurs larmes prévues, tu es devenue le reposoir trop officiel du désespoir, de la langueur et de l'amour.... Tu ressembles à ces poèmes dont on adorerait la beauté si trop de voyageurs faciles ne l'avaient en quelque sorte usée, si tu ne t'étais, dans ton Café Florian, évaporée, comme tes sorbets....

De Venise, j'allais à Florence, où l'automne descendit comme une magnifique tente d'or ! Je vis la ville rosée devenir blonde au soleil de tous ces arbres morts ! Je vis la terrasse où Élisabeth d'Autriche venait se réfugier, paraît-il, et regarder la mer ; puis j'allais dans une autre

ville, une ville plus petite, tout près de l'autre, et dont je ne dirai pas le nom. A quoi bon livrer son nom aux étrangers? A quoi bon lui arracher son secret!

Là, dans l'automne raréfié, guidé par Stéphane qui connaissait l'Italie, auprès d'un autre être humain dont j'ai jeté le nom à l'oubli, il me sembla goûter, résumée dans une simple ville inconnue, toute la beauté éparse de l'Italie.

XIII

L'hiver reprit, et Paris, avec ce qu'il représentait pour moi de beautés, de victoires aisées, d'amours. Une fois encore le rideau se leva sur le Paris de mes vingt ans! pour la dernière fois.

Ne semble-t-il pas que tout, dans ce dernier hiver, se bouscule, et bouscule ce qui est devant lui! Toute la saison entière, jusqu'au jour final, ne m'apparaît plus que comme une semaine voluptueuse et pathétique de rébellion et de plaisir!

Tout se précipite. Je ne vois presque plus mon père. Il travaille et son travail me demeure inconnu. Peut-être la princesse Olkonsky, experte à s'admirer elle-même, désintéressée pourtant de ce qui n'est pas son propre génie, concentre-t-elle toutes ses confidences!

Une fois encore, pourtant, je l'entends parler et Stéphane vint l'entendre avec moi! Sachant par moi l'hostilité de mon père, il ne semble pas lui en garder rancune; à la lettre que lui a adressée mon père et où mon

père le suppliait de ne plus me voir, je lui ai demandé de répondre avec déférence.

Mais brusquement, à la mort d'un de ses amis, le Marquis de Dessonnes, tué au seuil de son cabinet de travail, je sais qu'il parlera.

Je ne puis y résister. J'entraîne Stéphane, dans la matinée de février, alerte et pluvieuse.

Nous faisons halte à l'église, où la messe déjà s'achève, et nous avons juste le temps de suivre le cercueil qui va vers le cimetière, grand jardin de pierres, aux limites de Paris.

Comme ceux qui suivent un mort dans les matin gris semblent, eux-mêmes, envahis de mort ! Le visage de mon père était impressionnant, déjà un peu atteint d'immobilité suprême.

Joseph Nulpart était là qui riait, se frottant les mains, rouge dans une pelisse de loutre mal faite !...

Et partout, dans le matin gris, les revenants de ma jeunesse, exacts au rendez-vous, quels qu'ils soient, augmentés par la vie — tous là !

Ma grand'mère est absente. Elle fait, pour le moment, la loi à Aigues-Mortes ; mais madame d'Estissac suit en voiture, obstinément collée à sa sœur et à son éternel mari....

D'autres figures... la jeune duchesse de Vallierre, et son apparition audacieuse de grâce ; Madame Olkowsky, costumée en évêque avec une crosse pour parapluie, pérorer en tête d'un groupe où il y a tout un lot de politiciens multicolores.

... Puis, au cimetière, ce sont les discours, avec le sable humide dans lequel les pieds sont gelés, les dis-

cours insipides où chacun parle sans peine de celui qui est mort ; l'horrible discours de Nulpart, impudique et grimaçant, où déjà il semble poser sa candidature au fauteuil vide de Dessonnes ; le discours somnolent d'un directeur d'Académie, qui finit par endormir jusqu'à la douleur de la famille, puis mon père, mon père, enfin !!

Il y a un an, un an que nous nous sommes à peine vus, nous qui vivons ensemble, un an que nous nous sommes à peine regardés, moi, emporté dans la bourrasque de ma jeunesse, lui, défendu par cette surveillance d'amis qui le suit en tous lieux, et voilà que nous nous retrouvons ici, dans ce matin froid, au bord de ce trou dans lequel nous finirons par tomber tous....

La pluie fine, perpétuelle, a recommencé à tomber. Il a relevé son col de fourrure autour de son visage pâle.... Ah ! père, c'est bien vous ! Et nous sommes chacun d'un côté de la tombe, chacun d'un côté de ce trou.... Il y a la mort entre nous, déjà, pour nous séparer plus encore....

Pour le voir, en effet, Stéphane nous a placés ainsi. Nous sommes juste derrière la croix qui protège le tombeau de Dessonnes et mon père est devant la tombe, là où le grand cercueil est posé, où il descendra dans un instant, pour rester éternellement seul !

Une impression d'émotion me saisit. Ah ! père, père, entendez-moi, je vous aime. Le même sentiment bat en moi qu'au jour de mon enfance où j'étais prêt d'éclater en sanglots quand vous surgissiez au centre de l'hémicycle centenaire!...

Je vous aime... et vous-même, au lieu de votre expression de juge et de dominateur, n'avez-vous pas cette

expression désespérée que vous eûtes, un soir d'octobre, au chevet du lit de mon oncle !... cette expression qui ressemble à mon cœur....

Père, père, comme je voudrais aller vers vous, m'élan-
cer vers vous, vous serrer dans mes bras !

Mais là, dans le matin gris, où il pleut, où la pluie
pourtant n'arriverait jamais à le remplir, il y a le grand
trou, le grand trou ouvert entre nous, et dans lequel nous
descendrons tous....

XIV

Époque de fête, de sang, d'individualisme, de liberté au
bord de la mort ! Les âmes sont ce qu'elles sont, non pas
seulement à cause du passé et du présent, mais à cause
de l'avenir, et elles reflètent déjà, miroirs tournés vers
l'horizon, des spectacles qu'elles ne connaissent pas encore.

S'il y avait en nous, partout, cette sorte de fureur
désespérée, n'était-ce pas à cause de ce qui venait et
allait traverser le monde, cette grande chose qui allait
faire mourir ?...

Et la joie, en effet, avait le goût acide de ce qu'on goûte
pour la dernière fois ! Et la douceur du ciel était celle
qu'on ne verra plus. Et il y avait un goût éphémère.

Il y avait un goût éphémère, ce soir, au bal, chez Ma-
dame de Charmillan, quand je suis arrivé chez elle, vêtu
en prince asiatique ; il y avait un goût éphémère, ce soir,
où nous nous sommes attardés à Versailles, Marie-
Thérèse d'Avrignan et moi, sur la terrasse où flotte

encore l'écharpe abricot de la Princesse de Lamballe ; il y avait un goût éphémère dans cette frénésie que nous avions à aller de plaisir en plaisir, de bal en bal, d'amour en amour, de volupté en volupté, dans cette ardeur que nous avions à tout prendre si tout allait mourir....

C'était vous qui mouriez, ma jeunesse ; ivresse délicieuse et fatale, peinte par quelque invisible Watteau au son des orchestres exotiques, dans les paysages fraternels, dans ce Paris que vous aviez rempli de votre resplendissement désespéré, c'était vous qui mouriez, déjà frappée sans le savoir, portant en vous telle une exhortation à la volupté, tel un conseil précipité de jouissance, votre blessure future !

C'était vous qui mouriez, frappée au cœur par le Destin sombre, qui ne veut pas de la supériorité d'un être et qui tranche, de son glaive égalisateur, toutes les pensées qui dépassent ; en vain essaierais-je de vous faire revivre, je ne réussirais jamais qu'à galvaniser un cadavre ; en vain essaierais-je de vous rendre ce qui vous faisait à la fois si frénétique et si impressionnante, c'est alors que vous avez péri, c'est alors que vous avez penché la tête et perdu le sang précieux de vos veines ; c'est alors, quand une frivolité anxieuse oppressait le cœur de Paris, quand le siècle était jeune, quand le meurtre n'avait pas commencé !

Dormez, Jeunesse, mon seul chef-d'œuvre, dans votre cercueil de cristal !!...

TROISIÈME PARTIE

1

13 Septembre.

Ce dernier jour de juillet, nous devions dîner avec Stéphane au café de Paris et aller ensuite chez la princesse Junot. En sortant de chez mon tailleur, je rentrais m'habiller à la maison.

Je ne sais pourquoi je m'attardais particulièrement ce soir-là.... Peut-être, dans ma chambre, me sentais-je à l'abri de tout — et puis, j'étais sous le même toit que mon père. Malgré les objurgations de ses amis, il ne m'avait pas demandé de quitter l'hôtel et je ne voulais pas le faire ; je ne voulais pas, malgré ce que me disait Stéphane, déchirer ce dernier lien. Chère chambre dans laquelle je ne dormirai plus, qui viendra dormir dans vos murs ? Qui dérangera le cher ordre de mes livres ? Qui touchera les subtils bibelots, le meuble de laque si suavement jaune, dans le coin, le meuble de laque où je rangeais mes poètes préférés, les portraits où mon visage se regarde lui-même, la fragile psyché transparente, prison de mes jeunes reflets ?

Déjà le bruit de la guerre courait. Mais personne ne voulait y prêter l'oreille, personne n'y voulait croire, chacun l'écartait, comme ceux qui, voulant donner une fête dans un parc, écartent précipitamment le soupçon de l'orage proche.

A huit heures, je passais prendre Stéphane pour aller dîner.

Nous demandâmes un salon et je renvoyais l'automobile....

Je me souviens de tous les détails de cette soirée.... Stéphane était en face de moi.... Dans la glace devant moi, mon visage m'apparaissait, d'une pâleur intense à peine colorée par les petits abat-jour.

Ses paradoxes, ce soir-là, m'énervaient! Quelque chose d'impressionnant m'envahissait le cœur! Une impression de désenchantement aussi! Qu'avais-je?... Cette ivresse de plaisir, qui m'était essentielle, ne comblait-elle pas ma vie?... Ne m'étais-je pas réalisé dans ce vertige : De nouveau, ce soir-là, cette impression d'inutilité qui a ravagé mon rêve intérieur me reprenait plus fortement....

Stéphane parlait : il parlait d'une fête extraordinaire qu'allait donner Mme de Polastron, d'un dessin de Watteau qu'il avait vu, l'après-midi, à l'hôtel des ventes, d'un bijou qu'il avait admiré chez Morgan et dont j'aurais aimé, disait-il, l'émail blanc, le rose nacré des perles... et il revenait sur la fête, la fête qui aurait lieu demain soir et qui serait peut-être la dernière fête avant la mort....

A dix heures, comme nous descendions, le chasseur qui appelait la voiture — un petit brun, je me souviens,

avec un accent trainard de Paris, avec, dans la gorge, comme une humanité douloureuse — nous interrogea sous la voûte.

« Ces messieurs ne savent pas? Un fou vient de tirer sur Jaurès... il est mort! »

II

Le spectacle sanglant n'aurait jamais osé se jouer devant lui.

Jaurès est mort! Que la liberté, que la paix du monde se sente diminuée! Que le sang apprenne brusquement qu'il n'a plus qu'à couler, maintenu auparavant par une sorte de sagesse mystérieuse!

Jaurès est mort! Que les conquérants descendent dans le cirque! Que les frontières se reforment, que le ciel, brusquement, crée des barrières à son vent, des obstacles au vol de ses oiseaux.

Jaurès est mort! Lève-toi dans nous, dans tout être, vieille cruauté séculaire! Parais, abject goût du meurtre autorisé! Ressuscite, toi que l'autre grand vieillard blanc nommait le coupable amour de la gloire militaire!

Jaurès est mort! Il peut y avoir maintenant des femmes qui pleurent, des gares échevelées pleines de départs d'hommes, des fourgons où, marqués de rouge comme des moutons misérables, les hommes s'entassent en piles de chair heurtée. Il peut y avoir de la rude ivresse partout, et de cette musique qui masque jusqu'à la mélancolie la plus digne de l'âme. Il peut y avoir des armées

oubliant, aux sons d'une vieille chanson sanglante, toutes leurs misères passées! des armées intoxiquées de faux héroïsme, le long des avenues ensoleillées. Il peut y avoir des généraux à figure de chien coléreux qui ouvrent les portes de l'abattoir humain!

Jaurès est mort! Petit soleil de l'aube, lève-toi maintenant sur des champs sanglants, sur des croix anonymes, sur dix-sept cent mille cadavres! Il peut y avoir maintenant des parties vivantes de la nuit si imbibées de lamentations humaines, que la main levée dans l'air pense y toucher de la souffrance; il peut y avoir des pieds d'Annamites coupés dans des souliers de cuir français, et partout ce mensonge en commun, partout cette immense conspiration de silence sur tout ce qui ne serait pas le mensonge! Les ministres séculaires imposant à coup de marteau dans le cerveau misérable des générations futures les idées dont ils ne veulent plus, les grands hommes dont le cœur est assez spacieux pour entrevoir l'inutilité de tout, la parole trop timide pour le dire.

Tout peut mourir, Jaurès est mort....

III

Les âmes sont séparées par des gouffres qu'elles creusent elles-mêmes. (M^{me} DE STAËL).

Je rentrais un peu précipitamment rue de Babylone, je désirais voir mon père.

Je savais qu'il ne partageait presque aucune des idées

du prophète disparu. Mais il l'avait rencontré, il l'avait vu!

Ils avaient été, dans la nuit de la pensée humaine, deux bateaux qui se frôlent un instant, et qui se font des signes puisqu'ils ne doivent plus se revoir.

Je savais qu'il appréciait la hauteur de cette âme sans concession, le déluge généreux de la parole, le grand saphir intelligent du regard. Un soir, chez Jérôme Fortier, le fils du célèbre chimiste, devant une cheminée d'hiver, au milieu de tous ces objets d'Extrême-Orient qui peuplent son appartement de laques et de lointains, de Chinois dorés et d'espace, longtemps ils avaient discuté ensemble! Toutes les grandes, toutes les lumineuses utopies de leurs âmes de croyants, avaient battu des ailes dans l'air de chez Jérôme Fortier, dans cet air qu'à force d'avoir voyagé, il semble avoir rapporté d'ailleurs.

Puis ils étaient partis ensemble, mon père et Jaurès, dans la nuit de Paris, cette nuit limpide comme le regard de celui qui était mort.

Mon père avait renvoyé la voiture qui l'attendait et ils étaient revenus à pied, s'attardant comme de sublimes collégiens dans une école buissonnière et nocturne. Mon père m'avait raconté tout cela, le silence de la rue à peine dérangé par leur double pas, la ville éteinte et ignorante qui ne savait pas, qui ne saurait jamais, dans sa froide insensibilité de pierre, quels voyageurs avaient, cette nuit-là, fait le tour de ses murs.

Puis, soudain, Jaurès avait dit des vers. Il les adorait, en effet, et sa mémoire, cette chose à la fois si étendue

et si minutieuse, ce jardin profond comme un désert, en était toute bruisante. Là, au milieu de l'obscurité, dans le repos quotidien de tout, à cette minute où ne parlent plus dans Paris que quelques amants égarés, Jaurès, au bras de mon père, avait dit des vers, tous ceux qu'il savait, quelques centaines parmi les milliers qui bourdonnaient en lui, tels des abeilles captives et qui, à toute heure, chaque fois qu'il parlait, communiquait à son éloquence un miel involontaire de lyrisme !

Et ainsi, dans la nuit lucide, les adversaires spirituels dont les seules armes ne seraient jamais baignées que d'intelligence, s'étaient définitivement sentis réconciliés par cette présence émouvante de la beauté dont chacun portait un double dans son cœur !

Ce soir aussi, la nuit était tout à fait tombée quand je fis arrêter la voiture devant le petit parc. Le concierge me vit à peine entrer.

Je m'élançais dans la maison. Peut-être mon père ne savait-il rien ? Peut-être allais-je lui apprendre, messenger funéraire, l'inguérissable blessure faite à la paix du monde ?

Son valet de chambre m'assura qu'il n'était pas rentré et qu'il pensait avoir entendu dire qu'il dînait chez son amie, la princesse Olkonsky ; vite, je montais à ma chambre. J'avais besoin d'être seul. Les lumières roses du Café de Paris, la voix de Stéphane enduite de paradoxe, tout cela m'éceürait, ce soir !

J'éprouvais un désir infini de me retrouver face à face avec moi-même, dans une confrontation silencieuse. Pourquoi cette mort m'avait-elle impressionné si étrangement ? pourquoi m'avait-elle semblé un désastre personnel ?

Quoi! je ne le connaissais même pas, cet homme, et des morts d'amis, liés à mon enfance, à mon souvenir le plus initial, avaient passé près de moi sans m'atteindre! Combien étaient morts, toutes ces dernières années, des amis de mon père, dont la mort ne m'avait semblé qu'elle-même, un accident individuel sans prolongement dans l'humanité. Et cette mort-ci me semblait plus troublante, plus retentissante qu'aucune disparition fraternelle? Elle éveillait, en moi-même, le même frisson que la jeune mort, à vingt ans, d'Henry Leverlet, levant ses vastes yeux d'aurore grise vers cette vie qu'il connaissait si peu, que la mort d'Andrès de Larma, brutale et tragique, et que je n'ai comprise que depuis; la même émotion me saisissait pour ce vieillard assassiné que pour ces deux amis de mon enfance, réalisés mystérieusement dans le problème de la mort. Je me sentais depuis si longtemps barricadé contre tout ce qui venait du monde, si seul dans mes idées comme un prisonnier volontaire, j'avais en marge du monde créé pour mon usage personnel un univers si dissimulé, que rien ne pouvait me surprendre davantage que de me sentir encore capable d'être bouleversé par quelque chose d'universel.

Les drapeaux, les gouvernements, les politiques, tout ce que pensent les hommes, tout ce qui les intéresse, tout ce qui fait d'eux cette armée haineuse réunie cependant par une fraternité médiocre de goût et d'intérêt, tout ce qui provoque leur enthousiasme et leur amour, leur volonté et leur sacrifice, tout cela ne me semblait qu'un bazar sordide où l'âme se corrompt comme un temple infesté de marchands.

N'étais-je donc dégoûté que du mensonge, que de tout cet édifice laborieusement construit sur des semblants de tout, sur des honneurs usurpés ? En vérité, n'étais-je un révolté que de ce qu'il y a de mal fait dans la société elle-même, au lieu d'en être un qui s'en prend à la source même de la vie, au mystère primitif des choses, puisque, brusquement, la mort de Jaurès, cette mort solitaire, me bouleversait si profondément ?

Ah ! Dieu sait qu'alors il y eut en moi une sorte de métamorphose, Dieu sait qu'une espérance traversa comme un éclair celui qui n'espérait plus la possibilité d'en retrouver une.

A l'instant, j'avais pâli, pleuré sur ce vieillard frappé, sur ce cœur qui venait de se figer dans une immobilité dernière. Puisque j'éprouvais encore la force de m'exalter sur quelque chose, tout n'était donc pas mort en moi ! Le lien brisé entre le monde et ma personnalité était donc rétabli secrètement sans que rien me l'apprenne ! Cette vie, cet univers, avaient donc une réalité quelconque, pour me tenir tellement à cœur !

Il y avait donc des idées pour lesquelles je me sentais la faiblesse de combattre, puisqu'il en restait sur lesquelles j'avais la force de pleurer !

*
* *
*

Jaurès, regard étoilé posé sur le monde, vieux Moïse qui frappe le rocher de la dureté humaine pour en faire jaillir un ruisseau de tendresse, toi devant qui peut-être la mer Rouge eût séché ses vagues de sang, me par-

donneras-tu jamais, maître de toutes les idées généreuses, d'avoir puisé dans la douleur de ta suppression comme une sorte de terrible espérance? Me pardonneras-tu, moi qui désespère, d'avoir cru retrouver un instant de l'espoir, dans les larmes que je versais sur toi!

Ce n'était pas sur tes idées que je pleurais, promeneur solitaire de la nuit, ni sur ton rêve d'une humanité meilleure? Les paradoxes généreux qui s'élèvent de l'âme des révolutions comme des fumées d'espérance, ont moins envahi mon âme que le doux nihilisme de Renan, tintant au fond des cloches d'Ys! Je suis, je resterai toujours, un de ceux pour qui les plus beaux espoirs de l'avenir moins inhumain semblent des remèdes inutiles, puisque la guérison n'aboutit jamais qu'à la mort!

Tu croyais que le malheur ne venait que des hommes et que, de ta main secourable, tu pourrais écarter tout le mal; tu croyais que, lorsqu'on aurait redressé quelques torts, réparé quelques injustices, délivré quelques innocents, l'existence serait possible.... Dors en paix, dans ta gloire heureuse, toi qui n'as jamais douté de la vie!

* * *

Non, ce n'est pas sur tes idées que je pleurais. Mais la lumière de ta parole, l'étoile bleue de ton regard, était quelque chose de secourable et de doux à travers les ténèbres des jours. Ceux qui n'espèrent rien de rien, et pour qui le monde n'est qu'une broderie sur du vide, peuvent frémir cependant en voyant s'éteindre une à une les quelques étoiles d'où il nous arrive de la lumière, et

sans qui l'obscurité du monde deviendrait aussi terrible que son néant.

Moi qui ne crois en rien, Jaurès, moi qui ne partage aucune des illusions secourables dans lesquelles tu marchais, la nuit, au bras de mon père, en récitant les vers qui te peuplaient le cœur, je crois pourtant que quelques hautes âmes collées à l'univers comme le rossignol aux feuilles de la rose, les nourrissent du sang de leur pensée....

L'existence est un spectacle vain et décousu, joué devant une foule absurde dans un théâtre sans issue....

La seule importance qu'il peut avoir, la seule valeur en soi qu'il puisse tirer, c'est de quelques spectateurs plus extraordinaires que les autres, et pour lesquels peut-être, le drame se joue.

Puisqu'il découvre un sens au fond de la pensée de cette élite mystérieuse, le spectacle inutile dont nous sommes les spectateurs involontaires me semble un peu moins inexplicable. Tu étais une de ces âmes essentielles qui font pardonner l'existence ! Tu étais un de ceux qui donnent, à l'étrange tragédie humaine, un sens qu'elle n'aura peut-être jamais !

IV

Appuyé au balcon d'où je voyais le petit jardin, tout à coup, je vis la porte s'entr'ouvrir et mon père rentrer. Une pâleur mystérieuse annulait son visage ! Il marchait lentement, paisiblement.

Les gens que nous voyons sans qu'ils le sachent ont l'air de leur propre souvenir.

En une seconde, je fus près de lui. Il venait d'entrer, le valet de chambre qui lui avait ouvert s'était écarté, était disparu comme une fumée obéissante.

Dans la petite pièce d'en bas, si familière, la pièce d'entrée où il y a les miroirs de mon enfance et cette tapisserie que j'aime, comme tissée dans de la jeunesse enfuie, cette tapisserie sur laquelle a souri, avant d'être coupée, la tête de mon arrière-grand'tante Pulchérie de Montesson, il n'y avait plus que lui et moi et, comme une troisième personne, la mauvaise nouvelle ! Elle était là, entre nous, elle allait prendre ma voix pour parler, mais ce n'est pas moi qui parlerais, ce serait elle. Elle qui dirait la chose arrivée, le désastre établi, incrusté dans le temps, ce qui ne pouvait plus jamais être autrement.

Tout de suite, je compris que mon père savait ; il restait là, devant moi, immobile, figé de tristesse avec une espèce de timidité magnifique. Lequel oserait rompre le long silence ? Lequel jetterait le premier la nouvelle, à cette petite partie du monde qui ne la savait pas encore ?

L'un devant l'autre, nous nous regardions face à face, rendus muets par cette nouvelle qui était, entre nous, comme un spectre partagé.

— Alors, tu sais ? m'écriai-je.

— Oui, tout à l'heure, on nous a téléphoné chez Mme Olkonsky, c'est Albert de Vernon qui l'avait su tout de suite à l'*Écho de Paris*.... Montons, veux-tu ?

Sa voix, à lui aussi, était troublée; il s'appuya à la rampe pour rejoindre l'étage supérieur.

Puis, tout de suite, nous fûmes dans sa chambre, avec, entre nous, la complicité du désastre qui nous rapprochait, qui, un instant, supprimait toutes les barrières, comme un incendie!

Il se mit près du feu qui était toujours allumé, le soir, dans un fauteuil qu'il préférait! Je compris qu'il m'appelait, sans parler; tout de suite, je fus près de lui, à ses genoux, comme un enfant.

Alors, je m'aperçus qu'il pleurait, lui que je n'avais presque jamais vu pleurer, lui dont, en remontant dans mon souvenir, j'aurais pu compter les sanglots!

Qui dira la beauté pensive des larmes d'un homme sur un autre homme! Qui dira la beauté des larmes où il n'y a ni baisers perdus dont on se souvient, ni le goût de la chair regrettée, ni aucun délire physique; les larmes dans lesquelles la pensée, seule, coule comme un sang plus aérien.

Ainsi Byron pleurait sur Shelley, quand il mit dans l'urne d'argent désormais environnée de la pensée incessante des poètes le cœur qui refusa de brûler sous le feu; ainsi Shelley pleurait sur Keats disparu à l'âge d'Adonis, mais leurs larmes n'étaient pas aussi dépouillées, aussi purement désintéressées! Il y avait entre le mort et le survivant des paysages entrevus au même moment, une baie d'Italie soufferte d'une seule barque, deux brusques chevaux dans un matin de Ravenne, emportés d'un unique galop. Il y avait toute cette douceur qui donne à l'amitié des poètes plus de mélancolie encore.

Mon père, lui, ne pleurait pas sur un ami. Aucun autre souvenir, si ce n'est celui de leur rencontre chez Jérôme Fortier, ne pouvait tournoyer dans sa mémoire. C'était simplement, dans la petite pièce basse, devant le feu de juillet, une pensée humaine qui pleurait sur une autre pensée humaine.

* * *

Sa tête puissante reposait dans ses belles mains, ses yeux brillaient à travers ses doigts réunis ! Il pleurait. Je ne m'étais pas trompé. Lui aussi, partageait mon bouleversement, ma douleur. Lui aussi pleurait cet adversaire dont le cœur avait cessé de battre.

— Parlez, père, cela a dû vous faire une impression. Je sais, moi-même, lorsque la nouvelle a traversé Paris, j'ai pensé à vous, j'aurais voulu être avec vous quand elle vous parviendrait !

Il ne répondit pas. Ses larmes lui défendaient de parler.... Puis il fit un effort sur lui-même. Quelques simples paroles de lui m'avaient suffi pour reconstituer toute la scène.

J'avais revu le dîner tranquille, dans la salle à manger blanche, autour du surtout de glace où un Amour aux yeux bandés semble s'amuser à refléter sa flèche de Saxe, la salle à manger diaphane, semblait-il, et chatoyante de cristaux, de fleurs, de lumières à la fois si atténuées et si radieuses, où il y avait eu tant de dîners légers, loquaces, remués par la voix d'Hedda Olkonsky, dont l'éloquence lyrique projetait sur les convives comme l'électricité d'un autre astre !

Ce soir-là, trois ou quatre intimes, sans doute, réunis autour de la maîtresse de maison comme autour d'une idole babillarde, composaient l'assistance.

L'élément politique était représenté par le perpétuel Joseph Nulpart, souple et insidieux, avec sa grâce de zingueur intellectuel et cette espèce d'aisance un peu décousue, ce mélange de prudente politesse prématurée et d'arrogance rétrospective que décernent aux hommes d'État les périodes alternatives de toute-puissance et de défaveur.

Félicien Saumâtre, la figure faussement douce, comme celle d'un bossu honteux, distillait son ironie au venin inoffensif et la princesse de Cherisay, sœur d'Iledda, s'éteignait à l'ombre de sa sœur.

Et puis, soudain, le coup de téléphone, la nouvelle foudroyante, jetant dans la blanche atmosphère meublée de littérature et de bavardage, un éclair de révolution, Mme Olkonsky avait voulu sortir, elle avait pris n'importe quel manteau, et mon père et elle étaient partis, dans la nuit, poussés vers ces boulevards où le meurtre avait eu lieu, où le sang commençait, déjà, à couler.... On les avait conduits à l'endroit où était le cadavre.... Ils l'avaient vu ! Je suis sûr que Mme Olkonsky, drapée dans son manteau doublé de petit-gris, avait prononcé là, dans la nuit du petit café, des paroles immortelles ! Je suis sûr que mon père s'était penché doucement, presque sans parler, sur le visage d'où la vie était partie.

Depuis que nous nous étions retrouvés, mon père et moi, depuis que nous avons été, face à face, ces deux timidités qui souffrent, nous avons toujours évité de

dire : « Jaurès est mort ». Nous avions dit : « la nouvelle », « l'accident », évitant de rien spécifier, comme si la chose énoncée clairement devenait plus vivante, plus fatale.

Et maintenant, je savais que mon père l'avait vu, mon père avait regardé le front mort qui ne serait plus jamais soulevé d'aucune pensée exaltante, les yeux morts dont les prunelles vides de regards n'auraient plus jamais aucune expression communicative, la bouche morte qui ne dirait plus jamais de paroles généreuses ! Il les avait vus, et il pleurait !

— Plus que jamais, dit-il, et sa voix, dans l'émotion, devenait comme un violon pathétique, plus que jamais cette mort aujourd'hui me déchire. Elle me fait douter de tout, elle meurtrit en moi jusqu'à ma conviction la plus profonde.

— Vous aussi, père, vous aussi, n'est-ce pas, la mort de cet homme vous fait une impression étrange, plus profonde qu'elle-même ? m'écriais-je.

— Oui, dit-il. Il m'a semblé tout à coup, dans ces boulevards bouleversés, dans cette insomnie lumineuse de Paris, que c'était la guerre qui allait débiter, que ce coup de revolver, au cœur même du pacifisme, était le signal des hommes à l'univers pour que le carnage commence !

Le mot « guerre » venait d'éclater dans les airs !

Le mot dont la ville entière, et dont chaque âme inquiète portait depuis tant de jours le fardeau présumé ! Tous, en effet, nous éloignons cette idée. Nous luttons contre elle de toute la force de ce printemps qui était la jeunesse même de Paris.

Et ainsi séparés par tant de pensées qu'il nous fallait, pour être ainsi l'un près de l'autre, comme un fils réel et comme un vrai père, la menace d'une guerre universelle, la même idée nous avait traversé l'esprit.

Alors que nous sentions s'avancer comme un orage foncé celle que nous n'osions pas nommer, la dernière barrière qui nous en défendait nous semblait ce vieillard à l'âme pure, qui avait pour les humains une tendresse si universelle qu'il nous paraissait impossible qu'on osât se tuer devant lui!

Ah! puisque Tolstoï était mort, puisque l'autre cœur de tendresse infinie avait cessé de battre dans la petite gare de neige et d'amour, au fond de la campagne russe, celui-là seul était encore notre dernier paratonnerre!

Mon père continuait de parler :

— Il va y avoir la guerre, je le sens, vois-tu, je le devine. Il a suffi, ce soir, de ce premier sang respiré, pour que j'en sois sûr! Et ce sera horrible, la guerre, aujourd'hui....

Ses yeux semblaient apercevoir, par-dessus la minute présente, un enfer humain, créé par les hommes, un gouffre inventé, éternellement alimenté par leurs terribles mains industrielles.

— Mais, père, m'écriais-je, la guerre, n'est-ce pas, sans vous en être jamais rendu compte, ce que vous avez toujours appelé de toute votre âme impérieuse, vous qui avez mis l'amour de la patrie au-dessus de tous les autres amours! N'avez-vous pas, dans la balance de votre intelligence, pesé son pour et son contre, pour déclarer que les meurtres qu'elle autorise, les visages qu'elle offre en

holocauste, tout ce qu'elle déchaîne d'irréremédiable et de sanglant, ne peut prévaloir contre l'énergie, le courage, la vertu de sacrifice qu'elle dégage de chacun de nous ! N'avez-vous pas, père, sans réaliser vous-même les conséquences de votre appel, suscité cette espèce d'occasion inespérée de mourir pour quelque chose d'inutile ?

Moi qui étais si près de lui, il n'y a qu'une minute d'où me venait cette rébellion ?

Mon père me regarda doucement, si doucement que sa vraie âme me sembla alors déborder de ses yeux, si doucement que je n'oublierai jamais le regard qu'il eut, plus humain que tous ses chefs-d'œuvre !

— Oui, peut-être, dit-il — et sa voix tremblait — peut-être ai-je pensé ainsi, parlé ainsi, mais quelque sacrifice qu'on juge utile au moment où l'heure sonne, vous trouble profondément. Iphigénie n'a qu'à lever ses yeux vers le geste d'Agamemnon pour que le sort de la flotte grecque ne pèse plus lourd dans son cœur ! J'appelais, en effet, je proclamais nécessaires les expéditions qui donnent à l'âme des prétextes à souffrir pour quelque chose, des motifs de s'élever au-dessus d'elle-même par une espèce de vol autoritaire. L'énergie me semblait une divinité rayonnante qui peut extraire des âmes leurs étincelles morales, et tout ce qui nous éloigne de nous-même, tout ce qui nous en distrait, tout ce qui contribue à remplacer la sensation personnelle par une communion tenace avec l'univers me semblait profitable à cette énergie qu'elle utilise en l'amplifiant ! Oui, je crois au dévouement de l'âme qui s'oublie et à la vertu de ce

dévouement! Je crois au cœur qui s'offre à une cause plus haute que lui-même et aux conséquences de cet offertoire! Je crois à l'utilité des sacrifices inutiles et à leur retentissement dans une éternité spirituelle. Je crois que rien de beau, rien de généreux, rien qui nous ait exalté et qui ait inventé en quelque sorte de la beauté morale, ne peut mourir tout entier. Je crois même, si Dieu n'existe pas, que c'est cela notre chance d'avoir une âme, et que celle que nous n'avons peut-être pas reçu de la destinée, c'est nous-mêmes qui la créons; mais j'ai peur cependant, j'ai peur de cette aventure qui va arriver, je recule devant cet incendie qui offrira aux âmes des occasions de se sauver les unes des autres, mais qui, peut-être, nous consumera tous.

— Ah! père, père, vous sentez bien vous-même qu'à l'instant suprême du combat qui va se livrer, votre foi se rapproche de mon scepticisme. Père, vous aboutissez où j'ai commencé. Pour la première fois, nous pensons ensemble, nous sentons ensemble.

— Non, non, dit-il enfin avec épouvante, comme si sa pensée toute nue lui faisait brusquement peur. Non, dit-il, aucune de mes idées ne s'écroule devant cet avertissement! Je ne me dépossède pas de la moindre, je continue à croire à l'idée que j'ai proclamée, mais une angoisse m'envahit! Moi qui ai voulu faire de ma pensée une personnalité vivante, je ne suis qu'un homme, après tout, avec toutes les tristesses, toutes les faiblesses, toutes les inquiétudes d'un homme. Que va-t-il se passer, quels pays vont se heurter les uns contre les autres, les-

quels d'entre nous vont... Car, vois-tu, si c'est la guerre demain, mon... cette chose arrive qui a été la grande supposition... ressentiment qui pesait sur nous, tout est fini à jamais! Certes, la nation se relèvera fortifiée, d'avoir subi le mal dont elle n'est pas morte. Dans l'océan des foules victorieuses, les douleurs individuelles se perdront comme d'humbles petites barques noires. Il y aura de la grandeur pour tous et de la gloire. Mais rien dans l'avenir ne nous appartiendra plus; il appartiendra à une humanité unanime où la personnalité n'existera plus. Ce sera le règne des foules, de l'âme totale des foules. Ce sont nos dernières journées personnelles.

— C'est peut-être notre dernière soirée, tous deux l'un près de l'autre, à travers l'étendue des siècles. Jamais plus nous ne serons là, moi près de toi, toi près de moi, dans ce grand fauteuil, avec le feu qui brûle devant nous et semble chercher à nous consoler comme un ancêtre méditatif.

Il me serra sur son cœur, avec une frénésie inaccoutumée! Je sentais ses larmes sur ma joue.

Oui, il avait fallu le carnage, la menace de mort, cette minute redoutable, pour que nos cœurs se sentent ensemble. Il avait fallu cette mort comme un prélude rouge et contracté, pour que la musique de nos cœurs coïncide. Ainsi, de longs instants, bercés par ce feu éphémère dans lequel se consume un fragment d'éternité, nous sommes restés là, ensemble, tout près l'un de l'autre. Oui, demain, ce sera je ne sais quoi, une nouvelle aurore, un nouvel univers, un enfer né de lui

même, où nos tendresses n'auront plus rien à faire! Cette nuit-là, nous étions ensemble!

Demain, vos idées vous reprendront, impérieuses comme des âmes, elles vous figeront dans une froideur involontaire; demain ma pensée vous échappera, demain il y aura entre nous ce monde entier qui ne devrait jamais peser sur un cœur; ce soir-là, il n'y a rien eu, rien que le bruit du feu, le doux bruit fait de mort et de vie perpétuelle, le chant de l'éternel phénix d'or qui renaît indéfiniment de ses propres cendres.

Oui, demain, père, vous pourrez mourir et vivre loin de moi; demain, il pourra y avoir toute la vie et ses barrières infranchissables. Il y a eu, ce soir-là, plus de communion entre nos âmes dissemblables qu'entre toutes les âmes similaires de la terre! Demain, nous pourrons, dressés l'un devant l'autre, repris par nos idées, sembler deux ennemis que ne parviendra pas à réconcilier tout un passé de souvenirs; demain, je pourrai ne plus être auprès de vous, aux minutes les plus suprêmes. Il y a eu, ce soir-là, plus de fusion, plus de sublime rapprochement, plus de tendresses mêlées l'une à l'autre, qu'entre vous et tous ceux qui vous entoureront, qui monteront la garde autour de vous comme les sentinelles indignes d'un trésor défendu. Ce soir-là, père, père, ne le savez-vous pas, j'ai été plus votre fils, et vous avez été plus mon père qu'aucun autre père et qu'aucun autre fils du monde.

Allez, rien ne me volera cette sensation suprême, rien ne m'arrachera ce souvenir. J'emporte dans l'ombre où je descendrai, sanctifié par lui comme par quelque chose

d'initial, cette nuit orageuse de juillet, cette nuit intérieure et prophétique où nous avons échangé notre dernier baiser....

V

14 Septembre.

Aucun jour n'est semblable! Dans l'immense armée des âges, aucun jour n'est un frère pour un autre! Chacun est un soldat différent qui combat pour son propre compte, qui naît et qui meurt dans son propre espace, tué en tête du régiment de ses heures....

Aucun jour n'est semblable... plus qu'aucun être! La nuit où nous avons pleuré, mon père et moi, l'un contre l'autre, dans une communion infinie, ne se lèvera plus jamais!

Elle est morte et éternelle, elle est inscrite dans le passé, mais aucune autre nuit n'osera lui ressembler, de toutes celles qui bleuiront la terre!

Jamais, non plus, les êtres que nous aurons été cette nuit-là, ne reviendront pleurer ainsi. Il y aura des larmes encore, des larmes presque pareilles, des fils réfugiés contre le cœur paternel, ces merveilleuses réconciliations de l'âme, exaltantes comme des rencontres d'étoiles, jamais ce ne sera nos larmes de cette nuit!

Soyons fiers de nos émotions uniques, nous qui ne possédons que cela! Soyons fiers que, parfois, de nos yeux monotones, ruissellent des larmes d'un goût sans réplique à travers une éternité!

Mon père et moi, nous nous étions séparés tard dans la nuit, dans cette insomnie tendre et funéraire, cette

nuit où, seuls devant l'ombre, nous avons veillé un mort qui n'était pas là, et d'avance étendus en lui, tous les jeunes morts qui allaient mourir.

Je m'étais endormi tard, d'un sommeil presque sans rêve; qu'aurais-je fait de rêves? Mon âme les chassait comme des arabesques inutiles. La vie, alors, n'était qu'un songe? Que m'aurait apporté ma grande imagination vagabonde de la nuit de plus surprenant que la réalité du jour? La chambre où l'on s'éveille possède l'âge de notre enfance, de la lumière, des souvenirs?

Comment lutter contre cette jeunesse inscrite le long de ses murs? Tout de suite, je ne réalisais rien!

J'avais tout oublié en dormant, je ne m'éveillais plus dans la réalité de la minute, je m'éveillais dans mon adolescence, dans ma dix-neuvième année, dans une matinée fraîche qui mettait autour de moi du soleil presque puéril!

Pourquoi faut-il tout réapprendre? Pourquoi le sommeil n'est-il pas un suicide permis et quotidien où l'on tue entièrement celui qu'on était hier? Pourquoi chaque matin de nous-même n'est-il pas un aventureux jeune adolescent oublieux de son passé et qui a la conviction de ceux qui ne connaissent rien?

En une seconde, tout me revint à la mémoire. Le dîner de la veille, la voix de Stéphane Sauvage, la mort de Jaurès, mon retour, mon père.

Ah! comme mon premier mouvement fut irrésistible! Entraînés loin l'un de l'autre aux quatre coins de la pensée, nous nous étions, mon père et moi, réconciliés hier au soir! Il y avait eu cette chose inconnue, surpre-

nante, plus passionnée que toutes les réconciliations amoureuses, cette chose d'une telle intensité, que ses amis n'auraient jamais voulue, auraient empêchée de toutes leurs forces, dont Stéphane me défendait, redoutant de perdre ainsi l'influence qu'il avait sur moi. Oui; nous, ces deux êtres entre lesquels le monde voulait établir des abîmes, parce qu'il nous sentait si uniques que nous aurions pu nous passer du reste de l'univers, nous avons pleuré l'un contre l'autre! J'avais mis ma tête sur son épaule, faible et puissante, et sans personne là pour nous voir, sans princesse Olkonsky, sans témoins, sans tous ces juges prêts à nous condamner, que sont les amis intimes, nous avons été, pendant des heures et des heures, deux êtres pour qui le passé, les idées, les préjugés, le monde, n'existent pas, et qui se retrouvent dans la simplicité de leurs cœurs.

Ah! comme j'aurais voulu crier, ce matin-là, à toutes choses, au paravent de laque, au grand miroir : « Je suis réconcilié avec mon père, il n'y a plus rien entre nous, mon père et moi, nous sommes réconciliés, car je l'aimais — a-t-il jamais su combien? Je n'ai jamais rien sacrifié à son désir de mon âme effrénée, de cette chose sans renoncement qui me constituait dans toute sa frénésie, mais a-t-il jamais su combien son visage entrevu, son visage évoqué me bouleversait, me déchirait, remuait jusqu'aux fibres les plus profondes de moi-même : Je n'ai jamais été celui qu'il voulait! Je n'ai jamais répété les paroles qui venaient de son âme, à cause de cet astre indépendant qui se consumait en moi, m'interdisait de vivre dans le rayon d'un autre! Mais a-t-il jamais su

combien de fois sa pensée, ses paroles habitaient en moi ! A-t-il jamais pensé que, jusqu'à mon dernier soupir, il n'y aura pas eu, en moi, une émotion sur deux qui ne remonte à lui comme à sa source ! A-t-il su, ce matin-là, dans le chaud soleil puéril de juillet qui inondait ma chambre, combien j'ai été joyeux, joyeux, malgré le cataclysme présent, joyeux malgré tout ce que je prévoyais à deux pas, de me dire qu'il n'y avait plus rien entre nous pour nous séparer. Ma première idée fut de courir à lui. Hier au soir, nous nous étions séparés comme deux amis. Je voulais le voir ce matin !

Je m'habillais vite, il me semblait que j'étais un autre. Aussitôt prêt, je descendis. Je heurtai à sa porte. Je compris que je pouvais entrer à une voix qui me répondit, une voix qui n'était pas la sienne, une voix que je connaissais.

Père, pourquoi, chaque fois que je suis allé à vous, la voix qui m'a permis d'entrer n'était pas la vôtre ?

Pourquoi y a-t-il toujours des êtres entre les êtres, des volontés entre nos pensées, des réponses étrangères entre nous ?

J'entrais dans la chambre d'hier au soir ; était-ce possible que ce fût la même ? Les chambres appartiennent-elles si fortement, si faiblement, aux émotions ?

Pourquoi, dès que j'entrais, celle qui m'avait été si lumineuse dans sa douleur d'hier au soir me semblait-elle si oppressante ? Père, père, nous ne nous aimerons plus ! Cela avait été bref, éphémère, fugace ainsi qu'une minute d'amour, dans la durée humaine ! Ne les retrouverons-nous jamais, ces minutes ?...

Mon père était assis à sa table ! Il semblait écrire.... Il ne se retourna pas immédiatement. Il y avait autour de lui des journaux, des lettres, le téléphone qu'on venait d'apporter !

Ma grand'mère était là, en tenue de voyage, mais dans une tenue de voyage qui ne cessait pas d'être un deuil réglementaire ; elle se tenait auprès de la cheminée. C'est elle qui avait dit : « entrez ». C'était sa voix qui m'avait permis de pénétrer auprès de son fils.

Droite, noire, ne perdant pas un pouce de sa taille, elle me semblait une sentinelle hautaine qui recommençait à veiller sur lui ! Je m'approchai ; elle me dévisagea comme elle seule sait dévisager ; elle me désapprouva dans un seul regard et elle sembla m'effacer un peu plus de sa pensée en m'effleurant le front d'un baiser !

D'où était-elle venue ! Hier, elle était encore à la campagne, là-bas, à Aigues-Mortes, restée avec Perronne, il n'y avait pas eu d'annonce de son retour... et elle était là, comme depuis toujours, dans la lumière grise du matin.

— Je suis arrivée à sept heures avec Perronne. (Les trains de ma grand'mère s'arrangeaient inévitablement pour arriver à sept heures.) La campagne devenait sinistre.... Des bruits de guerre partout. Et puis, j'ai pensé que ton père pourrait avoir besoin de moi.... Enfin, je suis là,

« Je suis là ».... Elle disait cela comme si, véritablement, cela pouvait avoir quelque influence sur notre bonheur, comme si les choses allaient devenir autrement dès la minute qu'elle était là.

— J'ai téléphoné ce matin chez Sophie et chez Corisande (c'étaient ses deux filles), leurs deux maris partent le premier jour....

Les choses étaient donc si prochaines, si définitives ! L'émotion qui nous avait, hier au soir, envahis et remués, mon père et moi, avait jeté une vapeur dans mon âme. J'avais pressenti tout ce qui arrivait, mais dans cette sèche femme en noir, arrivée de la campagne, à l'aise dans ce nouveau royaume de mort qu'elle semblait inaugurer, je savais que c'était ainsi : « leurs deux maris partent le premier jour ».

Le premier jour, c'était demain, tout à l'heure, peut-être même maintenant.

— Toi, tu es trop jeune encore, me dit-elle, avec un ton mêlé de dépit, de regret, et comme si véritablement elle me déposédait d'un honneur.

Mon père s'était retourné, je haïssais l'espace qui nous séparait et où ma grand'mère semblait faire régner son oppressante atmosphère ! Maintenant, elle avait repris son chapelet. Elle l'avait tiré de je ne sais où, d'un sac, de son mouchoir encadré de deuil, et il avait brusquement apparu dans ses mains comme un collier sombre où les médailles d'or mettaient des pauses entre les prières.

Et elle l'égrenait tout en parlant !...

Elle disait, sèchement, la campagne révolutionnée, l'annonce que ce serait le tocsin lui-même qu'on ferait sonner à la minute précise de la mobilisation, sa hâte à venir dès qu'elle avait su que la guerre était si proche, leur difficulté à trouver un wagon présentable, Perronne

et elle, dans ces trains bondés qui remontaient vers Paris, comme si, brusquement, le sang de la France refluaît à son propre cœur!

Elle disait le voyage dans le wagon, sans possibilité de sleeping, de ces sleepings qu'elle ne prenait jamais, qui lui inspiraient une espèce d'horreur comme si c'était véritablement quelque impudique invention moderne du diable.... « Croyez-vous, ces petits lits suspendus pour des gens qui se déshabillent dans des trains! » ces sleepings qui, tout à coup, lui manquaient impérieusement dès l'instant où il ne lui était plus possible d'en prendre!

Elle disait les fréquentations paradoxales, une jeune femme qui avait voyagé avec eux d'Aigues-Mortes jusqu'à Paris, une femme de rien, disait-elle, aussi passionnée que si elle était seule et qui avait sans cesse pleuré sur l'épaule de son fils menacé, de son fils de vingt ans que, sans doute, on allait lui prendre, tout de suite, dès le premier jour, sans lui laisser le temps de s'habituer, si tant est qu'on s'habitue jamais à voir s'en aller dans la mort ceux qui sont votre vie tout entière! Toute la nuit elle avait pleuré. On ne pouvait pas dormir à cause de ses sanglots, toute la nuit, sans une minute d'interruption! Y a-t-il donc tant de larmes que cela, en nous, pour couler indéfiniment?

Elle dit l'arrivée à la gare de Paris, cette gare déjà altérée de départs, cette gare qui semblait déjà avertie qu'elle deviendrait une des portes de la mort, une des arches sous lesquelles il faudrait passer pour devenir un assassiné ou un assassin!

Oh ! ma grand'mère ne parlait pas ainsi : c'est ce que je lisais dans ses paroles sèches, c'est ce que j'apercevais en arrière-plan de ses mots sans tendresse, de ses descriptions brèves, narquoises, presque indifférentes, où transparaissaient toutes ses préoccupations de ménagère géniale!...

Et les grains du chapelet glissaient sous les doigts incolores ! Et chaque prière mnémotechnique contour-
nait le récit comme une arabesque sans importance !

Non, elle ne devait pas haïr la guerre, que lui impor-
tait cette immense épidémie de mort, elle pour qui la mort n'était rien !

Que lui importait tout ce sang en préparation, comme un fleuve prêt à absorber le monde !

Les siens n'étaient-ils pas dans le tombeau, à l'except-
tion de son fils, qui était trop âgé pour partir ! Ses autres
enfants n'étaient-ils pas des filles ?

Allez, les autres pouvaient bien disparaître, eux aussi.
Une immense saignée ne pouvait pas nuire à cette nation
éperdue où les gens lui avaient semblé perdre le peu de
tête que la Révolution leur avait laissée!... Et puis, du
même œil gris, de ce vaste œil sec et impérieux où les
larmes seraient incapables de naître, n'en avait-elle pas
vu déjà, des guerres, n'en avait-elle pas toujours vu,
ne fallait-il pas qu'il y en ait éternellement, de par la
tradition même de notre race, de notre famille ? N'y en
aurait-il pas toujours !

La guerre, comme le baptême, comme l'extrême-
onction, n'était-elle pas un sacrement irremplaçable.

Ainsi pensait-elle dans une des dernières journées

de la vie, sentinelle noire au bord de l'âme du feu ! Tandis que le chapelet semblait s'épuiser entre ses doigts, tandis que le nom de Dieu, devenu un mot à qui la piété perpétuelle finit par faire perdre son sens, glissait sous ses lèvres sans qu'elle l'implorât !

Oui, à cette minute où ceux qui ne crurent pas ont levé eux-mêmes les yeux vers un ciel qu'ils savaient vide, droite dans la rigidité ferme d'elle-même, ma grand'mère ne demandait rien de supplémentaire au Dieu qui lui obéissait ! Elle marmottait les mêmes prières étroites que tous les jours ; elle ne poussait pas, elle qui croyait, un seul cri suppliant vers ce Dieu dont elle pensait qu'il pouvait tout, pour lui demander d'arrêter la guerre !

J'avais toujours ! Maintenant, j'étais près de mon père ! Où étaient ses yeux ? J'avais senti le regard de ses yeux d'hier au soir. Ses yeux de ce matin ne m'appartenaient plus ! Quelque chose de plus fort que lui-même semblait brusquement le reprendre en servitude. Je n'osais même pas baiser son front, ce front où sa magnifique pensée s'amassait sans cesse pour rejailir ensuite sur le monde !

A quoi bon tendre les bras, pleurer, ce n'était plus lui ! Il n'était rien arrivé d'autre, et je ne le reconnaisais plus ! J'aurais voulu supplier, appeler, je sentais que l'abîme, de nouveau, s'était creusé entre nous, qu'une minute avait tout supprimé.... Je sentais que maintenant, pendant cette période infernale, nous serions deux étrangers l'un pour l'autre !

Ah ! mon père, mon père, si vous saviez combien j'ai

souffert ce matin, combien je me suis senti votre orphelin à cette heure!

Alors, j'ai reculé, j'étais venu plus spontanément, plus tendrement qu'un fils, au-devant de son créateur! J'étais venu comme un ami vers l'ami qu'il préfère, vers ce frère qu'il s'est choisi, dans le court espace de la vie. Et il ne restait rien de tout ce que j'avais espéré! Il ne restait plus rien de la précieuse, de la sublime intimité de la veille, de cette divine fusion de nos âmes!

Hier au soir, il y avait eu des paroles, des silences, des regards échangés avec plus de gravité, plus de solennité tendre que dans une église, et il n'en restait plus rien!

Ce matin, j'avais peur des paroles qui naîtraient, je savais que le carnage au masque d'épopée lui faisait déjà une âme qui appartenait aux hommes, sans participer à rien d'humain!

Je n'entendis que dans un brouillard sa voix qui disait que la guerre serait probablement déclarée demain, que Lermenceau venait de lui téléphoner du Ministère, le nom de Jaurès ne volait même pas dans les airs : peut-être déjà n'y pensait-il plus. La paix était maintenant une chose révolue. La gloire héroïque, d'avance, emprisonnait les âmes!

... Alors, j'ai reculé, je suis parti, je suis parti, sans rien dire, sans savoir pourquoi je partais! Mais pour ne plus être là, devant ce grand front chéri que je ne reconnaissais plus, devant ce regard où je me perdais, pour ne plus être, à cette minute, devant celui qui m'avait transmis la vie sans me transmettre les raisons de la vivre!

VI

Dans l'escalier, près de la porte, je croisais la princesse Olkonsky.

Elle semblait, à la fois, un peu hagarde, perfidement amusée, et tremblante d'une émotion que je mettais en doute. Tout en elle était incroyable, tout s'adaptait si peu aux circonstances présentes qu'il était impossible à un œil un peu raisonnable de ne pas croire qu'elle était déguisée pour quelque redoute exceptionnelle dont elle devançait l'heure afin de s'habituer elle-même à son costume.

En quoi était-elle travestie, ce matin, elle, notre plus grand musicien, et travestie avec une pauvreté somptueuse qui lui donnait à la fois l'air d'une bohémienne de féerie et d'une impératrice de ballet.

Un chapeau de tigre coiffait presque militairement sa figure d'aigle exotique et deux yeux, qui étaient deux petits océans limités d'eau orange et où son génie semblait vivre, faisaient tout pardonner, le chapeau de tigre, les haillons imprécis, tous les vêtements comme accrochés dans une fureur somnambule ! On n'aurait pu se souvenir ensuite d'aucun détail, même d'un ensemble !... Il y avait sur elle, du bleu, du vert, du rouge, plusieurs espèces de fourrures, deux ou trois familles de plume ! On était presque reconnaissant aux deux petits pieds véritablement menus d'être simplement chaussés de deux souliers semblables, tant il aurait semblé naturel

que l'un portât la sandale de Sapho et l'autre la pantoufle de Badroulboudour.

Elle semblait étonnée de me voir là, à cette heure.

— Je viens de chez mon père, dis-je avec une certaine arrogance, en appuyant sur le mot *mon* ; nous avons, hier, passé la soirée ensemble.

Je voulais bien lui montrer que si elle était digne de recevoir ses confidences, j'étais digne, moi, qu'il pleurât sur mon épaule.

— « Il était bouleversé hier au soir, très bouleversé en me quittant », reprit-elle. Cette mort, et aussi cette gloire dans l'air !... On se sent brusquement d'ici ce matin, on se sent française, « en vérité » — elle appuyait sur les mots — « dès que l'air, la lumière, la liberté semblent menacés ». Les mots eux-mêmes paraissent plus doux, comme si le langage était en danger !... Ah ! quel magnifique réveil du patriotisme de cette race ! Est-ce à la fois brutal et beau ! Ce matin, en venant, j'aurais voulu serrer les marronniers de Paris sur mon cœur ! »

Je ne répondis pas. Elle aussi, cela l'exaltait, elle qui aurait dû aimer la Beauté, elle qui avait fait chanté la Musique, la grande Musique, comme une arche d'alliance au milieu des peuples !

* * *

Ah ! qu'elle aille là-haut, elle parlerait devant ceux qui la comprennent !... Je ne me souviens plus de ce que je lui dis, mais je m'en allai.

Je ne me souviens plus de ce que je lui dis, mais je

fus vite en bas ! Dans l'air vif du matin, au milieu même du jour ! Jamais une plus exquise matinée n'avait illuminé le petit jardin de la rue déserte ; le jardin familier et paisible n'était pas éblouissant, mais parfait, d'une douceur, d'une singulière pureté. La pelouse de juillet venait d'être coupée. Sur un massif, il y avait des roses, le jardinier aiguisait sa faux. Si les serviteurs n'avaient pas formé des groupes autour des journaux, on aurait cru à un matin ordinaire, à n'importe quel frais matin de juillet !

Où aller ? Où courir ? Où trouver des êtres qui pensent comme moi, qui sentent comme moi, qui, dans cette aube monstrueuse, ne sont soulevés d'aucun amour, d'aucune exaltation héroïque, d'aucune allégresse sanglante, des êtres qui n'arriveront jamais à rien trouver de beau dans la déclaration que quarante millions d'hommes font à quarante millions d'hommes qu'ils vont se se décider à les tuer.

Où trouver des êtres pour qui, à cette minute épouvantable, les vieux mots ressassés, remâchés, répétés mille fois, de revanche, de sang à faire verser, d'expiation, d'honneurs mal placés, ne sembleront qu'une monnaie qui n'aura plus jamais cours ?

Parmi ceux de ma famille, parmi ceux de ma race, parmi ceux de mon pays, personne ne pense comme moi ! Où trouver des êtres qui ne sentiront, ce matin, qu'une angoisse à se briser la tête contre le mur, des êtres qui auront le courage de dire qu'il n'y aura jamais rien de sublime dans la guerre, des êtres qui, en cette minute, en voyant passer un drapeau, seront assez dégagés d'eux-

mêmes, assez sortis de la gangue de leur famille, assez individualistes en un mot, pour que, malgré les cris du cafetier qui assure qu'on les aura, malgré le petit boucher frisé du coin qui se relève la manche, en souriant de la pile qu'on va leur flanquer, malgré la mentalité de boxeur et de saint-cyrien d'une génération toute entière, n'y verront que la loque sordide et teinte de sang à qui il ne faudra jamais pardonner tous ceux qui sont morts pour elle !

Où sont-ils ceux qui, comme moi, se sentiront seuls en ce jour au milieu d'une foule anonyme, au milieu de la grande incompréhension générale, au milieu de la fournaise des peuples ; ceux qui, comme moi, diront au soleil, en levant les yeux vers lui, au vieux soleil fatigué de se lever tous les jours :

« Soleil, on va se tuer devant toi !

« Soleil, une fois encore, les hommes, toujours aussi barbares, vont recommencer leur lutte sans issue ! On entourera d'idéal, on déguisera d'une magnificence de croisade cette lugubre aventure, mais ce sera toujours la même lugubre aventure, les mêmes travaux forcés du courage, le même bain en plein air sous le ciel civilisé d'Europe, la même soif insurmontable de sang et de griserie, la même tricherie héroïque et frelatée qui traverse l'Humanité tout entière !

« Devant toi, Lumière du jour, les hommes d'aujourd'hui, en qui semblait renaître peu à peu l'âme de la beauté ressuscitée, vont reprendre leurs vieilles traditions de massacre. Ils s'arracheront la seule chose qu'ils possèdent, la touchante, l'inexplicable, l'irréparable vie.

Sans savoir quel trésor est devant eux, ils frapperont dans la chair irremplaçable. Des génies adolescents assassineront des génies adolescents !

« De jeunes Goëthe aux yeux purs, portant dans leurs âmes tous les Faust de l'avenir, comme un flambeau du feu, supprimeront nos jeunes Chéniers et nos jeunes Pascals. La Pensée fusillera le Rêve ! La Métaphysique, la Musique ! Partout, au fond des cœurs de vingt ans, des cœurs encore ignorants de toute la chose lumineuse qu'ils portent, les mélodies futures seront tranchées au fil des baïonnettes !

« Cette seule chose qui existe, la Beauté, déesse en soi dont le temple demeure, seule foi dont on puisse, en disparaissant, emporter avec soi la certitude éblouie, qu'en restera-t-il ? Quel naufrage fera-t-elle dans cette mer de sang ?...

« Lumière, toi qui éclaireras ces choses, toi qui les jugeras du haut de ton grand silence mobile et doré, toi qui verras, de deux âmes exceptionnelles heurtées l'une contre l'autre, rester deux cadavres froids, toi qui, longue infirmière d'or des champs de bataille, demeureras peut-être la seule à savoir tout ce qui est disparu dans ces jeunes gens qui tomberont, tout ce qui, en eux, sera à jamais tari, supprimé, perdu, de jeunesse qui ne pourra plus revivre, de tristesse qui ne pourra plus s'enivrer d'elle-même, de chefs-d'œuvre qui ne pourront plus jamais naître, je fais devant toi un serment sacré :

« Quoi qu'il arrive, quoi que demain nous réserve, de quelque haine et de quelque mépris que je puisse courir le risque, je te fais un serment, Lumière.

« Malgré l'âme de mon père qui, dans sa grande pureté candide, s'illusionnera encore, verra luire les étendards blancs et n'entendra pas les cris de ceux qui se décomposent avant de mourir, verra les visages extasiés frappés en tête d'un régiment qui charge dans les fleurs, et continuera toujours à ignorer les douloureuses, les abominables blessures ; malgré les discours que feront les pères sur les purs tombeaux de leurs enfants morts, malgré les chercheurs effrénés de la gloire qui l'exploiteront comme des mineurs équivoques, malgré les grandes intelligences ambitieuses qui se bâtiront, sur le sang, une arche de prospérité d'où ils chasseront toujours les colombes, malgré tous ceux qui voudront faire de la guerre quelque chose de beau, d'utile et de nécessaire, je te jure, ô Lumière, de garder la même horreur de ce qui va arriver, je te jure de mourir plutôt que de renoncer à la moindre de mes rébellions, je te jure, devrais-je être seul sur le roc solitaire de ma jeunesse insultée, de continuer à maudire tous les prétextes séculaires aux noms desquels les hommes se tuent ! »

VII

15 Septembre.

Salvati et Placuit.

(Épithaphe du jeune Septentrion).

Et, ce soir-là, je suis allé au bal.

J'ai dansé, quand on allait périr, et je le savais.

Je réalisais la tragédie et je suis allé au dernier bal donné avant la mort!

Quelle frivolité s'unit, au fond de mon âme trouble, aux révoltes les plus profondes!

Ceux qui m'auraient vu, à cette heure-là, n'auraient jamais pensé au cri que j'avais poussé devant le soleil qui allait voir mourir.

Je ne veux pas me peindre sous des couleurs plus nobles que les miennes! Ce livre n'est pas une apothéose. Ce livre est un incendie! Il faut qu'il ressemble à ce bûcher où Sardanapale a fait tout brûler, les couronnes impériales, le bois précieux du trône, les servantes de ses amours, et jusqu'à la dignité de son âme!

Ce livre n'est pas une excuse! Il ne se traîne aux pieds de quiconque pour lui demander pardon. Il n'implore aucun souverain, aucune divinité, aucune puissance. Il n'est qu'une grande protestation générale, une grande accusation contre tout, contre l'univers, contre moi-même.

Que celui qui oserait écrire sur un feuillet les états contradictoires de son âme et pourrait le relire sans effroi me lance la première pierre! Je la ramasserai pour la lui jeter au visage et lui en faire une cicatrice éternelle.

Ah! ce n'est pas beau, l'âme humaine, même la sienne! Rien ne s'y ressemble, rien ne s'y lie. Ici, les aspirations les plus hautes, là, les plus troubles rappels terrestres. Ici, comme une sorte d'aile qui veut se former! Là, une étoile qui veut aller luire dans tous les ruisseaux! Ici, quelque chose qui a toutes les élévations, toutes les exaltations, toutes les ascensions vers les astres! Là, le gouffes....

Qui me dira si je suis un monstre ou un précurseur? Qui me dira si je suis le dieu éphémère de cet âge décomposé ou le prophète d'une époque qui va naître! Qui me dira si je suis, moi, le dernier de ma race qui va finir, le suprême représentant égoïste d'une hérédité composite, ou le premier d'une humanité future, le premier d'une race qui, bientôt, apparaîtra dans le monde, armée de mes idées, éveillée à de nouvelles audaces, à de nouveaux horizons, à une nouvelle morale!

Je n'ai pas transmis le flambeau! Je ne le transmettrai pas! Je ne créerai aucun homme, aucune femme à mon image! Je ne serai solidaire d'aucune humanité, ni dans l'espace, ni dans le temps. Je refuserai d'alimenter de ma nostalgie et de ma langueur un être vivant, formé à ma ressemblance, et qui pourrait être mon ennemi, un être qui pourrait se dresser devant moi avec tout l'inconnu de son cerveau, avec, au delà de ses yeux familiers, cette sixième partie du monde à jamais secrète qui s'appelle une pensée humaine!...

Je ne créerai pas ce nouveau précipice sur lequel mon âme penchée aurait le vertige. Je n'ai pas compris mon père! Mon père n'a pas dû comprendre le sien.... Chaque être est plus seul, quand il essaye de ne plus l'être, que lorsqu'il se résigne à la solitude.

Je refuse de donner la vie comme je refuserais de donner la mort! Je refuse d'être, ou bien cet assassin immédiat qui verra couler le sang même de sa victime, ou bien cet assassin à une plus longue échéance qui sera peut être mort avant que son crime ne s'achève!

Depuis que le monde est le monde, sans raison, sans cause, les êtres se tuent et ceux qui nous font le don de la vie nous font aussi celui de la mort ! Nos premiers assassins sont les deux êtres momentanément séparés de tout, qui, dans une minute de frénésie, ont déterminé le commencement de notre cœur.... Ils ne l'ont pas su ! Ils ne l'ont pas cru ! Ils auraient ri, si, en regardant l'enfant dans son berceau comme un despote fragile, on leur avait dit qu'ils venaient de tuer un homme....

Moi qui ai dédaigné d'être un créateur, n'aurais-je été qu'un destructeur ? Moi qui n'ai rien voulu continuer, n'ai-je rien commencé tout de même ? De ce fait que mon esprit impérieux pulvérise les prétendus diamants de la morale courante, n'aurais-je rien construit en effet ! N'aurais-je amassé qu'un peu plus de cendres sur les cendres de tout ? Ah ! cela n'est pas acceptable !

Ne suis-je qu'un égoïste ? Non, ce matin, j'ai tremblé pour une idée, pour un danger que je ne courais pas. Mais cette horreur de la guerre n'est peut-être, après tout, qu'une lâcheté détournée ? Non, puisque je ne pensais pas à moi et que rien ne m'en menaçait.

Quand j'ai pris le soleil à partie de ce qui allait se passer devant lui, j'ai, malgré tout, jeté les bases d'une espérance future, comme l'archange annonciateur d'une **Passion nouvelle** !

Mais alors, pourquoi suis-je allé à ce bal ! Comment ai-je eu le cœur, la force, l'arrogance d'aller à ce bal, le trouble orgueil de m'y montrer ? Par quelle mystérieuse protestation ? Cherche, fouille en toi-même, créature complexe et misérable, formée de toutes les contradic-

tions; cherche, âme en proie aux émotions du néant et à celles du plaisir!

Y suis-je allé par fanfaronnade, pour bien prouver que je ne partageais rien des émotions communes, que je n'étais pas un de ceux qui priaient maintenant devant un drapeau? Y suis-je allé par indifférence pour toutes ces nations qui veulent courir à leur ruine? Eh bien, qu'elles y courent, puisqu'elles le veulent! Y suis-je allé par ennui, rien que par ennui? Y a-t-il tant d'endroits où passer les veilles de grandes catastrophes, quand on possède un cœur sans unisson? Vous qui m'avez reproché cette distraction funèbre, savez-vous quelle était l'angoisse secrète de ma danse? Étais-je obligatoirement indifférent parce que je n'ai pas passé la soirée dans ma famille, où l'on me comprenait si bien?... Étais-je forcément un monstre parce que j'ai dansé ce soir-là?

En quittant la princesse Olkonsky, je m'étais trouvé dans la rue, malheureux, seul! J'ai dit mon dénuement dans cette solitude glaciale que j'éprouvais. Je lui demandais l'automobile, je lui donnais l'adresse de Stéphane. Hier au soir, je l'avais quitté brusquement au café de Paris. Je lui devais presque des excuses, et puis, j'éprouvais le besoin de causer avec lui, de voir se refléter, dans son intelligence dangereuse, le visage de l'heure....

L'auto roulait dans Paris! Les maisons baignées de soleil s'étiraient dans la chaleur. Et partout ces groupes, ces groupes sur les plates-formes, les mêmes que dans le jardin, tous ces petits groupes anxieusement formés autour du journal qui paraît, comme autour d'un docteur qui donne des nouvelles.

Au coin de l'avenue des Champs-Élysées et de la place de la Concorde, le chauffeur stoppa brusquement, sans me demander la permission, et arracha à un camelot, plutôt qu'il ne lui prit, un journal de midi qui devait paraître et dont il lut rapidement la manchette comme on lit le bulletin d'une santé chère. Puis il me tendit le journal à travers la vitre que j'avais fait baisser comme un miroir inutile.

Je fis signe que non ! Je sentais que le sort en était jeté. Une heure de plus ou de moins, je sentais que la grande chose était en mouvement, qu'elle arrivait, qu'elle ne pouvait plus ne pas venir !... Qui, d'ailleurs, lèverait un doigt pour l'arrêter ? Quel peuple, véritablement, au fond de lui-même, détestait assez violemment le meurtre ? Quel peuple, au fond de lui-même, puisqu'il se trouvait à ses propres yeux des excuses suffisantes pour devenir à la fois une victime et un prétendu sauveur, aurait le désir secret de l'interrompre ? L'homme qui le détestait était mort hier au soir !

Entre, Guerre, dans les nations qui te méritent ! Viens vers les traîtres à leurs idées qui oublieront leurs utopies célestes dans un réveil de barbarie ! Viens chez ceux qui s'élancent aux fenêtres dès qu'une musique militaire passe !...

Qui a dit que l'on détestait la guerre ? Est-ce qu'il y aurait encore des casernes si l'on détestait la guerre, des généraux si l'on détestait la guerre, un palais, au fond d'un jardin de la rue St-Dominique, qui porte son nom et qui a une odeur d'obus et de poussière ?

L'Arc de triomphe, qui est au sommet de l'avenue, est

une immense bouche ouverte qui semble espérer des héros futurs. Sur ses murs, il y a des noms de Victoires....

Viens, Guerre, chez le peuple qui écrit encore sur ses Arcs de Triomphe les dates où le sang a coulé : il ne te déteste pas !

Jadis, tu m'as été cher, toi qu'on croisait en rentrant du bois. Je t'ai vu sur des brouillards légers, enveloppé de ce qu'ils ont de vaporeux, les matins où je revenais à cheval.... Du fond de la porte Dauphine, tu surgissais comme une arcade grecque, avec un ciel délicieusement léger inséré dans ta coupole.... De loin, tu n'avais plus rien de guerrier ! Tu n'étais plus le monument construit dans la gloire militaire et dans le roc brut !

Tu étais, de loin, une forme grise, une Acropole moderne, une borne de pierre que les amants de la nuit pouvaient prendre à témoin de leurs amours passagères !

Tu étais comme un fragment de l'espace confondu à cet horizon que d'autres yeux avaient vu avant les miens ! Il fallait traverser le rayon de ton ombre pour aller au Bois, pour respirer le grand jardin jeté autour de Paris comme une écharpe de fraîcheur, le lac aux cygnes apprivoisés, les roses de Bagatelle, le petit cimetière limpide où l'on n'a enterré que la Guinard et où flotte encore, vers huit heures, une âme tourbillonnante de danseuse, doux cimetière si solitaire, construit, sans le savoir, pour une seule morte, et où les amants de Paris peuvent, comme dans une ville italienne, jeter des baisers sur un tombeau.

Si tu n'étais que ce brutal rappel à des vertus belliqueuses, comme tu pèserais sur nos âmes ! Ta place au

nom d'astre ne pourrait respirer sans qu'on te supprime ! Tout le jardin, toute l'avenue étoufferaient de toi !

Mais tu es autre chose ; je te dépossède avec ironie de ta première destination, car les monuments oublient le sens primitif attaché à leur première pierre et les femmes pensives du Caire s'asseyent, parfois, sur les cercueils de leurs anciens rois !

Qu'un Rouget de l'Isle dorme aux Invalides, près de Bonaparte ? C'est là sa place !

Qu'on unisse au héros qui fit mourir le chanteur aux rythmes duquel on a tué !

Que les populaces du dimanche aillent, en voyant des drapeaux, se pencher sur ces vasques d'ennui, d'où rien ne monte que les explications d'un gardien, cela n'est pas mon affaire !

Tu n'appartiens plus aux victoires inscrites sur ton nom, aux guerriers qui défilent sous toi. Ton rôle est à la fois plus intime, plus déchirant et plus solennel !

Depuis que tu apparus dans le soir, Immense silhouette, plus douce lorsque les crépuscules s'enroulent à tes pierres, je pense aux regards qui se sont posés sur toi. Lamartine a suivi, de son œil pur, ta pierre ténébreuse, en promenant ses lévriers.... Musset lui-même a pu t'apercevoir... et la douce Castiglione, éperdue de sa propre beauté, qui traversait, le soir, ta place nocturne dans sa voiture tendue de satin blanc....

Arc de triomphe, tu es le rendez-vous des regards, tu es le suprême reposoir où je peux retrouver un peu des yeux morts qui t'ont considéré et où je pose les

miens anxieusement, pour que ceux de demain, d'après-demain, de toujours, y découvrent, comme une étincelle vibrante, le regard frémissant que j'y pose aujourd'hui!

VIII

16 Septembre.

L'automobile stoppa chez Stéphane, devant l'entresol de l'avenue Henri-Martin.

Il m'attendait! Il pensait que j'allais venir.

— Je ne savais où vous trouver, me dit-il, vous m'avez quitté bien légèrement hier au soir.

— J'étais chez mon père, vous auriez pu m'y téléphoner, m'écriai-je.

— Croyez-vous?... — Il me regarda avec ironie. — Votre père ne doit pas beaucoup aimer que je vous téléphone... chez lui....

Il y avait, sur son visage, cette même expression mordante qui semblait exclure le cœur! Jamais je ne l'éprouvais plus qu'aujourd'hui!

Lui dont, à certaines heures de ma vie, j'avais partagé les idées avec une si complète sécurité, lui, mon professeur d'existence, lui dont l'intelligence avait reflété la mienne et avait en quelque sorte été sa réplique et sa révélation, il me semblait, ce matin, qu'il jouait un rôle! A la lumière crue de la vie, je lui trouvais, pour la première fois, quelque chose de froid, de glacial, quelque chose d'insensible! Commandait-il à tout lui-même avec une pareille force et sa doctrine n'était-elle qu'une exploitation de son caractère?

— Vous restez déjeuner, n'est-ce pas? Il le faut!

Je n'avais pas de motif de refuser : je sentais, entre lui et moi, une secrète mésentente, comme je la sentais entre moi et mon père; mais d'un ordre différent! Ses idées étaient presque toutes les miennes et ce n'est qu'au fond de son âme, à leur source même, que je concevais quelque chose qui ne s'adaptait pas à la mienne.

Sans doute pensait-il comme moi, mais pas pour les mêmes motifs! Sommes-nous donc seuls, toujours!... Seuls devant celui qui nous a créés parce que nous pensons différemment de lui, seuls devant celui que nous avons choisi pour naître, parce que nous mettons en doute la sincérité de sa doctrine!

— Eh bien, alors, ça y est, me dit-il. C'est la guerre.... A propos, mon cher, vous venez toujours au bal, ce soir, chez Winnie de Polastron? Il est indispensable d'y aller....

Il disait cela avec calme, avec cette même imperturbabilité dont il s'était fait une loi et qui lui interdisait tout étonnement, même devant sa propre pensée.

— Je n'y ai pas réfléchi, lui avouai-je simplement. Je pensais que, devant les événements actuels, Mme de Polastron remettrait son bal.

— Vraiment!... Eh bien! rassurez-vous, mon cher, elle n'a pas fait cette sottise. Son bal, mais elle ne pense qu'à cela! Ce sera le dernier de la saison, le plus beau et le plus tragique évidemment, celui où l'on enterrera aux sons du suprême orchestre tzigane toute une civilisation et la douceur d'exister! Tout le monde y sera.

— Voyons! vous êtes fou, Stéphane! Vous ne pensez

pas une seconde que, ce soir, avec ces mauvaises nouvelles....

— Je vous dis, mon cher, continua-t-il avec flegme, en choisissant une cigarette dans mon étui d'agate que j'avais posé nonchalamment sur la table, que tout le monde y sera. Je pense qu'il n'y manquera pas une seule personne importante de la Société parisienne ! Rien ne sera mieux porté que d'y être ! Et vous ne me ferez pas croire que vous, le jeune Dieu de cette civilisation expirante, vous, en qui tout un siècle finissant découvre, en quelque sorte, son symbole, vous refuserez d'y aller, comme n'importe quelle bourgeoise préoccupée de préparer à son fils le trousseau qu'il faudra qu'il emporte à la guerre!...

Stéphane Sauvage s'était appuyé à la cheminée, dans la pose qui lui était familière, sa main puissante dans son gilet. La lumière projetée sur sa figure le révélait complètement. Jamais tout ce qu'il y avait de cynique et de brutal dans son apparence physique ne m'avait frappé à ce point, et il s'établissait entre lui et mon père, dans ma pensée, une comparaison qui ne parvenait pas à lui être favorable.

Je revoyais la figure d'hier au soir, voilée de malentendu, mais éclatante de noblesse et à qui sa dureté périodique ne semblait qu'une crispation involontaire de pudeur, le front si vaste que l'atmosphère en était comme solennisée, le visage dont la charpente semblait une âme objective. Oui, il y avait, dans les idées de mon père, quelque chose qui m'épouvantait, quelque chose que je ne pourrais jamais supporter, jamais admettre !

Cet idéal qu'il créait, je n'y croyais pas, et aucun effort désespéré ne me ferait parvenir à y croire, mais il y avait, dans le visage de Stéphane, une expression que je ne pourrais jamais parvenir à aimer. Ses idées, ses paradoxes, son intelligence même, m'en semblaient dépréciés. Elles m'apparaissaient brusquement comme le jeu supérieur d'une intelligence désinvolte et non plus comme les cris particuliers d'une âme !

De quelque côté que je me tourne, à quelque maître que je m'adresse, quelque chef à qui je veuille demander une ligne de conduite, j'en retombais toujours sur ma solitude.

Aux grandes heures les âmes comme la mienne ne sauraient jamais penser en commun.

Oui, je ne voulais pas qu'on exalte cette guerre ; je ne voulais pas voir le visage de mon père s'illuminer de cette boucherie future, je ne voulais pas entendre Mme Olkonsky protester, avec son accent tchéco-slovaque, de « serrer les marronniers de Paris sur son cœur », mais le ton dont en parlait Stéphane Sauvage faisait aussi se crispier quelque chose en moi. Il y a certaines minutes où les plaisanteries doivent avoir un goût de larmes !

De toutes manières, ce bal me semblait impossible. Le nom que je portais, le rang que j'occupais dans la société, la grandeur glorieuse que m'était le génie de mon père et auquel je n'avais peut-être pas assez pensé, tout cela donnait à mes actions un retentissement que je ne pouvais me dissimuler. Qu'importe qu'un simple intellectuel comme Stéphane Sauvage fasse ce qu'il veut ; je ne pouvais, moi, commettre cet acte agressif contre le

nom même que je porte, contre les idées qu'il représente !

Cela fut ma première impression, celle qui me traversa la pensée tout de suite, mais Stéphane était là et j'avais l'habitude de subir son influence. Je ne dirai pas qu'il me dominait.

Dans cette nature faite de langueur et de frénésie, de faiblesse et de violence qui était la mienne, je ne pouvais subir la domination de personne. Une âme forte eût peut-être pu m'appriivoiser, elle n'aurait pu me soumettre. J'étais, semblait-il, à la merci de toute chose... mais successivement, comme une maîtresse tour à tour fidèle, dans sa pensée, aux amants dont elle change sans cesse....

La partie de moi-même qu'on venait de dominer cessait d'être, comme une nuance d'arc-en-ciel, et la nouvelle couleur qui apparaissait en moi échappait à la domination précédente. Il y avait trop d'êtres en moi, une trop nombreuse diversité d'adolescents semblables mais différents, comme autant de jumeaux ennemis, pour que la pensée d'un maître puisse jamais les assujettir tous. Ainsi le jeune Alcibiade, pour me servir des termes mêmes de Stéphane Sauvage, employés dans les jours de mon adolescence, échappait, par la diversité même de sa personnalité, à l'influence de Socrate lui même.

Personne, en effet, depuis qu'il y a des âmes et qu'elles s'analysent éperdument, n'a pu être plus indifférent et plus impressionnable. Dans une même journée, que dis-je, dans l'espace d'une heure, de quelques minutes, ce qui m'avait ému profondément ne m'était tout à coup plus rien ! Je pouvais penser à quelque chose dont l'idée,

auparavant m'aurait fait pousser un cri, sans la moindre émotion ! J'allais, dans un instant d'une hyperesthésie absolue, à une totale anesthésie intellectuelle !...

J'ai souvent pensé que c'était une richesse que cette diversité de sentiments, que cette impressionnabilité frémissante. Tant d'êtres me l'ont dit, tant d'êtres m'ont juré que c'était là mon plus grand charme, le plus déchirant peut-être. Je ne le pense plus à présent. Je pense simplement que ce n'était que la plus désarmante des faiblesses et comme la punition inconsciente des âmes désorientées. Je pense qu'une grande intelligence comme celle de mon père, lumineuse de clarté et d'équilibre, rayonnante et rassurante, aurait pu, si j'avais su m'entendre avec elle, guérir cette espèce de maladie de l'âme. Ce n'était pas l'influence de Stéphane, je tiens à le dire, mais tout à coup, depuis que j'étais entré ici, mon âme avait changé. Elle avait tourné, pour ainsi dire. L'arc-en-ciel n'était plus à sa nuance de tout à l'heure !

Je ne retrouvais rien en moi de ce grand soulèvement où j'avais retrouvé ce que mon père aurait appelé ma « noblesse d'âme » ! L'exaltation n'avait été qu'un accès. Je n'avais pas pu me soutenir à ce niveau supérieur, d'où je semblais me survoler moi-même.

Tous deux, mon père et moi, nous avons été réunis, rapprochés par une angoisse commune. Tous deux ensemble, après cette émotion de courte durée, nous retombions à notre âme de tous les jours ! Lui retournait à son héroïque illusion, comme je retombais dans mon désenchantement universel ! Et c'était la fin de la crise.

Où ai-je lu ce magnifique passage d'Emerson sur le caractère soutenant de la douleur !

Où ai-je lu ce passage d'Emerson où, devant son fils mort, la violence physique même de son désespoir le rattache à la vie ! Pour des intelligences comme la mienne, souffrir est une distraction terrible qui les occupe ! Une nuit, une soirée, une matinée, la douleur éparse dans l'air m'avait arraché à moi-même. J'avais souffert de la vie et cela suffisait presque à me rassurer sur elle. Transformant le mot de Pascal dans une variante pathétique, j'avais donc pu m'écrier : « Je souffre, donc, je suis ! »

Je souffrais, j'avais souffert et oublié en une minute tout ce désenchantement qui était à la base de moi-même ! Et j'y retombais brusquement. Le néant m'apparaissait d'autant plus absolu, l'univers me semblait d'autant plus vide et plus inexistant, que, pendant quelques heures, la distraction de souffrir m'en avait arraché, comme l'aile planante d'un aigle peut l'éloigner d'un précipice.

Et puis tout à coup, ici, dans cette atmosphère, non pas à cause de l'influence de Stéphane, je tiens à le proclamer, mais à cause de cette faiblesse de l'âme à se maintenir comme cela, longtemps, au-dessus de tout ce qui l'entoure, à cause de cette tendance, toujours, à retomber sur son royaume d'hier, je retrouvais la même impression, le même désenchantement, l'angoisse qui m'avait toujours traversé, qui avait constitué, en quelque sorte, les bases, si ce mot peut s'employer exactement au sujet de quelque chose d'aussi frémissant de ma vie intérieure, l'âme même autour de laquelle ma vie tour-

naît comme un monde misérable autour de l'astre qui le rongerait!

Oui, brusquement, je retombai dans le néant! Et la douleur, la surprise, la découverte de ce gouffre oublié m'aurait fait pousser un cri, si j'avais osé, si l'œil de Stéphane, à la fois si froid, si cynique, aussi absolu à sa manière que la foi de ma grand'mère, ne m'avait défendu, semblait-il, aucune manifestation extérieure de sensibilité!

Tout à coup, dans la petite pièce où nous étions, je n'apercevais plus rien que l'inutilité de tout.

Il y allait avoir la guerre, un grand homme était mort, la Jeunesse entière allait s'anéantir.... Qu'était-ce que cela?

Tous, ne devons-nous pas mourir un jour, entièrement, sans qu'il demeure rien de nous, même de ceux qui auront cru construire l'arme la plus utile? Qu'ils se tuent, puisqu'ils le désirent, ils ne tueront jamais que des morts futurs! J'ai dit que des vivants allaient frapper des vivants, j'ai pleuré sur cela! Bah! il ne peut y avoir qu'une collision de fantômes!

La guerre, les partis, les frontières, les lois, les préjugés, toutes ces choses vénérées ne sont que des divertissements funèbres? Les êtres préfèrent s'assujettir à ces bureaucraties misérables que de se regarder face à face? Si les humains crédules ne se grisaient plus de mensonges, ce n'est pas les autres qu'ils tueraient, c'est eux-mêmes!

Qu'ils continuent donc à se masquer le néant avec des idées de pantin.... Je ne m'astreindrai à aucune de leurs

erreurs, je ne parviendrai pas à y croire; que me reste-t-il : le suicide, déjà!... ou le plaisir, cette espèce d'oubli, de frénésie, de flambeau agité au-dessus de la tête, cette morphine vibrante qui me sert, à moi, de remède, qui m'endort un peu, qui m'apaise....

C'est bien, Stéphane, j'irai danser....

IX

17 Septembre.

*... the first in beauty be the
first in might...*

(KEATS, HYPERION).

... Lui delle vesti e delle chiome il, culto
E degli atti et dei passi, e i vani studi,
Di cochi e di cavalli, e le frequenti
Sale, e le piazze : romorose, e gli orti;
Lui guiochi e cene, e individiate danze
Tergon la notte e il giorno, a lui dal abbro
Mai non si partè il riso ah! ma nel petto
Mel imo petto, grave, salda, immota
Come colonna adamantina, siede
Noïa immortale...

(LÉOPARDI, AL CONTE CARLO PEPOLI).

Oui, j'irai danser, j'irai passer cette nuit chez Mme de Polastron! Je ne connaîtrai pas le sommeil d'où l'on se réveille pour être de nouveau face à face avec un soi-même qu'on a oublié! La nuit ne me sera pas une halte entre le jour et le jour suivant. J'irai à cette soirée suprême.

Stéphane Sauvage n'avait pas lu toutes les pensées

de mon âme. A deux pas de lui, elles avaient dessiné leur courbe sans qu'il en sache rien.

Et il continuait à me persuader d'y aller sans que je cède entièrement, alors que ma décision était prise.

Le déjeuner était prêt dans la petite salle à manger qui donnait sur le jardin, la salle à manger meublée d'objets d'art, de laques précieuses, de toutes les choses que Stéphane aimait, depuis que je lui avais appris à les aimer !

Nous étions servis par un Japonais dont il aimait le service silencieux, glissant, comme feutré d'inconnu. Jamais la luisante petite figure jaune ne m'était apparue plus lointaine, plus indéchiffrable, plus en marge de l'univers. Un Européen, ce jour-là, aurait pleuré en nous servant. Il nous aurait posé des questions. Nous aurions été obligés d'y répondre. Le Japonais, souple, l'objet d'art vivant venu de loin, ne savait rien sans doute de la catastrophe qui planait, et tout demeurait le même en lui, ses gestes de poupée automatique, sa politesse cérémonieuse et même un peu inquiétante.

Dès le déjeuner, Stéphane m'emmène dans la bibliothèque.

Il y avait un sofa pour s'y étendre. Toutes ces émotions de ces derniers jours m'avaient brisé en effet. Un instant, de longs instants, je restais là, dans cette atmosphère des commencements d'après-midi, un peu lourde et où l'être humain, appauvri de sa radieuse matinée, ne se sent plus la force de vivre les heures jusqu'au bout. Je restais là, les yeux fermés sur le sofa, près de la lampe éteinte, de la lampe qui était comme une grande étoile possible.

Et Stéphane continuait à parler :

« Vous manqueriez la chose la plus formidable, disait-il de sa voix un peu sifflante, Paris criera, mais lequel? Depuis quand êtes-vous celui qui s'occupe d'une mesquine populace ignorante de la beauté? Depuis quand l'opinion d'un peuple prévaudra-t-elle contre notre âme? Depuis quand vous précipitez-vous à l'office des sentiments généraux?

Je n'ai jamais entrevu de fête plus belle que celle-là. Elle a quelque chose de tellement arrogant qu'elle semble un défi sublime — le dernier bal avant la mort! Je ne sais pourquoi je pense à cette heure, à un grand canon dans un jardin d'Italie, chez la duchesse Grassioli? Elle avait fait grimper autour des fleurs et des fleurs de toutes espèces et l'instrument de massacre et de mort y disparaissait tout entier. On ne voyait qu'une colonne fleurie et qui semblait renversée. C'est le seul canon qui m'ait semblé utile, — ce porteur de végétation infinie sur qui le miracle avait lieu!

Le dernier bal avant la mort! Pensez-y, vous qui avez voulu être comme le jeune symbole de notre époque, vous qui vous êtes avancé dans un brouillard d'or comme Alcibiade entouré de ses lévriers, comme Antinoüs sur le fleuve égyptien qui faisait blémir les cueilleuses de lotus jalouses de sa beauté!

Un défi, ai-je dit! Oui, il y aura un défi sublime dans ces danses qui porteront sur elles un reflet de bûcher, en qui revivra toute une époque et en qui mourra toute une civilisation. Et j'ai toujours aimé le défi! Vous-même, n'en avez-vous pas été le virtuose, le plus singulier, le

plus déconcertant de tous? N'avez-vous pas joué sur son clavier subtil, les variantes les plus singulières! N'avez-vous pas inventé de nouvelles manières de provoquer notre époque?

En vérité, vous êtes le jeune dieu d'une civilisation qui n'aime plus ses dieux et qui les insulte, mais vous êtes son jeune dieu tout de même. Vous êtes pathétique comme un de ces personnages de ballet qui, dans une lumière d'un soir, n'apparaissent qu'un instant! Votre orgueil fut d'être superflu et radieux comme toutes les choses qui vous entourent. Comment ne seriez-vous pas là, ce soir, vous qui avez décidé d'être tout le luxe de la vie? »

« Cette fête n'aura pas lieu, Stéphane, m'écriai-je. »

« Je vous dis qu'elle aura lieu. N'avez-vous jamais regardé Mme de Polastron, n'avez-vous pas vu tout ce qu'il y a en elle de révolté et d'individuel? Elle ressemble à la princesse de Lamballe dont la tête, posée au bout d'une pique révolutionnaire, défiait encore la populace et ne la narguait que de plus haut. — Allez, elle n'est pas de celles qui remettraient un bal parce que le monde va mourir!

N'avez-vous jamais regardé ses yeux? Elle est la plus fragile créature du monde, comme une fleur de cristal, mais le cristal ne saurait plier. Je suis sûr que si l'univers tout entier la conjurait de ne pas donner son bal, elle le donnerait tout de même. Et s'il n'y venait personne, elle ferait, malgré tout, jouer les derniers tziganes, frémir la musique voluptueuse, préluder le concert unique! Malgré tout, il y aurait, ce soir, la plus

belle fête du monde pour elle seule, puisqu'elle en a décidé ainsi!

« Cette fête n'aura pas lieu, Stéphane! »

« Je vous dis qu'elle aura lieu. Et rien de pareil n'aura eu lieu, jamais, à aucune époque. Il y aura tout ce que le monde peut inventer de plus somptueux et de plus raffiné. Il y aura tous les miracles que l'âme peut extraire des choses. Cette fête sera un chef-d'œuvre. Il faut qu'il en soit ainsi. »

« Cette fête n'aura pas lieu, Stéphane. »

« Je vous dis qu'elle aura lieu! Je vous dis que tout ce qu'il y a de beau, de personnel et de hautain dans l'univers, y étincellera âprement, tout ce qui est au-dessus de la vie, cette chose seraine qui est la beauté.

Et il le faut, puisque la beauté va mourir!

Il faut, ce soir, qu'autour de la beauté qui va expirer, tous lui jurent de ne pas l'oublier! Il faut qu'autour de cette dormeuse éperdue qui ne peut supporter les luttes sanglantes et qui va fermer les yeux pour n'en rien voir, ceux qui méritent de vivre viennent jurer qu'ils garderont son image intacte dans leur cœur tant qu'elle dormira sur terre et qu'elle les retrouvera, à son réveil, dans leur rêve interrompu d'aujourd'hui. Vous tous qui l'avez aimée, plus que tout, vous qui avez été son amant le plus passionnément préféré, que dirait-elle, si vous n'étiez pas là, que dirait-elle, quand elle veut faire au monde ses adieux momentanés, que vous ne soyez point là pour lui jurer votre fidélité sacrée?... »

* * *

Stéphane, Stéphane, pourquoi parlez-vous ainsi? D'où viennent ces mots? Il me semble qu'il y a un siècle que vous me les avez dits! Il me semble que je ne puis plus les comprendre, tant ils sont devenus différents à mes yeux.

Oui, j'ai, jadis, rêvé d'être ce jeune homme; pourquoi tairais-je mon espérance? Qui, à dix-sept ans, lorsqu'il était beau, n'a pas fait un rêve pareil? Qui n'a pas pris, dans l'atmosphère où il marchait, le sentiment de sa jeunesse pour le pressentiment de son avenir?

Qui n'a pas rêvé, à dix-sept ans, d'un sort auprès duquel les autres sorts s'éteignent, comme des astres sans importance; qui n'a pas rêvé d'être un jeune conducteur frémissant qui apprivoise les chevaux du soleil, qui n'a pas renversé, dans l'air frais, son visage étourdissant de rayons?

Qui n'a pas souri du sort d'Alexandre et dit : « Je ferai mieux que cela! » Qui n'a pas dit : « Ils ont inventé des légendes d'eux-mêmes! J'imposerai une légende à l'histoire! » Qui n'a pas tout rêvé, à dix-sept ans?

Oui, Stéphane, j'ai été cela! J'ai été, il y a deux ans, — deux ans, comme c'est long — comme c'est court — j'ai été cet émerveillement qui entre dans la vie et jure qu'elle est faite pour lui; jure que tout, les ombres liquides, le cyprès fraternel, les îles Borromées, tout cela fut créé pour son plaisir!

Alors, chaque chose est si claire, si vivace! Il y a une

saison de la vie qui s'appelle la première jeunesse. Chaque chose ressemble à un merveilleux voyage du haut d'un paquebot d'où l'on peut apercevoir les îles! Et chaque plaisir de la vie, et chaque ambition ressemblent à ces îles qu'on croit découvrir!

Vous souvenez-vous d'un voyage, Stéphane, le premier voyage que nous avons fait, presque tout de suite, avant mon passage à Oxford?... Ce voyage où vous m'avez appris les villes comme vous m'aviez appris les poètes, ce voyage où vous m'avez offert les villes de l'Asie Mineure comme vous m'avez offert les vers de Mallarmé et de Shelley, et la grâce inquiétante de Gide et Chypre elle-même, un matin de brouillard et de gaze, de volupté et de lâcheté confuse, comme vous m'aviez révélé un autre jour, dans la pièce blanche, la pièce d'Aigues-Mortes où il y a les urnes, le silence et les plafonds de Watteau, ces vers de Shelley sur la femme magnétique plus doux qu'aucune poésie dans aucune langue! Il y a une saison de la vie qui s'appelle la première jeunesse, et où, en vérité, il vaut la peine d'être né. Alors en vertu de quelques matins clairs, d'une pelouse de polo, d'une blanche soirée d'étoiles, on pardonne à ceux qui nous ont fait naître. Alors, pour avoir une minute cette sensation d'être là, cette impression anxieuse, débordante, géniale, tout semble absous, excusé, remercié... tout, même la Mort.

Il y a une saison de la vie, Stéphane, où, par amour de la vie, on pardonne même à la mort!... C'est dans cette saison que vous m'avez connu, je m'en souviens comme hier. L'été n'était pas sur les choses, mais en

moi. Il était une force d'or qui s'échappait de mes cheveux, de mes regards, de ma jeune paume.... Parfois j'avais cru pouvoir brûler une fleur rien qu'en l'effleurant!

Stéphane, comme c'était beau, les exaltations d'alors? Vous souvenez-vous de notre première rencontre?

Il y avait en moi toute la candeur de l'aube et toute la curiosité de la Genèse. Je ne comprenais aucune chaîne, aucun empêchement, aucune frontière. Tout me semblait possible.

Comprenez-vous la magie dangereuse de ce mot : tout me semblait possible! Il y a des jours où j'avais pu croire que je ne mourrais point, où la mort d'autrui, la mort éternelle, cette terrible traverseuse de l'humanité, ne me semblait pas une preuve suffisante de ma mort, où je me semblais tellement exceptionnel que j'acceptais mon éternité!

Vous souvenez-vous du mot de Goethe que vous m'avez dit un jour en traduisant Faust : « On ne meurt que quand on y consent. » Eh bien, ce mot, je l'avais fait mien, je me l'étais incorporé, il était devenu une légère part de moi-même, mon âme d'or. Je l'aurais inscrit au-dessus de ma vie comme un rappel au bonheur. On ne meurt que quand on y consent, et je n'y consentirai jamais : que les autres plient devant lui ; si les Dieux m'avaient fait ainsi, m'avaient donné ce front, cette jeune beauté, ce quelque chose de rayonnant et d'invincible, c'était pour que je le demeure éternellement, pour que, lumineux comme un olivier d'or, je ne consente jamais à mourir.

Radieux hédonisme de cet âge! La Jeunesse, comme

la mythologie, invente des légendes, des légendes qui ne périssent plus! Voilà ce qu'était votre élève d'alors. Stéphane, un être à qui tout semblait possible! Y a-t-il rien de plus étincelant et de plus tragique, de plus pathétique aussi! Le Bonheur est une chose si douloureuse qu'elle me ferait pleurer! D'où peut-on tomber plus haut que de ses pyramides lumineuses?

Je dois vous dire tout cela. Il faut que vous écoutiez ceci, à cette heure. Vous rendez-vous compte de l'état d'esprit que cette imagination procure? Je le dirais à un autre qu'il ne me croirait pas. J'ai été dans mon bonheur et dans ma mélancolie, d'une si douloureuse excessivité, que vous seul pouvez me croire! Les hommes s'écarteront tous de cette chose exceptionnelle qu'ils déclareront inhumaine et que pourtant j'ai sentie.

Quand vous m'avez connu, quand ma véritable vie a commencé, j'étais un adolescent merveilleux, qui ne croyait pas à la mort. Quels rêves j'ai bâtis! Je construisais mon existence comme une sorte de féerie surhumaine. J'ignorais toutes les choses terrestres. Mon éducation m'avait éloigné d'elles, et peut-être mon âme, plus que mon éducation. Il y avait dans mon âme, en effet, quelque chose qui battait comme une aile. Heureux ceux qui n'ont pas cette palpitation! Ils ne la sentent pas se briser. Heureux ceux qui entrent dans l'existence sans exigence, sans espoir; ceux qui acceptent d'avance le lot des fatalités communes! Il n'y a pas de place ici-bas pour des êtres qui portent, du monde, une image éblouissante dans leur cœur.

Que ne suis-je mort à cet âge, que ne suis-je mort

certains jours, certains matins, à cet âge, frappé d'une manière mythologique, dans cet Oxford même où les biches, « le soir, ne se plaignent qu'en grec », ce qu'on aurait descendu dans la tombe n'aurait pas pu être un cadavre, n'est-ce pas, mes camarades d'alors? On aurait couché dans la poussière une jeune statue brûlante qui aurait enflammé la pierre du tombeau. Je serais mort en criant que la vie était belle et quelques-uns, peut-être, l'auraient cru!

Mais la vie est venue, Stéphane! — Elle vient toujours. Elle est là....

Vous m'avez appris l'Univers comme je voulais l'apprendre! A travers vos paroles dangereuses, à travers vos paradoxes, j'ai vu ce qui me plaisait : j'ai décidé que l'univers venait d'être créé pour moi, que l'histoire du monde n'était qu'une erreur de mon souvenir et que je n'avais qu'à suivre ma joie. Pourquoi ne l'aurais-je pas suivie? Mon père me parlait de la laideur du plaisir et de la beauté du sacrifice. Comment aurais-je trouvé que le plaisir n'était pas beau?... Comment le plaisir de ma jeunesse n'aurait-il pas été beau, illuminé par ma jeune aurore?... Et j'ai mené une vie de plaisir!

Une vie de plaisir, Stéphane, de joie, de bonheur... une vie fiévreuse! Comme le jeune Phédon d'Élis, couronné de violettes, j'ai traversé ma ville entière et j'ai crié, en frappant les boucliers de moi-même : « *Plaisir! Plaisir!* », comme les Athéniens en criant : « *Patrie! Patrie!* »

Ah! nul ne saurait dépeindre cela, nul ne saurait dire ceux qui m'ont aimé, nul ne saurait mesurer mon allégresse. Il y a eu des minutes de ma vie plus éblouis-

santes que ces paysages que Flaubert voulait serrer sur son cœur!

Il n'y a pas eu une partie de ma vie qui n'ait pas connu le plaisir! Il n'y a pas eu d'orgie dont je n'aie été le jeune provocateur! Quelle saison de l'existence, Stéphane! Comme elle est radieuse, et comme elle est courte! N'importe, j'en demeurerai le maître! Il faut qu'on sache, qu'on se souvienne, que j'ai fait de ma jeunesse un chef-d'œuvre qui aurait pu rajeunir toute la terre, que j'ai dépensé en elle tout le génie que les Dieux m'avaient donné....

Et puis, tout à coup, il n'y a eu plus rien. Tout à coup, cela est tombé! Un jour, comme on entre dans un désert, je suis entré dans la vie, je me suis éveillé, j'ai compris.... J'ai compris que rien n'était un ballet, qu'il n'y avait pas de féerie, qu'il n'y avait pas d'avril, que le soleil n'était qu'un monde inconnu autour duquel la terre tourne, la lune qu'une lumière morte!

J'ai compris tout cela, tout à coup, au milieu même du plaisir! Comme saint Paul, sur le chemin de Damas, a vu se dresser l'image de son Dieu, j'ai vu l'image de mon néant se dresser toute droite devant moi sur le chemin de ma volupté.

Comprenez-vous ce que ce fut? Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une révélation plus nette. De quelque œil sévère qu'on ait jugé mon existence passée, qui n'aura pas un frisson en pensant à ma douleur d'alors! Je ne vois pas très bien avec quoi l'on vivrait quand on a compris cela. Alors, à toute heure, ce fut cela qui me blessait, cela qui pesait lourdement sur moi!

Et comme mon âme excessive s'était épanouie dans le royaume de la joie, fine et ployante comme un jet d'eau dans la chaleur même de l'été, je retombais dans ce précipice de terreur.

Croyez-vous que d'autres êtres ont senti cela avec cette force, cette acuité? Quelle est cette tare héréditaire, cette inexplicable horreur de vivre, d'être là? Cette épouvante et cette incompréhension, et cette angoisse que rien ne pourrait terminer, car sa curiosité est plus grande qu'elle-même?

Et alors, j'ai cherché à m'étourdir!

Georges Duhamel, en parlant de Mallarmé, a dit quel que part : « Il savait qu'il était inutile de vivre et il n'a pas cherché à s'étourdir; » et un peu plus loin, il a dit : « Il est le modèle de l'héroïque faiblesse : un tel exemple permet aux hommes de consumer avec noblesse ce temps du séjour terrestre qui est, sans doute, tout. »

« *Qui est, sans doute, tout.* » Certes, Georges Duhamel a écrit de plus belles choses, puisqu'il a écrit certaines des pages par lesquelles ce siècle vivra, par lesquelles la douleur d'aujourd'hui rendra un témoignage d'elle-même aux siècles futurs; aucune phrase peut-être ne m'a plus ému que ce petit morceau de phrase courte surgissant comme une étincelle de fier pessimisme dans un livre de simple critique.

Comme le poète dont il parle, Georges Duhamel a, lui aussi, pesé l'inutilité de tout.... Mais il vit, il juge, il accepte....

Je n'ai pas une de ces âmes solitaires et plus fortes de se sentir vaines : je n'ai jamais rien accepté. Dès

mon enfance, dès mes premiers jours, une sourde révolte contre ce qui est a toujours grondé dans mon âme. Les lois de la vie ne me semblent pas plus respectables que celles que composent les hommes. Je n'ai pas une de ces fortes âmes, mais, pourtant, je ne suis pas une petite âme. J'en prends à témoin mes tourments, mes rêves, mes préoccupations. Ceux qui ont pensé les choses que je pense, quel que soit le remède qu'ils auront offert à leur misère morale, doivent être sanctifiés à leurs propres yeux de par l'importance même de leur méditation.

Je pense quelquefois que j'avais, malgré tout, une grande âme, une âme importante, comme il ne s'en rencontre que peu dans un siècle. Il n'est pas obligatoire que ces âmes s'expriment dans des actes. Il est suffisant qu'elles soient. Mais ce fut une étincelle égarée, une étincelle épouvantée, une de celles qui, après avoir eu la joie au début comme moyen d'expression, « ne surent jamais, plus tard, donner aux actes généraux la volonté qu'elles mettent à désespérer. »

Les actes généreux ou généraux : voilà où peut, en effet, se perdre une âme personnelle. Voilà peut-être la seule guérison médiocre de vivre ! Tous ceux qui atteignent un haut degré de conscience ne peuvent résister à leur pensée. Elle les tue. Ah ! si nous n'avions jamais eu de langage pour les exprimer, si nous n'avions pas tant réfléchi sur nous-mêmes, il y a des inquiétudes qui ne seraient pas nées !...

Et je suis retourné au plaisir. Qui aurait pu m'en détourner, quelle sagesse pouvait, sur mon inquiétude,

exercer une assez salubre influence! Je n'ai rien d'un stoïque.

Ce que j'avais fait dans la joie de mon paganisme juvénile, je l'ai continué dans l'amertume de mon désespoir. Au-dessus de mes jeunes années, j'ai secoué le flambeau noir de la débauche, comme je l'avais secoué sur ma jeune ivresse de vivre! Quel raisonnement pouvait m'atteindre? Le plaisir et le désespoir aboutissent au même sybaritisme. Et je suis devenu ce que je suis.

J'avais aimé le plaisir comme une magnifique occasion de m'exprimer, dans toute ma radieuse jeunesse. Je retournerais à lui comme à un stupéfiant sublime, comme le malade à sa fiole de morphine, au cristal fragile d'où l'oubli, goutte à goutte, se distille dans un parfum de pavot. Quel mal ai-je commis? Je ne détruisais que moi-même. Tous les humains recherchent misérablement le bonheur, à travers toutes leurs préoccupations et il n'y a pas à nous juger par le genre de bonheur que nous recherchons, car le bonheur, en fin de compte, est toujours le même, comme la mort!...

Moi qui avais cette angoisse autour de la tête, moi qui jouissais de cette effroyable incrédulité, comment aurais-je dormi sur le mol oreiller de Montaigne où je ne pouvais goûter de sommeil? Il me fallait quelque chose de plus louche, de plus inquiétant, de plus lointain... les divans profonds comme des tombeaux!

Et alors j'ai vécu par ennui! J'ai souffert par ennui, j'ai aimé par ennui, j'ai fait souffrir par ennui! Qu'il me soit beaucoup pardonné, Stéphane, parce que j'ai beaucoup désespéré!

Tout ce qui m'avait été une exaltation m'est devenu une distraction. Je me suis diverti de tout pour oublier, pour ne pas sentir la fuite horrible du temps, le chemin perdu chaque jour, quoi qu'on fasse, le chemin qu'on tue peu à peu soi-même.

Vous ne vous en êtes pas douté, Stéphane, vous ne l'avez pas su. Ah! comme j'avais mis la vie en doute, il me restait pourtant une espérance : les êtres humains, ces victimes qui ne sont pas responsables, comment leur en voudrions-nous? Comment leur garderions-nous rancune, à ces prisonniers d'un même monde, à ces innombrables Thésées, d'un labyrinthe dont ils n'ont pas le fil?

Ceux qui n'ont pas pitié d'eux-mêmes, comment leur demander d'avoir pitié des autres? J'avais trop souffert de mon propre sort pour ne pas les plaindre tous de le partager. Ah! s'ils savaient, s'ils devinaient combien je les ai tous plaints et pris en pitié, combien ils m'ont semblé près de moi, d'être mes compagnons dans l'horrible aventure! J'aurais voulu les aimer tous, j'aurais voulu, pour eux, tous les bonheurs humains, j'aurais voulu découvrir un poison qui donne l'oubli et l'apporter aux hommes.

Malheureux, qui n'avez que la vie, comme j'aurais voulu vous aider, vous guérir, vous consoler, vous donner un peu de morphine?...

On en a voulu à une de mes cousines de s'être fait endormir pour donner l'existence, pour que son petit enfant naisse? Comme je la comprends! Comment vivrions-nous sans que l'on nous donne un peu d'oubli, de sommeil! Comment vivrions-nous si nous ne faisons

pas dormir notre pensée, si nous ne fuyions pas notre souffrance?

Je l'aurais fuie jusqu'au bout du monde et chacun fuirait sa souffrance jusqu'au bout du monde, à moins que sa souffrance ne devienne son plaisir.

Oui, Stéphane, ayant désespéré de la vie, j'ai levé les yeux vers les vivants, ces innocents. Car, comme ils sont innocents, ces criminels, comme ils sont irresponsables, ces meurtriers!

Mais, bientôt, j'ai désespéré d'eux-mêmes.

Et, hier, j'ai vu venir la guerre!

Hier, j'ai senti qu'ils étaient tous des assassins prêts à tuer et à s'ôter la seule chose qu'ils ne feront jamais, la seule chose qu'ils possèdent, la chose qui est sans doute tout? La chose terrible et douce qu'il faudrait tous se réunir pour rendre le plus supportable possible.

Et alors, moi qui avais rêvé un destin antique et lumineux, le destin égoïste et émerveillé d'Alcibiade, moi qui avais rêvé d'être la consolation des siècles et l'excuse de la vie, je ne suis plus rien de tout cela, Stéphane; je ne suis plus qu'un enfant misérable qui pleure et dont la douleur ne pourra jamais être consolée, puisqu'elle vient de la vie elle-même....

...Stéphane me regardait dans l'ombre qui était presque tombée, il me semblait loin, loin, en dehors de ce drame moral, comme Socrate sur le mont violet, quand il parlait à Apollodore, comme Walter Pater dans les jardins d'Oxford, devant la pelouse de Sainte-Madeleine, qui sent le chèvrefeuille!

« Un enfant, dit-il en posant sa main sur ma chevelure, comme si c'était la chevelure de Phédon, la chevelure blonde douce à l'œil du mourant, la chevelure qu'il faudra couper demain! — Un enfant, dit-il, pour parler ainsi! pour nier jusqu'à la plus sereine partie de lui-même; la vie est la seule chose qu'il ne faut pas blasphémer et que nul ne doit mettre en doute! Nous devons vivre puisque nous vivons... et tel que vous êtes, avec votre beauté et votre jeunesse et tout ce qui vous constitue, vous êtes un des jeunes apôtres de la vie, une des douze colonnes de son temple! Vous êtes le dernier qui ayez le droit de dire du mal d'elle — car elle est, peut-elle être, elle doit être la beauté, et tout dépend de nous — et rien ne peut l'empêcher d'être!

Souvenez-vous du jour, à Oxford, où l'on était comme environné d'or, où les canots, sur l'eau violette, battaient le silence du bruit plat des rames, où le jour était votre couronne! Est-ce qu'une chose pareille peut être niée? Et souvenez-vous de la magie des poètes, de l'enivrement des musiciens, du dernier acte de Tristan à Bayreuth, du petit Whistler qui est à Cowes, chez la duchesse de Searley? Souvenez-vous du début d'une tragédie de Racine! Oui, il y a toutes les choses horribles mais il y a par-dessus tout la Beauté. Souvenez-vous de vous-même; la guerre même ne peut empêcher cela! Elle n'est qu'un accident qui se passera sur la terre. Et la Beauté plane! Elle ne vole pas, comme une âme, mais ses pieds palpitants et nus ne posent jamais exactement sur le sol. Rien ne peut supprimer la beauté, même la guerre, même la mort, pas plus que tout le sang qui

coulera demain ne peut altérer la beauté de la fête à laquelle vous irez ce soir, car vous viendrez, n'est-ce pas?... »

La porte dissimulée entre les livres s'ouvrit subitement. Le japonais venait d'entrer ! Il avançait avec, sur un plateau de laque, une petite lettre d'une écriture fine et serrée, d'une écriture que je connaissais.

Stéphane prit sur le plateau la lettre de Madame de Polastron.

— C'est une lettre d'elle, dis-je, vous verrez qu'elle ne donne pas sa fête !

Stéphane l'avait décachetée et me la tendit.

Je la revois encore. Je me souviens presque des mots. Sans doute, une pareille m'attendait chez moi. Elle le priait de venir, de ne pas oublier surtout et elle lui disait que, pour éviter à certaines personnes d'avouer qu'elles étaient là, ce soir, ses invités devaient venir tous en domino et masqués.

« Eh bien, que disais-je, murmura Stéphane. Avais-je raison ? Y viendrez-vous ? »

Je réfléchis un instant. Je pensais à l'horreur de tout ce qui m'entourait, à tout ce qu'il me fallait oublier ce soir. Avais-je un cœur où m'appuyer, puisque celui de mon père s'était refermé ?

Oui, Stéphane, m'écriai-je.... J'irai par ennui, mais je ne porterai pas de masque....

X

Et entre mes doigts je froissais une lettre, une lettre que j'avais écrite à mon père la veille avant de m'endormir, une lettre passionnée, toute pleine de notre joie éphémère, une lettre qui était comme un cri d'amour.

Ce matin, j'avais voulu la lui donner et son regard changé m'en avait empêché! Je pensais la jeter à une poste quelconque!... Puis cela m'avait semblé inutile.... A quoi bon lui donner le prétexte de déchirer ces lignes! A quoi bon faire rire la princesse Olkonsky!

De retour à la maison où je m'habillais pour le bal, sans prêter l'oreille à ce qu'on me disait, sourd, volontairement sourd à tout ce qui se préparait, puisant pour la première fois dans mon nihilisme une sorte d'appui terrible, m'appuyant sur lui comme sur une colonne de diamant, je voulus la relire, cette lettre, cette lettre qui n'est jamais partie. Et je veux la transcrire ici :

« Père, je vous écris avant de m'endormir, votre regard posé sur moi! Il m'enveloppe. Comme il me protège; il me semble que je l'ai emporté avec moi!...

« Cette nuit, père, nous avons senti ensemble. Les événements, demain, seront ce qu'ils voudront. J'ai entendu, plus sûrement que personne, le battement de votre cœur.

« Père, je suis peut-être un être plein de torts et inconscient, et peut-être vous ai-je fait du mal sans le vouloir. mais je vous aime!... Ne sentez-vous pas com-

bien je vous aime? Je voudrais tant que vous le sentiez. Toujours j'ai attendu un geste de vous pour me jeter dans vos bras, et y oublier le reste du monde et m'y oublier moi-même.

Je l'ai attendu quand j'étais enfant! Je l'ai attendu quand j'étais malade! J'ai toujours attendu qu'une porte s'ouvre et que vous paraissiez sur le seuil qui nous séparait, lumineux, doux, apaisant, avec votre chère figure, comme après un malentendu, ce malentendu qui ne finit jamais, ce malentendu entre les êtres qui se développe en nous avec le premier air que l'on respire.

« Père, comme les êtres sont seuls dans l'espace. terriblement seuls! Comme il n'y a rien de plus seul qu'un être, à travers toute l'éternité!... Comme il n'arrive jamais à être deux!... Et pourtant, toute mon enfance sans me le dire à moi-même, je vous ai désiré près de moi... et depuis tout à l'heure, je sais que je suis une partie de vous.

« Je suis votre fils, et être votre fils c'est être une partie de vous! Puisque j'ai eu ces faiblesses, ces désarmements, ces caprices, c'est qu'ils étaient en vous! Je sens que je suis à vous pour toujours!

« Il va y avoir la guerre, père, et les hommes vont se haïr mais nous nous allons nous aimer!... Je serai l'épaule sur laquelle vous pleurerez, le cœur qui battra avec le vôtre, les cheveux que vous toucherez....

« Promettez-moi, père, que les idées ne viendront pas entre nous!

« Les idées ne sont rien! Vous êtes le maître des idées, et il ne faut pas que vous vous fâchiez, pourtant,

quand je vous dis que les idées ne sont rien ! Elles ne sont rien tout de même ; elles ne peuvent pas s'interposer entre les êtres qui sont tout ! Aucune d'entre elles ne vaut la souffrance d'un être aimé. Même la plus grande ne vaut pas la minute où il sent cette venue affreuse de la douleur qui fait un mal vraiment physique.

« Aucune idée ne vaut un visage humain.... »

« Père, je regardais votre chère figure, hier au soir, avec toute sa pâleur égale. Rien n'est bouleversant comme de regarder la figure de quelqu'un qu'on aime ! Il n'y a pas de supplice plus doux, plus terrible, plus charnel.... »

« Il y a des parties du visage de ceux qu'on aime qui font si mal qu'on pousserai presque un cri ! Il y a des parties du visage de ceux qu'on aime, la tempe, par exemple ; et un coin près des yeux, si fragile, et une certaine nuance des veines, quand on pense qu'ils pourraient être morts et qu'on pourrait s'en souvenir après, qui font plus mal que de mourir, plus mal que de recevoir un coup de couteau dans le cœur. »

« Père, père, sentez que je vous aime. Votre figure me bouleverserait-elle autant si je ne vous aimais pas ? Quel est l'être qu'elle bouleverserait ainsi à travers le monde entier ! »

« Il y a quelque chose de physique dans le sentiment que j'ai pour vous, comme dans les plus grands sentiments, comme dans la douleur, comme dans la joie !... »

« Je pense à l'amour que j'ai pour vous et je suis heureux de souffrir un peu à cause de vous !... Il me »

semble que je ne regretterais rien, il me semble que le mystère de la vie lui-même me deviendrait indifférent, si j'étais arrivé à résoudre le mystère qui nous sépare.

« Père, père, sentez combien je vous aime »....

XI

18 Septembre.

Et la lettre n'est pas partie!

Et je suis allé à la fête!

Je suis allé à la fête comme on se drogue, comme on demande à l'opium, à la morphine, un peu de paix et d'oubli....

Et je suis entré dans le bal comme si le bal était une fête donnée pour moi, la fête de mon adolescence qui allait finir, la figure nue au milieu de toutes ces figures noires!...

Car chacun portait un masque, ce soir-là — et Stéphane lui-même!... Chacun portait un masque pour que nul ne puisse le nommer avec certitude, un masque sur son vrai visage, celui qu'il a reçu des Dieux!

Tous étaient là! Tous les visages de ma ville et de ma vie, sous le masque sauveur qui leur permettait l'arrogance du plaisir et l'hypocrisie du secret!

Et moi seul, avec mon visage nu, je semblais porter le poids de cette fête et sa responsabilité!... Moi seul, je semblais celui pour qui la fête avait lieu et qui devrait en répondre devant l'injure des siècles.... Car moi seul, je m'étais nommé!...

Moi seul, je disais aux Siècles : « Je suis ici », puisque

tous y étaient cachés sous le loup anonyme... puisque tous y portaient un masque.

Un masque, la maîtresse de maison, si audacieuse d'habitude, un masque, celle qui réglait tout, ordonnait les musiciens, recevait les nouveaux venus.... Un masque, madame Barchilde, qui avait mendié une invitation huit jours auparavant, et qu'on aurait reconnue sous tous les dominos à son glissement de sirène de ruisseau ; un masque, la Duchesse de Vallière, si captivante, si pâle et dont le regard turquoise me parvint à travers la baûta, qui semblait, sur elle, peinte par Longhi ; un masque, la petite princesse de Waterloo si frivole que son nom de défaite-militaire n'était plus brusquement qu'une victoire d'amour ; un masque, Mme Lilienthal ! un masque, la Princesse de Poilly, qui semblait véritablement un jeune garçon, et qui, pour la première fois, pouvait, en vérité, oublier totalement son sexe.

Partout des masques, des masques, des masques !

Car la salle était vaste, et tous les salons avaient été ouverts sur le jardin ; la terrasse elle-même semblait un salon plus frais et sur la pelouse elle-même les dominos, venus de partout, pullulaient, multicolores et multiformes, avec toujours le même loup noir, l'éternel loup mystificateur, comme en quelque lunaire redoute italienne !...

Un masque, la grande duchesse de Neustrie, au bras de son amant masqué ; un masque, le jeune prince slave qui plus tard tuera Raspoutine ; un masque, le grand poète vénitien qui, demain, prétendra sauver l'Italie ; un masque, madame de Swinge, si décolorée sous

l'ombre veloutée qu'elle semblait une jeune morte vivante ressuscitée pour l'espace d'un soir ; un masque, madame d'Erfulhes, si haute, si grande, si mince, qu'à sa taille seule on la reconnaîtrait, intense libellule nocturne, papillon des nuits battant de ses ailes de guipure noire !

Car tout le monde était à ce bal, et masqué!... Ce domino qui va, vient, se cache, se dissimule, lève son loup, à la lumière... et ! riez, mon cœur, éclatez de rire : c'est mon pauvre oncle de Myre, mon pauvre oncle de Myre lui-même, avec sa figure décolorée de pantin funèbre, mon pauvre oncle de Myre, qui n'a pu résister à cette occasion sublime d'échapper à la surveillance de mes deux tantes !

D'autres — d'autres encore arrivent !

Masqué, l'abbé de Voisenon qui ne peut manquer aucune de ces fêtes, et à qui l'habitude de la robe donne véritablement, en domino, une allure souple de douairière ! Masqué, Jean-Baptiste Lovenstein, qui mûrit quelque mauvais drame à la mode et vient prendre des notes de reporter mondain ! Masqués, ceux qui aiment et veulent passer une nuit de plaisir ; masqués ceux que tout indiffère ; masqués ceux qui vont mourir !

O jeunes visages disparus, mes amis appelés par la funeste erreur, vous étiez là, ce soir, tous réunis, tous légers, tous frivoles ! Que n'arrachiez-vous votre loup pour que la mort peut-être, avant de venir, reconnaisse ceux qu'elle ne devrait pas frapper ! masqués pour venir au plaisir, vous dont le visage fut nu, si douloureusement nu, pour aller à la mort ; Alain de Prafontal, Robert de Bruine, Charles Hermanger ; et vous qui avez été mon

ami préféré, vous qui auriez donné votre vie pour moi et qui êtes mort dans ce carnage?... Héros d'une cause inutile, mystifiés sacrés!

Des masques. Des masques. Partout des masques!...

Un masque, Jeanne de Louvecienne, toute blonde auprès de son fils masqué, lui aussi; un masque, Marie-Thérèse d'Avrignan, si impertinente, et que je n'ai pu reconnaître tant elle semblait dissimulée, qu'à ce parfum si particulier qui en tous lieux l'escorte, ce parfum de chair brûlante et inassouvie! Un masque, Joseph Nulpart, que la mort pourrait prendre comme ministre si les pompes funèbres en avaient un! Joseph Nulpart, frétilant, babillard, douteux, ajoutant au masque qu'il avait pour figure la trahison qu'il avait pour âme... un masque, le marquis de Barcelonnette; un masque, la duchesse Ascalati au bras de son amant qui est une femme; un masque, l'infant Don Carlos au bras de sa maîtresse qui est un homme!...

Danse macabre des humains! Elle est toute là, cette auguste racaille qui se donne des airs et qui forme une espèce de société de parias et d'élus. Personne ne manque à l'appel. Les beaux et les belles, même ceux qui ne sont ni beaux ni belles, tous ont fixé le loup à leur temple et se sont rués au plaisir pour la dernière fois. Si tous ces masques s'abattaient brusquement, ils seraient là, face à face, tous ceux qui sont las, peut-être, de se voir tous les jours et de se fixer sans répit!

Tous ceux qui m'ont aimé sont là aussi dans l'ombre, comme s'ils se cachaient! Je connais tant de regards au delà de ces masques noirs, tant de lèvres au delà de ce

brusque satin qui s'interpose, que ce n'est plus mon visage lui-même qui me semble nu, mais tout mon corps....

Masquées celles qui m'ont aimé ! masquées celles dont les cris et les plaisirs ont murmuré mon nom : masqués, les êtres qui ont gémi sous mon étreinte ! Masqués les êtres qui sont venus à moi comme à quelque jeune dieu pour lui demander du bonheur....

Des masques, des masques partout !

Et les yeux luisent ; ils luisent sous l'étoffe obscure, ils luisent sous l'étoffe veloutée ! Et le regard de madame Barchilde est comme le regard d'une salamandre ! Et le regard de la duchesse de Vallière est plein de volupté brûlée, de volupté passée, comme un incendie qui voudrait reprendre. Et les regards masqués semblent tous dire :

« Pourquoi, lui, n'a-t-il pas de masque?... »

« Pourquoi, lui, n'a-t-il pas de masque ? » semblent dire tous les visages cachés dans leur petite prison d'étoffe.

« Pourquoi, lui, n'a-t-il pas de masque, puisque j'en ai collé un sur ma vilaine figure de chien hargneux, semble dire le sourire de Joseph Nulpart, derrière son grillage obscur.

« Pourquoi, lui, a-t-il osé venir dans la nudité de son jeune visage, puisque moi-même je me suis cachée, puisque j'ai moi-même voulu dissimuler sous un mensonge cousu ma présence à cette heure », semble dire le sourire de madame Barchilde.

« Puisque j'ai cru devoir porter un masque, moi qui

ai le droit de tout faire », pense la comtesse d'Erfulhe, « pourquoi, lui, n'a-t-il pas de masque, pourquoi, lui, a-t-il osé nous donner à tous cette leçon d'impudeur?... »

Et la rumeur monte, monte, monte !

Mais voici qu'un nouveau masque est entré ; la nuit s'avance déjà ; les étoiles du matin vont se lever, peut-être.... Sur la terrasse, un rayon descend déjà de la première....

Sur les marches du grand escalier tardif, entre les hortensias des vases, sous le plafond de Tiepolo qui donne véritablement à l'hôtel de madame de Polastron une grâce égarée de palais d'Italie, un domino vient de paraître ! Violet et noir, avec la bautte exacte, la bautte noire qu'il faut porter pour être là !

Il avance lentement.... Il descend les marches. Personne ne semble s'occuper de lui.... Mais pourquoi y a-t-il, dans cette démarche, quelque chose que je reconnais, qu'il me semble avoir vu récemment, très récemment ?...

Il s'avance. Il passe à côté de moi ! Ces yeux, ce profil impérieux sous la bautte, c'est elle, c'est madame Olkon-sky !... Ah ! les belles larmes de ce matin, les beaux cris de généreux désintéressement, la grande protestation humanitaire !... La voici.... Elle est là sous ce masque.... Elle aboutit à ce visage hostile de me trouver là... elle aboutit à ce nouveau déguisement nocturne !

« Pourquoi n'a-t-il pas de masque ? » semble-t-elle murmurer, elle aussi, de tout son visage enfermé dans les plis du loup comme dans une époque morte. « De quel droit est-il venu ainsi, lorsque moi-même, petite-fille

du Soleil et d'Homère, petite-fille d'un ambassadeur turc et d'une révolutionnaire russe, moi, le plus grand musicien de tous les temps, j'ai pris la peine de me dissimuler ainsi ? De quel droit a-t-il osé venir avec le jeune visage que Dieu lui a donné, puisque je me suis cachée, ce soir, comme une espionne ?...

Et la rumeur monte, monte, monte, accrue par madame Olkonsky....

Le bal tout entier n'est plus qu'un reproche devant lequel j'ai fui, dans le petit jour gris, où déjà la première étoile commence à trembler....

Dans la maison rue de Babylone, mon père veille ; comment dormirait-il ce soir là ? Pour aller jusqu'à ma chambre, je passe devant la sienne ; il est là, au seuil, sa lampe de travail à la main, me dévisageant d'un regard plein de reproche....

Ah ! cette fête où j'ai été, cette fête où j'ai affronté, de mon visage nu, l'hypocrisie universelle, est-ce moi seul, à ses yeux sévères, qui en porterai la responsabilité ?... Sa pensée anxieuse flotte sur tout moi-même, elle semble tout accuser dans le petit jour gris, ma rentrée tardive, le regard éperdu de mes yeux, toute cette frivolité funeste qui m'enveloppe et que je maudis à cette heure... A quoi bon les supplications, les paroles, les mots.... Tous deux nous nous regardons, debout l'un devant l'autre ; et le long regard interrogateur de mon père semblait descendre en moi, m'approfondir et me condamner sans me comprendre....

Comment lui expliquer !... Et là, devant ce père et ce fils qui ne devaient plus jamais se retrouver vivants, sur

cet horrible malentendu des êtres qui était devenu l'immense malentendu des peuples, le jour se leva, graduellement, insensiblement, indifféremment....

Peu à peu, l'aurore baigna de sa réverbération la pièce où notre malentendu continuait à s'affirmer... et c'était l'aurore la plus atroce, la plus sanglante du monde, cette lumière douce qui peu à peu ressuscitait autour de nous les objets inanimés....

Oui, le jour se leva, plein de haine ce matin-là, sur les êtres qui devraient s'aimer...

QUATRIÈME PARTIE

Les Grands Canons sont affamés :
les Grands Sphinx de la Guerre, ac-
croupis et brillants sur leurs flancs
d'acier, tendent ces gueules pro-
fondes qui mangent les villes, et ne
sont pas repues d'un moindre mets.

A. SUARÈS.

(Images de la Grandeur).

I

19 Septembre.

Et alors ce fut la guerre !

Ce fut l'affreuse, la monstrueuse, l'ineffaçable guerre ;
la guerre entre les vivants, cette chose après laquelle il
n'y a plus d'espoir dans le cœur humain.

Il n'y eut plus alors, sur des kilomètres et sur des
kilomètres, sur des lointains et sur des lointains, sur des
horizons illimités, que ce seul devoir : s'arracher la vie ;
que cette seule préoccupation : s'arracher la seule chose
qui est....

Tout fut submergé. On vit des adolescents sacrés offrir
une vie qu'ils ignoraient ! On vit mourir, en tête de
leurs troupes, des enfants qui ne sauront jamais le tour-
ment du baiser....

Ah ! qu'ils dorment en paix, ceux qui sont devenus

sans le vouloir, ces archanges sanguinaires ! Qu'ils dorment dans une paix illusoire et sublime, ceux surtout qui, frappés tout de suite, n'ont répandu que leur jeune sang. Mon cœur gémit avec eux ! Ma raison souffre !

Lorsque vous mouriez, Alain de Prafontal, tué en tête de vos troupes, vous, mon camarade de classe, renversé comme un centaure, puis-je ne pas vous vénérer !... Et pourtant !... Pourtant il faut, pour qu'un jour se lève où la vérité sera pure, que cette façon de mourir n'expie pas cette façon de tuer.



... Le sang coule ! partout le sang !

Emmanuel Laroche, lui aussi, meurt à vingt ans, forcé au courage comme un agneau faible, agneau de Dieu non pas, mais agneau du ministre des hommes... Il meurt pour que son père puisse prononcer un discours sur le socle d'un cercueil !...



Les jours se précipitent. Je me souviendrai toujours. Je reverrai l'émotion des rues, l'enthousiasme universel, la première nuit descendue sur cette horrible décision des vivants, le premier crépuscule où l'âme humaine se trouve face à face avec cette chose monstrueuse... la Guerre....

Je revois les gares où j'allais accompagner un de mes amis qui partait le premier soir, première victime, premier martyr, qui devait mourir dans les premiers jours

avec, sur lui, un rayon de la Paix antérieure ; je revois les gares suffocantes, haletantes, ces trains perpétuels qui semblaient happer les vivants, les absorber pour en faire des morts ; je revois le Paris vide un peu plus, de jour en jour, les rues du soir comme désappauvries brusquement de tout ce qui était la jeunesse : je revois les premiers récits belliqueux, les résistances, les morts comptés, les morts surprenantes de la première heure, ces Annonciatrices pâles ; je revois tout ce bouleversement, tout cet enfer, tout ce sang — et mon père, mon père ivre d'ivresse patriotique, mon père, la plus haute, la plus pure âme qui soit, enivré devant le carnage !

Père, qu'aviez-vous fait de vos larmes de ce fameux soir, devant le feu, le feu perpétuel !

* * *

Ah ! si Jaurès avait vécu, pensez quel rayon il aurait envoyé sur le monde ! Pensez de quelle lumière Tolstoï nous aurait secourus ! Et vous, aussi grand qu'eux, ne pouviez-vous parler à haute voix et dire la vérité ?... Je sais, je sais, elle n'était pas la vérité de votre cœur.... Et pourtant, si un homme comme vous l'avait dite !... Si un homme comme vous avait murmuré la grande parole d'amour qui n'a pas été dite, sur le champ de honte ! celle que n'a même pas prononcée le Pape, cher à ma grand'mère ; peut-être aurait-il perdu le présent, mais l'avenir était à lui ! Et à cause de cela, l'âme se tournera plus tard vers un homme de Genève, dans une maison de Suisse, isolée entre les peuples qui se tuent....

Ah! père, ne deviez-vous pas être celui-là, maître de toutes les idées généreuses!

Fallait-il toujours rencontrer en vous cette fermeté et cette espèce de façon stoïque d'étouffer votre sensibilité et cette admiration de tout ce qui, au fond, n'est jamais que la mort qu'on donne et la mort qu'on reçoit!

Mon père, mon père, pourquoi m'aviez-vous abandonné?

* * *

Et puis le départ pour Bordeaux....

Oui, il y a eu cela. Il y a eu cette comédie lugubre en marge de cet affreux mystère sanglant. Il y a eu la fuite à Bordeaux, ce vaudeville unanime joué par tous.... Il y a eu cette ruée pendant que les armées venaient; il y a eu cet immonde désarroi burlesque de la défaite; il y a eu le départ de ceux qui avaient dit que leur Paris leur était plus cher que la vie elle-même; il y a eu l'adieu définitif de Mme Olkonsky, fuyante, aux marronniers de Paris! Il y a eu sa robe de ce jour-là.

Époque d'horreur, d'insincérité! Époque où l'on a pensé comme personne. Époque où le battement de mon cœur a battu dans un désert!... Et le sang coulait toujours!...

O vous qui ne revivrez jamais, vous dont le sang puénil a éclaboussé cet Idéal sanglant, qui rendra jamais au monde votre force disparue? Qui écrira les poèmes que vous auriez écrits, qui réalisera les chefs-d'œuvre que vous portiez en vous, qui révélera au monde les amours dont le vol s'est brisé dans votre cœur? A jamais l'uni-

vers maintenant est envahi de chefs-d'œuvre qui voudraient naître, de poèmes étouffés, d'amours auxquels la haine a rogné les ailes; et ces minutes que vous auriez vécues, où sont-elles? Elles flottent, entre la terre baignée de sang et le ciel provoqué, comme des âmes qui voudraient découvrir leur corps.

Peut-être, peut-être, parmi les êtres personnels dont on a fait des chiffres inutiles, y a-t-il notre plus grand philosophe; peut-être y a-t-il celui qui nous aurait guéri du supplice de vivre et qui aurait découvert dans son génie un motif de nous faire accepter l'existence!

La civilisation n'est donc qu'une insulte à l'individu, qui est tout! si elle aboutit à cela. Que les âmes s'écartent, voici les foules! Voici que l'humanité songeuse, renonçant à sa liberté de pensée et à la noblesse de son rêve individuel, n'est plus qu'une armée impersonnelle, en marche dans l'anonyme nuit.

II

20 Septembre.

Et puis, tout à coup, c'est un soir de 1915, à Paris, à la maison, rue de Babylone....

Je rentre! Les rues maintenant sont tranquilles. Paris s'est organisé dans la mort! Il y a, là-bas, toute une partie du monde qui meurt, des jeunes gens de tous les pays, et Paris s'est arrangé de cette partie de lui qui saigne éternellement de cette blessure grande ouverte!

La maison est la même! Ma grand'mère est là, depuis longtemps, elle ne nous a plus quittés. Agent de désor-

ganisation, elle veille, décidée à ne jamais mourir, divinsant pour régner.

Et Mme Olkonsky aussi est là, revenue de son équipée à Bordeaux.

La guerre a beaucoup altéré mon père. Il ne vit que pour elle. Il est tout entier tendu vers sa blessure. Au milieu de la sécheresse et du faux patriotisme, son patriotisme est vraiment comme une vertu ennoblie par la beauté propre de son âme ; et il a, quand il dit le mot : « Patrie », cet accent indéfinissable, cette discrétion divine, cette espèce de sincérité de ceux qui, à tout moment, seraient capables de mourir pour elle !

Et il souffre !... Oui, il souffre en moi !... Ne suis-je pas le fils de son nom ? Ah ! Comme les gens savent l'exploiter, comme ils savent faire de cela une arme contre moi... Ne peut-il pas me demander tous les sacrifices lui qui les accomplirait tous !

C'est un soir de 1915, à Paris, dans la maison, rue de Babylone.... Je suis rentré un peu avant le dîner, et, je ne sais pourquoi... je me sens seul !... Stéphane lui-même ne m'est pas un appui pendant ces jours atroces !

Tout à coup, la porte d'en bas claque.... C'est mon père qui rentre.... J'entends son pas dans l'escalier.... Il va à sa chambre.... Je le regarde !...

Et encore une fois, nous sommes là, tous deux ensemble, devant le feu, le feu habituel....

Sa figure s'est altérée.... Elle semble puiser sa noblesse dans son âme et s'en meurtrir ; il semble épuisé d'un combat intérieur, qu'il vient de livrer avec lui-même.

Il m'a à peine vu entrer : son regard, je ne le sens pas sur moi, mais je sens, autour de moi, quelque chose de lui qui flotte, quelque chose comme une exhortation.

Il s'est assis devant le fauteuil où, un soir déjà, il s'est assis, dans la nuit, le jour où Jaurès a été assassiné. Je me suis approché de lui. Puisqu'il souffre, nous ne pouvons pas être séparés.... Il retire la main glacée que je veux lui prendre....

« Père, m'écriais-je, qu'avez-vous ? Y a-t-il des événements assez graves pour nous empêcher de nous aimer ? Plus on souffre autour de nous, père, plus nous devrions nous serrer les uns contre les autres, dans une tendresse pleine de détresse, comme on le fait, la nuit, quand il y a un grand orage.

Parce que l'orage est une force invincible, répond-il, une force contre laquelle nous ne pouvons rien. Mais si nous n'étions pas impuissants à le maîtriser, si la volonté, si l'énergie de l'un de nous pouvait transformer les destinées du ciel, alors, quel homme demeurerait dans la maison en attendant que le désastre soit passé, quel homme ne s'élancerait hors de chez lui pour braver les forces mystérieuses sur lesquelles il pourrait quelque chose ! »

Mon père s'est levé. Il marche de long en large. Son pas est comme le rythme douloureux de sa pensée qui s'interroge elle-même. Puis son œil se penche sur moi, et un regard, qui est comme un reproche, naît dans la petite atmosphère....

« J'ai été à l'Académie aujourd'hui, murmure-t-il. Il y avait une grande séance. J'ai vu beaucoup de monde. J'ai vu le Georges Hermanger, le Prince de Brignole.... »

Le fils de Brignole est un de mes amis. Nous étions au collège ensemble. Je voudrais avoir de ses nouvelles :

Est-ce qu'il vous a donné des nouvelles de son fils? m'écriais-je.

Mon père se tut un long moment, puis il murmura :

Oui... Charles a disparu....

De la jeunesse morte flotte dans l'air.... Un frisson me saisit :

Disparu, Charles, m'écriais-je, et vous ne me le disiez pas!... Disparu!... Nous avons été élevés ensemble.... Et son père était là?... Il était à l'Académie?... Il t'a parlé?...

Il était très calme, murmura mon père. N'a-t-il pas fait son devoir?...

Comme le mot « devoir » devient exigeant dans sa bouche. Brusquement j'ai la sensation de vivre à l'ombre oppressante d'une statue.

Encore une fois, je veux savoir.... Puisque mon père a été là, il a dû voir le Marquis de Valneuse.... Depuis bien des jours on dit que Jean, son fils, mon ami d'enfance, a disparu. Je n'ai pas osé, l'autre jour, interroger sa mère, tant je l'ai rencontrée environnée de pâleur....

Et Jean de Valneuse, père, qu'on disait disparu, avez-vous des nouvelles de lui? Avez-vous eu des nouvelles de Jean, père?...

Il est mort...

Mort, mort! Une frisson d'horreur me saisit! Comme mon père a dit cela calmement! Où est votre cœur, père, ce cœur que vous avez pourtant, ce cœur qui a battu contre le mien!... Voilà les nouvelles que vous rap- portez!... Deux amis, deux frères presque.... L'un mort,

l'autre disparu.... Nos journées de collège s'exalèrent de mon souvenir.... Et ils sont morts! Nous ne les verrons plus jamais! Rien ne pourra reconstruire leur regard!...

— Et Valneuse? Oh! il doit être fou! Il aimait son fils mieux que toute chose! Il ne pouvait le quitter un instant.... Que dit Valneuse, père?

L'âme de mon père est lointaine, lointaine. Et sa voix, comme elle est lointaine aussi, pour me répondre :

Il est très calme! N'a-t-il pas fait son devoir? Cette mort n'est-elle pas, elle, un devoir? Cette souffrance de cette mort n'en est-elle pas un, elle aussi? Et quelle plus sublime mort, en effet! Pense, son fils faisait partie d'un de ces bataillons de cavaliers dont l'héroïsme s'énerve de ne pas être aussi exposés que leurs frères plus terrestres. Il descendit de son cheval, et dans la tranchée!... Un jour vint; ce fut l'attaque. On assurait que les ennemis étaient tout près; il fallait se diriger vers l'endroit où il devaient être! On ne sut ce que Jean était devenu, mais peu de jours après, quand on reprit le coin du paysage, on le retrouva mort debout contre une haie, dans un poste de commandement, comme si, mort, le souvenir de sa pâle petite figure commandait encore à ses hommes....

Oh! père, père, m'écriai-je, c'est affreux!...

Le visage de mon père se figea dans une immobilité pleine de reproches?

Affreux, dit-il, es-tu fou! Si tu savais quelle émotion avait Valneuse, quelle émotion l'enveloppait!... Quelle splendeur de mourir ainsi!... — (et sur son visage montait une pâleur étonnante de martyr, une noble

ivresse venue des Idées) — Quelle splendeur de mourir ainsi, continuait-il, comme s'il eût véritablement envié, pour moi, pour lui, cette impétueuse manière de s'anéantir! « De tous côtés, d'ailleurs, poursuivait-il, l'héroïsme soufflé par bouffées. Je n'ai entendu parler que de gloire aujourd'hui! Il semblait respirer dans l'air un parfum de laurier répandu! Le fils de Durmonde, oiseau aérien, a détruit deux oiseaux ennemis. Le fils de Valencay est mort. Le fils de George Hermanger est mort. Le fils de Glorieuse est prisonnier. Quant au fils de Francois de Brignole tu le connais... ce petit de ton âge, cet enfant, il est mort, l'autre soir, à l'hôpital de Bourges, une Légion d'honneur rouge accrochée à sa chemise de simple soldat, en embrassant un morceau de feuillage repris aux ennemis...

Et la gloire de ces martyrs montait sur sa figure! Et ce goût pur de sang semblait en vérité le griser de plus en plus, le griser comme s'il allait chanceler!

Père, père, que disiez-vous? Véritablement, est-ce cela que vous désiriez de moi? Fallait-il, en vérité, cette immolation, pour que je devienne le fils de votre pensée comme j'étais celui de votre chair!

Un frisson me saisissait, un frisson si glacé que je me sentais mourir! Devant moi, là, se dressait l'homme de génie qui m'avait créé, celui dont mes veines portaient le sang, parfois comme un remords, parfois comme une cause d'orgueil!... Devant moi, là, il me regardait... et ce qu'il désirait de moi, ce qu'il réclamait, ce qu'il semblait vouloir à cette heure, c'était ma mort... ma mort glorieuse!

Ne m'avait-il donc jamais aimé? A cette heure où le cri de la tendresse devrait surmonter tous les autres cris, à cette heure, je ne pouvais lui être cher que si je devenais le soutien de son orgueil et le symbole de ses idées! En vérité, quelque chose mourait en moi. — C'était mon père, là, devant moi, qui semblait disposer de ma vie, au nom des idées qui le soutenaient.

— Père, m'écriais-je, si vous croyez que je suis un lâche, prenez un revolver, n'importe quoi, et tuez-moi! Ce n'est pas de mourir, que j'ai peur, mais c'est de devenir....

Quel mot allais-je dire! De quelle effroyable vérité de moi-même allais-je attenter à cette foi qui le transfigurait! Oui, il avait, en somme, exigé mon départ; il avait fait, dans ce sens, toutes les insinuations, au point qu'une horrible angoisse m'avait saisi de me sentir n'être rien pour lui. Mais savais-je d'où venait cette exigeante pression; les idées d'honneur, de patrie, de devoir, n'étaient-elles pas pour lui des vérités si impérieuses que les personnalités, après, ne lui semblaient plus rien....

A cette minute, sur sa figure, je vis quelque chose de si émouvant, de si tragique, une supplication si intense, que je baissais la tête. Oui, j'avais le droit de ne pas m'incliner devant ses idées, mais comment aurais-je osé les insulter devant lui? Comment aurais-je osé braver, devant lui, toutes les chimères glaciales qui semblaient s'ennoblir en passant par son âme? Comment pouvais-je détruire, devant ses yeux, les Divinités de mon père....

Il était maintenant auprès du feu... et bien loin de

moi en effet! Ah! jamais, même le jour où, entre nous, avait gémi le grand trou de la mort, il ne m'avait semblé plus lointain. Sa figure bouleversante ne me semblait déjà plus qu'une pensée d'elle-même, toute dévouée à un féroce idéal.... Comment nous revoir après cette scène? Oh! je devais partir, je voulais partir. Aucune réconciliation n'était possible! La seule concession qu'il m'était possible de faire, c'était de ne rien dire, de ne rien énoncer devant lui, de tout le monde pensif qui s'agitait en moi et dont il aurait eu l'horreur.

J'ai gagné la porte. Lui ne levait pas les yeux; la pénible commission dont il s'était chargé, le départ qu'il m'avait, en somme, demandé, tout cela altérait son visage.... Interrogeait-il lui-même sa conscience, ce miroir intérieur où son âme lui était visible.

Il ne fit pas un geste, tandis que j'allais vers la porte.... Il ne me regarda qu'une fois lorsque la porte s'ouvrit.... Une fois encore je considérai la grande prunelle secrète, le front, les veines, sur la tempe, toute la chère figure....

Je ne devais plus jamais les revoir....

III

21 Septembre.

Ah! si j'avais su, quelles idées auraient compté!...

Si j'avais su, père, comme elles avaient pesé peu dans la balance; comme j'aurais tout fait, même me contredire!

Cela fut si brusque, si terrible! Le soir même, sans le revoir, je quittais la France, et Stéphane m'accompagnait. Nous partimes du côté de la Suisse, n'importe

où, usant des pays dans une galopade infinie, pour tuer le temps, au lieu de tuer des êtres ! éprouvant, comme une sorte de rédemption, la pureté d'être inutiles....

Des mois passèrent.... Comme ils passèrent vite ? Je ne voulais me souvenir de rien, et parfois, pourtant, la figure de mon père se levait de mon cœur : son souvenir me perçait comme un glaive.

J'entendais le son de sa voix, si terriblement familière. Je revoyais le front lumineux, les yeux, le dernier regard au seuil de la porte. Aucune nouvelle ne m'arrivait de lui. J'écartais les journaux eux-mêmes où son nom aurait pu m'accrocher. Je pensais trop à lui pour ne pas chercher à l'oublier !

... Personne à Paris n'avait mon adresse, ni ma grand' mère ni mes tantes. Je vivais en dehors de la vie, de la mort, de la haine !

Puis, tout à coup, dans le journal un matin, cette nouvelle foudroyante : « Mon père est mourant dans un hôpital où il a été transporté, mon père s'est battu... à ma place, à la guerre, et il va mourir.... »

IV

Qui dira ce retour ? Stéphane lui-même se sentit ému. Quoi, nous n'avions rien su de cela ? A ma place, mon père était parti ! Il était allé servir ses idées, il allait mourir pour elles !... Et peut-être était-ce ma faute ?

Je reconstruisais toute l'affreuse histoire. Jacques de Merville, pour servir ses idées, n'avait pu asservir son

filis ! Et lui-même était allé à la mort. Modeste et volontairement obscur, il s'était engagé dans l'infanterie, et il allait mourir.... Ce génie, cette intelligence, cette chère figure, anéanties dans le carnage !

Ah ! ce ne pouvait être vrai ! Le journal avait menti ! Mon cœur ne battait plus... la nuit tout entière passait comme un cauchemar.... Vivait-il encore?... Me parlerait-il ? Dans quel néant nous agitions-nous, et pour distraire quel despote, là-haut ! Non, je n'avais pas mérité cela....

Et sans cesse, sans cesse, pendant que j'allais vers elle, sa figure montait, pour moi, du passé, comme je l'avais vue la dernière fois, avec la veine, là, sur la tempe, et le grand front, le front illuminé de pensée et de dévotion à sa Foi !...

Il avait connu la nuit, les combats meurtriers, la sauvage exaltation anonyme ; tout son génie, il l'avait jeté dans la mêlée au lieu d'en faire, au-dessus de la mêlée, une aile impartiale qui plane....

V

Idées dont un homme comme mon père peut mourir, idées auxquelles un génie semblable sacrifie sa jeunesse d'âme, Idéal illusoire, qui a pu conquérir dans le monde médiocre où nous sommes, ce martyr inégalé. Grande foi radieuse et cruelle, je ne puis espérer en vous, mais je m'incline devant votre pouvoir mortel ; pour la première fois, pour la dernière fois, dans ce

train qui m'emmène, au seuil de la mort, je m'incline devant vous comme devant un Dieu créé par les hommes, et auquel je ne croirais pas !...

VI

L'hôpital, dans le matin, était blanc, peint à la chaux, comme un couvent de héros !... Oui, c'est là qu'il est.... Mais nous arrivions trop tard.... Celui que j'aime n'est plus....

On m'introduit tout de suite auprès de ma grand'mère dans une pièce aux volets encore fermés, où déjà il y a mon oncle de Myre, mes deux tantes, quelques intimes et Joseph Nulpart, ce familier des grands disparus....

Mon père est mort hier au soir. Il a été blessé, il y a quatre jours... on a pu le ramener ici !...

Qu'importent ces détails ? Qu'importent tous les détails ? Qu'importent mon oncle de Myre, mes deux tantes, les gens qui arrivent, la sécheresse de ma grand'mère ?... Joseph Nulpart et son obséquiosité de nécrophore. Mon père est mort et cela seul compte.... Il est mort, lui qui était tout pour moi, lui qui était ma raison d'être, sans le savoir et sans que je le sache. Il est mort, lui qui était mon âme....

Parfois, j'imagine que ce n'est pas réel ! Un homme comme lui ne peut disparaître ! Nous avons tant de choses à nous dire, nous avons tant de conversations à avoir encore, tant de discussions : il y a tant d'énigmes que nous n'avons pu démêler, pendant cette rencontre

de la vie, cette rencontre courte et unique. Jamais mon cœur ne pourra recommencer à battre ! Jamais mes idées ne pourront se reconstruire ; tout ce qui est ma pensée s'écroule. Il meurt comme pour me prouver que cela est peut-être une grande chose d'expirer pour une idée. Entre moi et tous les idéals illusoire que j'attaquais, il se dresse comme une divinité protectrice.... Il étend sa main pâle pour que je ne détruise pas ses idoles. Comment oserais-je jamais vous insulter, Idées pour lesquelles mon père est mort!...

Quelqu'un veut me conduire vers lui... m'explique que la blessure est atroce... qu'elle l'a presque défiguré... que la mort a choisi, pour parvenir à lui, le front même de son génie.

C'est l'automne, la plus triste saison pour mourir ! Dans le jardin de l'hôpital, un rossignol chante dans un arbre ; des blessés vont, viennent, sans savoir quel être exceptionnel est là, silencieux à jamais, sacrifié comme eux, avec la même humilité, avec cette même inquiétante renonciation à l'individualisme ! Pour aller jusqu'à la pièce où on l'a mis, seul, entouré de sa propre mort, il faut traverser cette salle où il y a toute une quantité de grands enfants martyrisés qui ont arrêté pieusement, pour un jour, le gramophone quotidien.... Encore une petite pièce et c'est là.... La personne qui me conduit a ouvert la porte....

Je ne veux pas entrer : voir de vous cette image détruite, ce visage altéré, non, mon père, ce n'est pas possible ! Comment, d'ailleurs, accepterais-je?... Dormir, vivre, ensuite, ne me serait plus supportable ! Tant que

je ne vous aurai pas vu, ainsi, votre Vie de toujours rayonnera sur moi et je n'en douterai pas tout à fait. Vous serez là, impérieux et doux, comme une âme gardienne. L'absence même ne saura parvenir à vous éloigner, ni le silence, Vous qui me parliez si peu.

Mais que je ne voie pas ! Que je ne considère pas le démenti formel de votre cadavre !

* * *

En vérité, je n'ai pas vu celui qui m'a créé, revenu à ce néant d'où il m'a fait sortir ! J'en ai gardé une image vivante au fond de mon cœur, une image douloureuse, mais humaine ! Je n'ai pas vu ses yeux fermés, sa bouche muette.... Que d'autres gardent ce souvenir !

Que d'autres voient en lui un grand homme mort. A jamais je veux voir en lui un grand homme vivant ! Et pourtant, il n'est plus !...

Comme il n'est plus ! Comme les morts sont morts, d'autant plus morts qu'ils sont plus grands !

* * *

Mon père, mon père, qui n'êtes pas aux cieux ni dans aucune région céleste, mais dans la terre, l'humide et définitive terre, muet à jamais dans mon cœur, que votre souvenir soit en moi comme un aliment quotidien.... Vous devenez Dieu dans la mort — que votre idéalisme me ressuscite. Du fond de l'abîme, j'ai jeté un appel vers vous ! Du fond de l'abîme, je vous ai demandé la foi qui

vous soulevait et de me délivrer du néant. Du fond des profondeurs, j'ai crié vers vous!

* * *

Veillées autour des cadavres! Visage de ma grand-mère! — Et ses doigts sur le chapelet de bois, ses doigts distraits courant sur les prières. — Je vous revois, jours impénétrables. Dans une cour de l'hôpital, de nouveau sous le même toit que lui, je pleurais, envahi de vertige et d'horreur.

Maintenant, vous ne me quittez plus! Avant, il y avait l'absence, le départ, la minute où l'on se retrouve. Maintenant, je n'existe plus que dans votre présence : à toute heure, maintenant, mon bien-aimé, je vous porte avec moi... à toute heure, je contemple votre chère figure qui me bouleverse et votre blessure, votre blessure que je n'ai voulu regarder que dans mes rêves, votre blessure par laquelle le sang qui coule dit : « J'ai coulé pour une Idée! »

* * *

O ces trois jours, comme ils furent terribles! Nous étions à jamais séparés et pourtant une farouche exaltation me saisissait! La mort, entre nous, n'était-elle pas moins opaque que la vie, et ces sentinelles que dispose la mort au seuil des existences n'étaient-elles pas moins vigilantes que Mme Olkonsky et que ma grand-mère?

Veillez, ma grand-mère, au pied de ce lit, comme si ce corps vous appartenait. Ce corps n'est rien pour moi!... C'est lui et ce n'est plus lui!... car sa pensée

même s'est arrachée à lui-même et son tombeau le plus solitaire, c'est mon cœur où il est étendu.

Parlerais-je ainsi si je l'avais vu mort comme mon oncle, dans sa terrible immobilité?

... Non, non, je me berce encore d'une dernière espérance. Son âme, qui me parle, n'est qu'une illusion de ma douleur. Dans la chambre où il est veillé par le cœur des cierges, tout ce qui est lui, tout ce qui jamais a été lui, est ce pauvre petit cadavre — rapetissé par la mort.

« Et mes livres, et mes idées, et ma mort elle-même, murmure-t-il dans l'atmosphère! Puis-je être aboli moi qui ai proclamé la vie de la pensée, moi qui ai espéré en tout, moi qui suis mort pour m'identifier à mes rêves! »

Ah! puisqu'une âme comme la vôtre a cru et est morte pour sa foi, c'est qu'il reste quelque chose d'elle, c'est qu'elle ne peut pas finir!... Êtes-vous mort, père, pour m'imposer votre foi? Je crois, devant votre tombeau!...

VII

22 Septembre.

La musique de l'orgue joue! J'ai donc tout pu éviter de ce qui me rappelle la misérable condition de l'homme, et cette cérémonie ne pourra m'être épargnée? Il faudra moi qui n'ai pas entendu clouer le cercueil, que je le voie partir, bouger, s'animer sur les bras des soldats qui le porteront quand il quittera l'hôpital!

Que de gens autour de nous : toujours les mêmes — les figures éternelles sous le masque de la douleur....

Est-ce possible que ce soit vous, mon père, que je suive dans cette matinée pluvieuse, dans ce gris jour d'octobre, vous vivant jadis, si vivant? Est-il possible que dans cette chose que j'escorte, cette chose enveloppée dans un drapeau, il y ait tout vous-même — tout, jusqu'à la chère figure, jusqu'à la veine de la tempe....

La douleur est étrange. Parfois elle prend quelque chose de si physique, de si violent, qu'on pousserait un cri. Et tout à coup, d'avoir pensé à vous, d'avoir évoqué votre figure et de l'avoir imaginée morte, avec la paupière baissée et quelque chose de si fragile autour des yeux, cela m'a tordu le cœur comme si j'allais mourir....

La musique de l'orgue joue; elle supplie dans l'église peuplée d'incrédules, elle se lamente comme si toute l'humanité désespérée demandait à Dieu d'exister.

Autour de cette grande chose morte, autour de cet être fini et infini, autour de celui qui m'a créé, que font-ils, tous ces êtres?... Se doutent-ils, tous ces figurants de l'existence, se doutent-ils de ce qu'ils viennent faire là! Se doute-t-elle de ce qu'elle vient faire, la Duchesse de Vallière si pâle; Joseph Nulpart si frétillant, qui voit une nouvelle occasion de poser son éternelle candidature vierge, mon oncle de Myre, congelé dans sa vieillesse conservée à la poumade, madame Olkónsky, macabre en pleureuse du Monténégro, avec, sur la tête, une sorte d'effrayant plat monté de jais et de perle qui s'agite quand elle jacasse? Et Paul Laroche, l'ancien président, qui, pensant peut-être à la mort de ses fils, devant la mort de mon père, comprend que ce n'est qu'en mourant soi-même qu'on grandit!

Savent-ils ce qu'ils font? Se doutent-ils du rôle qu'ils jouent, groupés autour de ce Mort Immense et si chétif, dans son modeste espace noir, entre les chaises?...

Ne sentent-ils pas confusément que leur rôle s'élève et se symbolise! Ils ne sont que de mesquines vanités, mais ils sont aussi toute la misérable, toute la pitoyable humanité si seule à travers l'espace, l'humanité toujours à plaindre, quoi qu'elle ait fait, d'être elle-même, ainsi, devant le vide; toute l'humanité qui vient demander à Dieu d'exister, pour donner une raison à sa présence, de la punir s'il le faut de ses crimes, mais d'exister pour que cela ne soit pas tout!

Et la musique de l'orgue est leur âme, sans qu'ils le sachent, leur âme faite de toutes les petites choses de l'humanité, rachetée par son angoisse involontaire devant la mort!

VIII

23 Septembre.

J'ai fui Paris. Mon père dort maintenant dans la campagne d'Aigues-Mortes, au pied de ces montagnes caressées par ses yeux d'enfant et qui ressemblaient à de hautes pensées bleues.

Il dort dans l'air qui sent l'olive et le soleil, l'air où je dormirai demain....

Dès l'enterrement, j'ai voulu fuir et c'est dans la maison d'Aigues-Mortes, la maison qui est à moi maintenant, que j'ai voulu emporter mon deuil.... Stéphane lui-même a compris l'inutilité de m'y suivre. Comment nos vies se rencontreraient-elles? Un seul regard de celui qui n'est

plus semble me protéger contre toute mon ancienne vie. Un seul portrait de lui me ferait chasser l'univers. Première divinité de ceux qui n'en ont pas, premier objet de ma vénération, ô mon mort bien-aimé pour qui tous ces mots existaient comme des personnes vivantes, soyez ma patrie, ma conscience, mon Devoir!

Stéphane a ri quand je lui ai dit cela. L'idée qu'à jamais je pourrais rompre avec mon ancienne vie, l'idée que je pourrais maintenant obéir à un mort, l'indiffère, l'éblouit, le révolte. N'est-il pas trop païen pour comprendre cette chose impérieuse qui peut s'élever d'un tombeau, trop païen pour comprendre que tout ce qui n'était rien pour moi devient vrai d'être éclaboussé du sang de mon père! Il m'a défié de persévérer dans cette résolution.

J'ai fui Paris! Je suis seul dans la maison d'Aigues-Mortes, maison de silence, d'enfance! A quoi bon ouvrir la porte qui conduit au portrait de ma mère! Une mort plus nouvelle, plus essentielle, plus affirmative, m'exalte à présent la vie! Une mort nouvelle, et qui ne murmure pas une parole désenchantée, éclaire devant moi la route, et ce qui sort de ce tombeau creusé volontairement, ce qui s'exhale de ce disparu, c'est une exhortation au courage, à la grandeur, à la vie elle-même qui jamais ne m'avait remué que depuis qu'elle s'élève de la mort!

Je suis allé dans la chambre de mon père. J'ai tout disposé comme de son vivant! Le petit Marc-Aurèle de bronze et de cristal, les livres familiers, le buvard envahi de son écriture; sur un meuble, le chapeau jeté comme lorsqu'il entrait; et puisqu'il y a là, devant la fenêtre, le paysage qui lui était habituel, tout lumineux

encore de ce que son regard s'y soit si anxieusement posé, pourquoi serait-il vraiment mort?

Et moi-même me voici, vivant dans sa pensée, reclus dans son idéal, cloîtré dans son souvenir, l'aidant à se survivre. Pourquoi, un jour, ai-je donc rangé les papiers? Tous, ils sont là, ceux que je serai seul à ouvrir, ceux qu'aucun autre ne connaîtra! Je les prends dans la petite armoire où je les ai tous rapportés, où je n'ai pas osé les toucher encore! Voilà les matériaux d'un livre nouveau dont il préparait les derniers feuillets.... « *Ainsi parlent les Dieux immortels,* » immense symphonie du courage exhalée des profondeurs mêmes de notre race et de son âme!

Quelque inouï que cela puisse paraître, voilà ce que ma vie doit être à présent; je vivrai pour réunir ces manuscrits posthumes et livrer au monde cette pensée que j'avais combattue.

Pendant un mois, je me suis mis au travail. J'ai compulsé les manuscrits, raccordé ce qui manque, et le seul ouvrage de mon père s'est recréé devant mes yeux : à mon inutile existence, quelque chose a rendu un but, et il me semble que je suis protégé par une intelligence éternelle!

Il me semble que, dans cette lumineuse collaboration de la vie et de la mort, quelque chose de persuasif revit en moi pour m'assurer de son âme impérissable.... D'autres feuillets de mon père, que je n'ai pas lus et que je devrais brûler, sont là : toutes ses correspondances.

... Devant le feu, je les feuillette dans un jour d'automne comme celui où, jadis, je vis le premier mort de ma vie : mon oncle de Merville.

Voilà des lettres d'autres grands hommes, ses amis, voici toute la correspondance de Mme Olkonsky. A quoi bon la relire ! Elle n'est pas à moi, et ce qui pourrait s'en échapper ne serait que de l'indiscrétion et du chagrin. J'ai brûlé ces lettres ! Je les ai vues se tordre dans le feu qui ronge tout, comme mon père y avait vu se tordre à jamais l'obscur carnet de ma jeunesse.

Une lettre est là, une dernière, de l'écriture de mon père ! et c'est mon nom, mon prénom écrits sur l'enveloppe qu'il ne dira plus !... Pourquoi faut-il que je l'ouvre.... Elle m'est adressée : je dois la lire.... Faut-il donc que la première lettre que m'ait écrite mon père, je la reçoive quand il est mort !

Un pressentiment atroce me saisit ! Une peur glaciale !... J'ai peur de cette chère écriture reconnue. J'ai peur de ce que je vais y apprendre ! Pourquoi mon père ne me l'a-t-il pas envoyé ce feuillet qui porte mon nom, et n'est-il pas trop tard pour le lire ? N'est-il pas trop tard pour l'ouvrir cette lettre de celui à qui je ne pourrai jamais répondre, sœur de celle qu'un jour je lui écrivis dans le désordre de mon cœur et que je ne lui ai jamais envoyée ?

« Mon bien-aimé — dit la lettre, la lettre suprême, la lettre jamais envoyée — je ne voudrais pas disparaître sans t'avoir dit combien je t'aimais. La vie est une étrange chose bien rapide et bien difficile, où l'on ne se parle presque qu'à demi-mot, où l'on n'a que le temps de commencer des conversations, jamais de les finir. Bien souvent je pense à la force mystérieuse qui

nous tient loin l'un de l'autre, à cette pudeur de sentiment qui nous empêche de communiquer. Nous n'avons pas les mêmes idées, et que sont les idées auprès du cœur humain, auprès du dernier gouffre? Suis-je bien sûr; moi-même, de toutes les grandes idées que j'ai affirmées; cette armature de conscience et de devoir que j'ai édifiée avec ma force, suis-je bien sûr qu'elle est une réalité et non pas un bouclier volontaire pour me défendre contre la mort?

Oh! mon petit, il y a des moments où l'on est bien fier et des moments où l'on est bien bas!...

Si vraiment la vie est une station d'où l'on s'élance plus haut, si nous devons nous rejoindre un jour, si demain peut nous donner la récompense d'aujourd'hui, qu'importent les sacrifices, les concessions, les séparations humaines! Mais si véritablement il n'y a rien, si tout l'espace permis aux hommes est cette espèce de halte sans but sur une étoile qui périra à son tour, si les idéals ne sont eux-mêmes que de pauvres flambeaux impuissants à nous éclairer le labyrinthe, comment ne pas faire de cette vie une simple occasion de tendresse, comment avoir vécu alors cette seule existence que nous avons, si loin, si différents, si étrangers les uns des autres?

Nous n'avions qu'un seul but : c'était de nous serrer l'un contre l'autre et de nous rassurer sans cesse pendant le trajet inutile; l'unique solution, c'est un peu d'amour. »

*
* *

Un cri d'horreur me saisit.

Ainsi, tout m'abandonnait à la fois; cette lettre,

pleine d'un regret infini, était un adieu éternel; ces idées, auxquelles sa mortelle espérance m'avait ralié, un instant, s'écroulaient définitivement à mes yeux épouvantés, comme de chères, de vénérables idoles. Je n'avais plus qu'à mourir, quand bien même le dernier signe de sa main pâle ne me promettait aucune rencontre dans le néant qui l'avait repris....

Stéphane publiera, je le sais, ce journal de ma vie qu'on trouvera dans ma chambre avec son adresse; lui seul, je le sais, est assez dégagé de tout pour permettre à la personnalité humaine d'y transparaître au monde comme dans un cercueil de cristal.... Lui seul est assez dégagé pour ne pas m'en vouloir des critiques que j'ai faites sur lui!...

Je n'ai plus le courage, aujourd'hui, de vivre, ni selon les conseils qu'il m'a donnés, ni selon les conseils de mon père! Qu'il sache pourtant que si mon avant-dernière pensée est retournée vers lui, vers son intelligence et vers la païenne sagesse que j'envie, ma dernière pensée a été pour mon père, ma dernière pensée, avant de m'anéantir, a été un cri de désespoir dans la vie, un cri de tendresse, inefficace et désespéré, vers celui qui me l'a transmise.

Mon père, mon père! Vous aussi aviez été remué de la même idée; à travers l'éternité, nos deux existences inutiles auront été comme ces deux lettres dans lesquelles chacun de nous avait prononcé la vérité de son âme pour que l'un la reçoive trop tard et que l'autre ne la reçoive jamais!

LETTRE DE LA DUCHESSE DE MERVILLE

A MONSIEUR STÉPHANE SAUVAGE

Le 24 Septembre 1917.

Monsieur,

On a trouvé ce matin, vers sept heures, le corps de mon petit-fils sur le tombeau de mon fils, le visage n'était pas plus pâle que s'il dormait ! Le docteur, qui est venu en toute hâte, assure que la mort remontait à peine à six ou sept heures ; c'est donc cette nuit même que le misérable enfant s'est donné la mort.

Je ne sais pourquoi je vous écris. Si ! peut-être.... Je suis une vieille femme. Tous ceux que j'aimais sont morts. Le dernier de ma race vient de s'anéantir. Quelque horreur que m'inspire votre nom, quelque malheur que vous nous ayez porté, peut-être êtes-vous le seul, à travers le monde, que cette nouvelle puisse émouvoir.

J'ai trop souvent entendu cesser de battre le cœur humain pour ne pas savoir que ceux qui aiment le plus mal ne sont pas toujours ceux qui aiment le moins. Moi-même, qui n'ai jamais vécu que pour le bien, je ne suis pas sûre de souffrir aujourd'hui de la mort de mon petit-fils comme vous allez en souffrir vous-même.

A votre manière, vous avez donc le droit de connaître dans toute sa vérité la funèbre nouvelle. A votre manière vous avez le droit de le pleurer avec moi.

Dieu est juste, mais son ironie est souveraine : « Elle tombe de si haut », disait l'abbé Mergelle. N'y a-t-il pas, croyez-vous, une ironie bien souveraine à ce qu'il n'y ait aujourd'hui, pour pencher leur douleur sur cette jeune mort, que les deux ennemis que nous étions, réunis pour la première fois dans une émotion commune.

Oui, monsieur, mon petit-fils s'est tué cette nuit même, dans le cimetière d'Aigues-Mortes, au pied du tombeau de notre famille, à l'ombre de cette croix de pierre où j'ai prié, petite fille, où ma grand'mère a prié à cet âge, elle aussi, où toutes les femmes de ma race ont prié depuis des générations ; si bien que cette grande croix de pierre doit avoir l'âge de ma famille.

Les journaux ne parleront pas de la nouvelle. Le pays croira à un accident. De quel droit le public entretrait-il dans ce secret où il n'a que voir.... De quel droit les maisons de mon pays sauraient-elles que mon petit-fils s'est suicidé ?

Sans doute, une chrétienne comme moi ne peut que se sentir révoltée devant un tel acte. Il y a dans la mort volontaire une atteinte à la puissance de Dieu. Lui seul peut retirer ce qu'il a donné, faire mourir ce qu'il a fait naître ! Nous ne nous appartenons pas.

Pour la première fois pourtant, le suicide ne rencontre pas en moi une âme incompréhensive. Tous les détails en effet dont s'entourne celui-ci lui donnent une signification singulière. L'époque, l'heure, le lieu, tout

concorde à donner à cette suppression la majesté d'un sacrifice.

Si mon petit-fils est venu se tuer ici, c'est qu'il a cherché dans la morale vivante de ce jardin de mort, un refuge contre la vie elle-même. Trop faible pour se défendre contre elle, il est mort pour continuer à être un des nôtres. Alors que sa vie chaque jour l'éloignait un peu de nous, sa mort seule l'en rapproche indéfiniment. Et, par une coïncidence unique, sa mort est un cri d'espoir, de foi et de préjugé.

Ce qu'il est venu finir ici, c'est vous, monsieur, et la coupable influence dont vous l'aviez empoisonné. Ce qu'il est venu rejoindre, c'est son père. Et un mot de lui me revient, un mot à la fois fort et doux que je lui ai entendu prononcer si souvent : « La mort peut être une victoire ».

... Celle de mon petit-fils en est une, la seule qu'il puisse remporter, la seule qui pouvait le sauver.

Ceux qui l'ont trouvé ainsi l'ont fait porter immédiatement au château, d'où je vous écris aujourd'hui. Ils l'ont étendu dans la chambre où ma mère est morte, comme je l'enroulerai dans le linceul où j'ai enveloppé mon fils ! Deux sœurs de chez les Dominicaines le veillent pendant que je trace ces lignes, grâce à la complicité de l'abbé Mergelle qui a bien voulu oublier en ma faveur et en celle de cette victime particulière, les traitements dus aux suicidés, au nombre desquels je me refuserai toujours à le compter.

L'enterrement aura lieu demain à dix heures, à l'église

paroissiale et mon petit-fils sera inhumé ensuite dans le tombeau de famille, entre mon fils et mon père.

Je vous écris cela parce que je sais que vous ne pouvez plus venir. Aucun train en effet n'aurait le temps de vous amener ici avant la pénible cérémonie.

Si toutefois vous désirez venir déposer une fleur devant ce tombeau refermé, vous n'arriverez jamais que lorsque celui que je pleure, désormais hors de votre atteinte, dormira dans les rayons paternels, du sommeil de notre tradition.

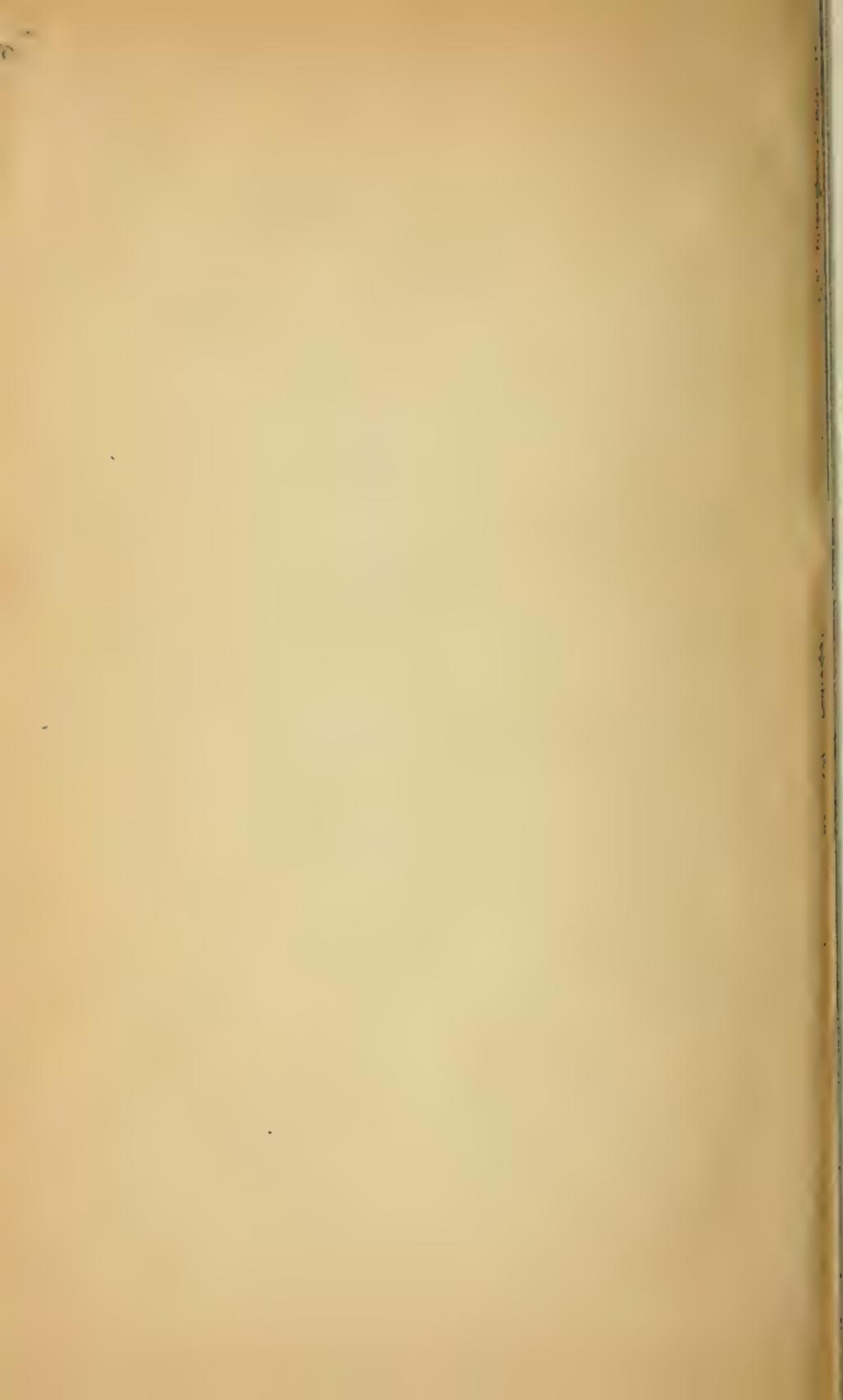
Je ne pense pas et je ne ne désire pas que la vie nous donne une nouvelle occasion de nous revoir : Je ne lui demande, en effet, moi qui ne saurais avoir longtemps à vivre, que de prier et de pleurer ceux qui sont descendus de moi.

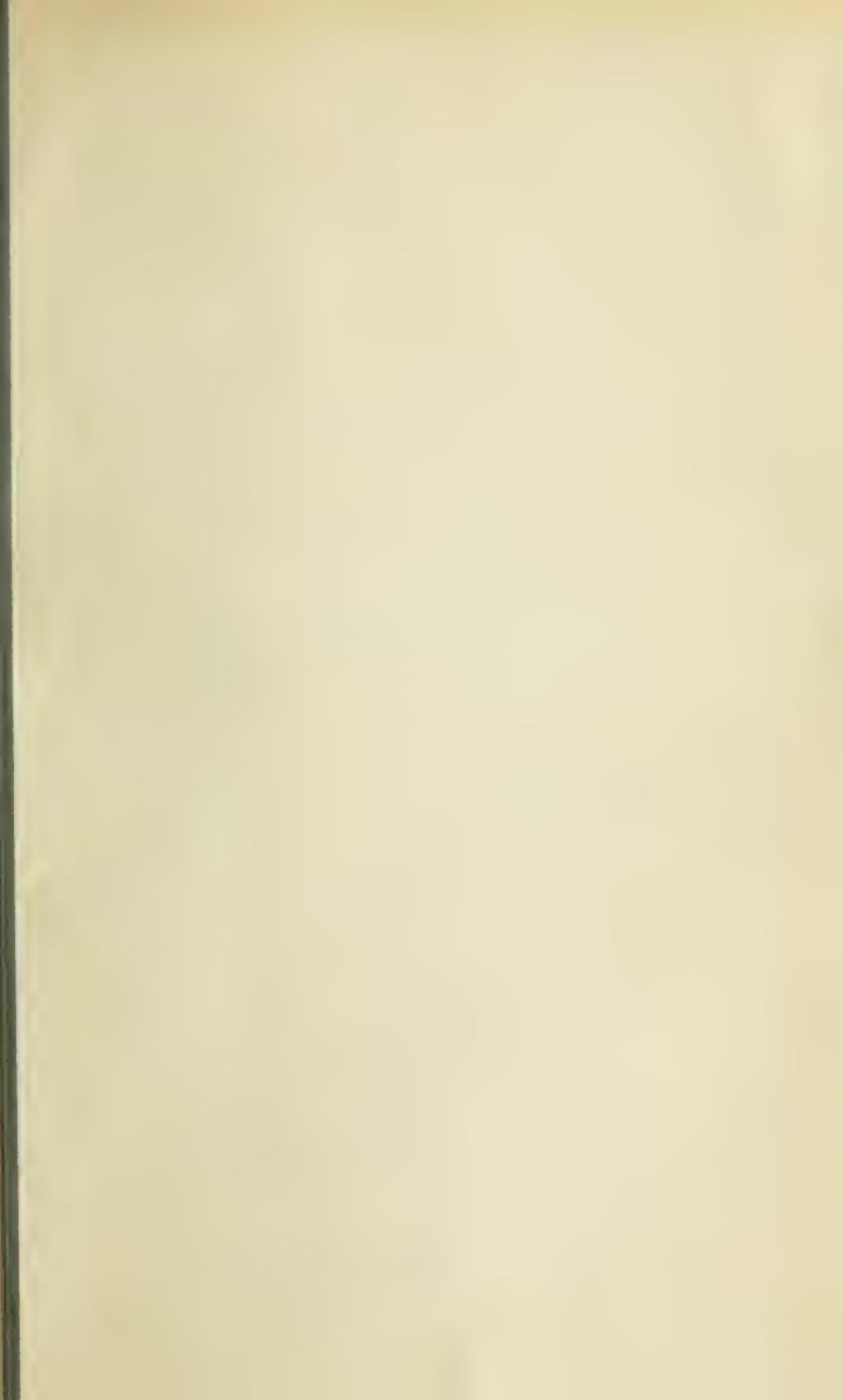
Je charge cette dernière lettre de vous porter mes sentiments de douleur, de pardon et d'apaisement.

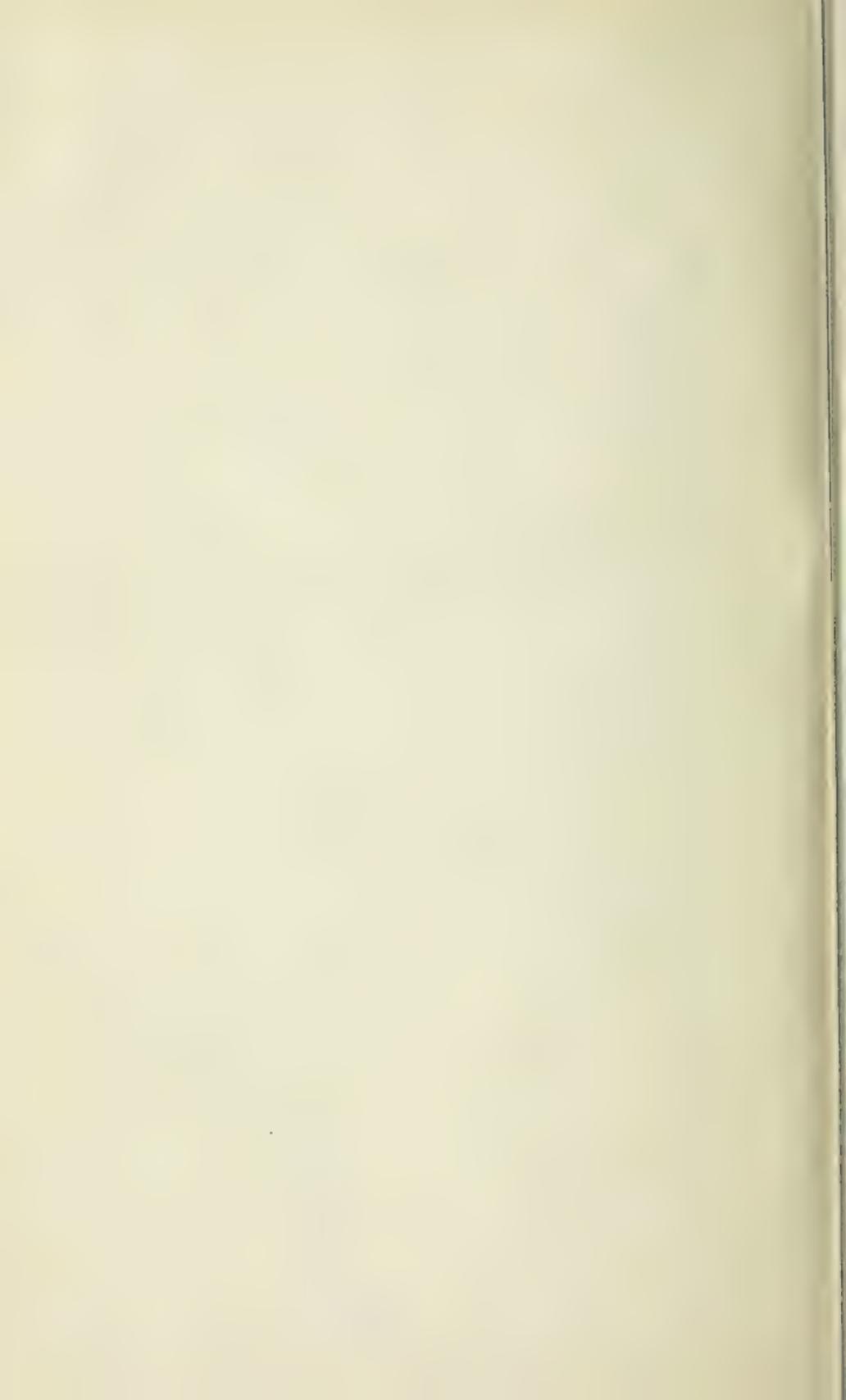
ODOACRE MERVILLE.

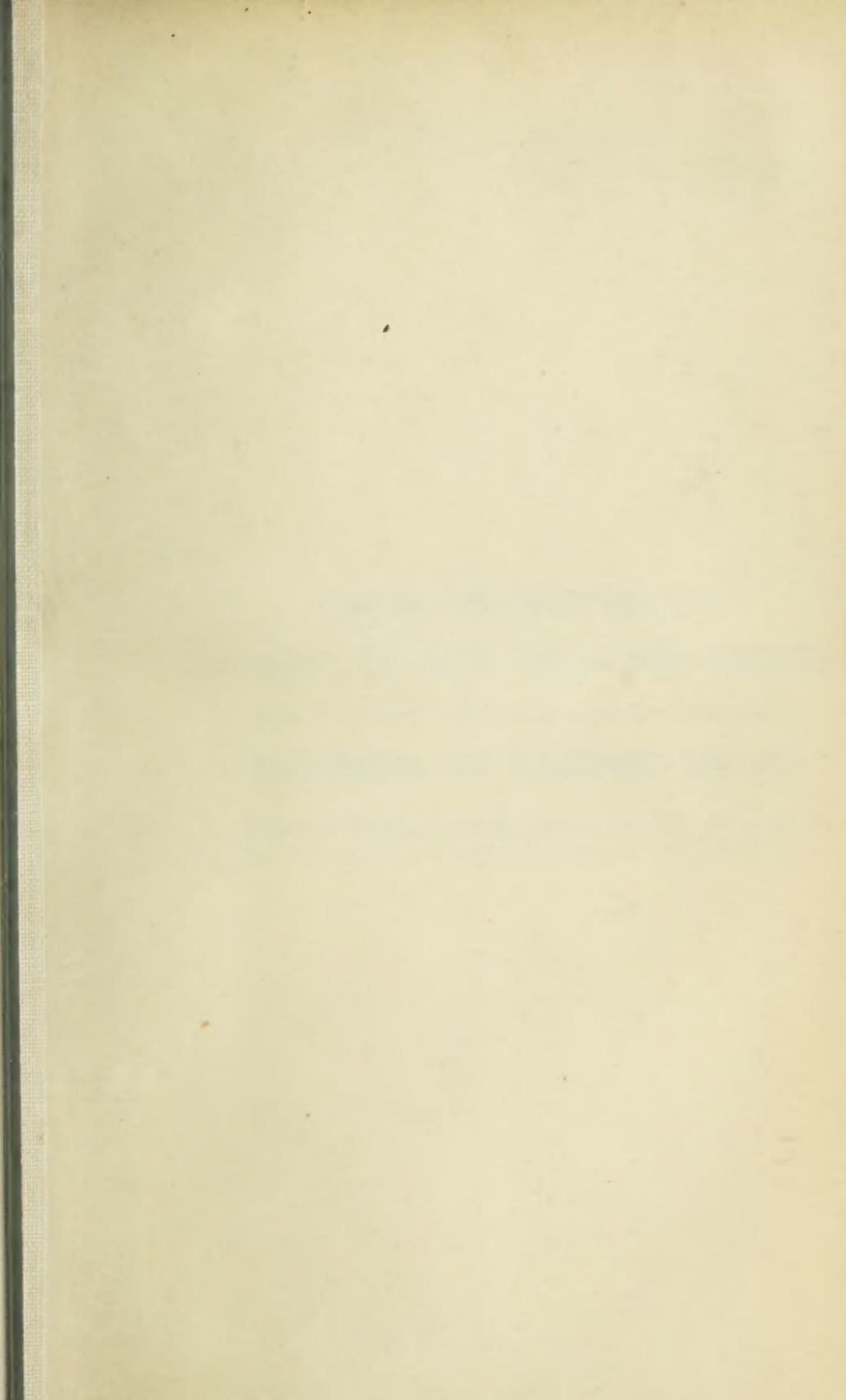
Novembre 1918 — Janvier 1920.

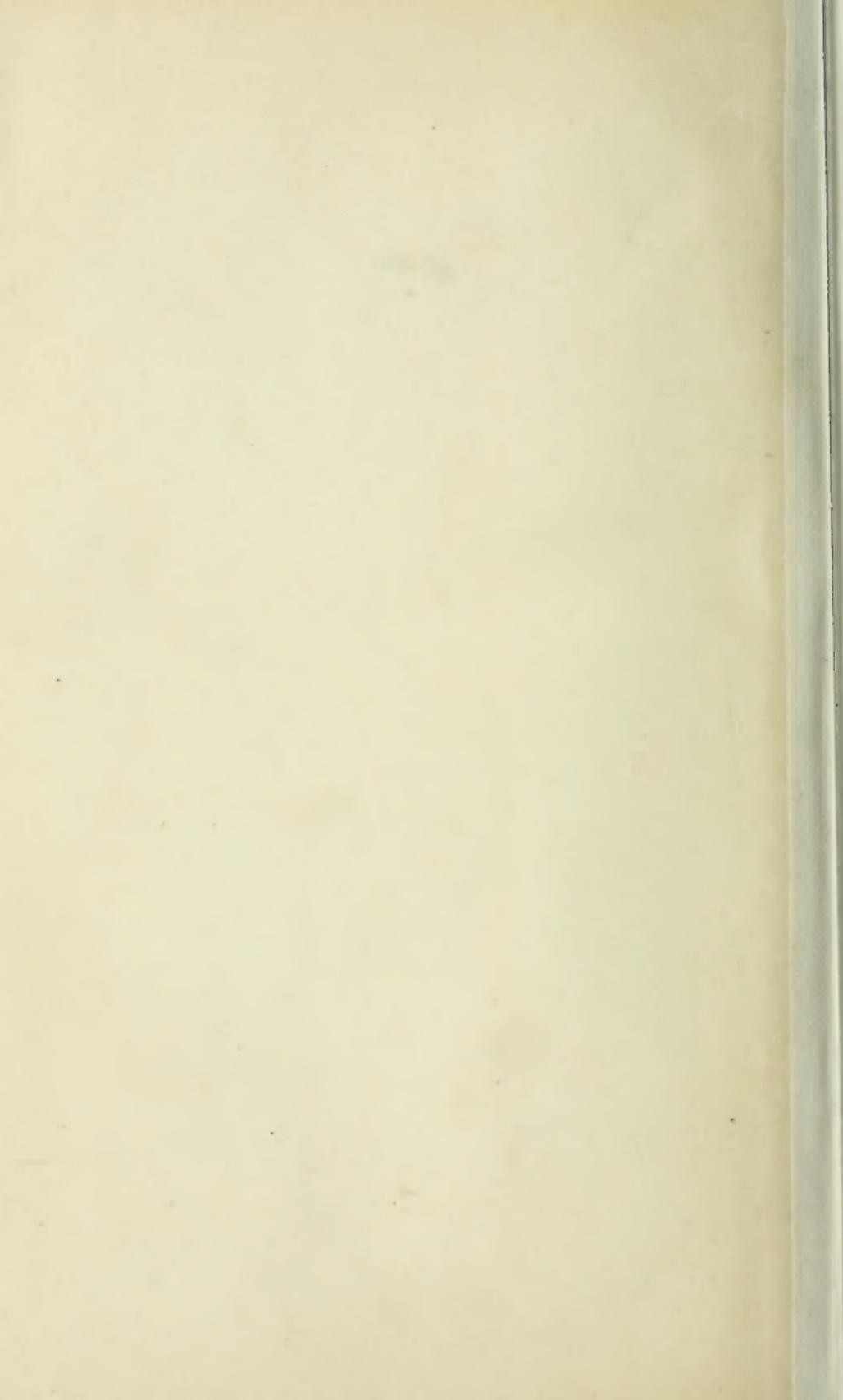
2. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY











PQ
2635
082C4

Rostand, Maurice
Le cercueil de cristal

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 12 01 10 004 3